FRANÇAISES

DU XVIE SIÈCLE

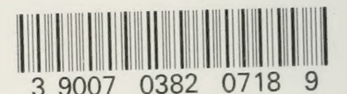
RECUEILLIES ET PUBLIÉES,
AVEC
UNE PRÉFACE, DES NOTICES ET UN GLOSSAIRE,
par

Fernand FLEURET et Louis PERCEAU

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6


3 9007 0382 0718 9

LES

SATIRES FRANÇAISES DU XVIᴱ SIÈCLE

TOME DEUXIÈME

LES SATIRES FRANÇAISES

DU XVIE SIÈCLE

RECUEILLIES ET PUBLIÉES,

AVEC

UNE PRÉFACE, DES NOTICES ET UN GLOSSAIRE,

par

Fernand FLEURET et Louis PERCEAU

TOME DEUXIÈME

CLOVIS HESTEAU DE NUYSEMENT. — HENRI ESTIENNE. — FLAMINIO DE BIRAGUE. — JEAN DE LA JESSÉE. — NICOLAS LE DIGNE. — JACQUES DE ROMIEU. — AMADIS JAMYN. — GUILLAUME DU BUYS. — HUBERT PHILIPPE DE VILLIERS. — JEAN LE MASLE. — GABRIEL BOUNYN. — CLAUDE DE TRELLON. — PAPILLON DE LASPHRISE. — JEAN PASSERAT. — SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. — VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. — FRANÇOIS DAIX. — NICOLAS RAPIN. — AGRIPPA D'AUBIGNÉ.



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1922

CLOVIS HESTEAU DE NUYSEMENT

Clovis ou Loys Hesteau, sieur de Nuysement, né à Blois, fut secrétaire de la Chambre du Roi et de Monsieur, c'est-à-dire de Henri III et du Duc d'Anjou. Il dédia ses *Œuvres Poëtiques* à ce dernier, comme Jean de Boyssières, qui mit Clovis Hesteau dans sa *Légende, ou liste, des Ecrivains d'Amour*, à côté de Ronsard, Baïf, Jodelle, Ponthus de Thyard, Des Portes, etc. Ces poèmes étaient le premier ouvrage de jeunesse de Clovis Hesteau. Par un avis au lecteur, on apprend qu'il avait été le disciple et l'ami de Dorat, qu'il avait étudié, outre les poètes latins et grecs, les italiens et les français. Douze pages d'éloges suivent cet avis; l'on y relève les noms de son professeur, de Louis de Balzac, Jean du Perron, Jean de Rivosson, Jean de Boyssières, etc.

« Si j'avois trouvé de quoi fixer la durée de la vie de Nuysement, dit l'abbé Goujet, je serois moins embarrassé à lui donner ou à lui ôter des poëmes qui portent les mêmes noms et surnoms, mais qui sont tous d'un genre fort différent; et qui n'ont paru qu'après les premières années du dix-septième siècle. Ce qui augmente mes difficultés, c'est que l'auteur de ces derniers poëmes étoit Receveur du Comté de Ligny en Barrois. Je conviens cependant qu'il n'est pas impossible que les poësies imprimées en 1578 et celles qui ont paru entre 1620 et 1625, ayent le même père. Nuysement étoit jeune lors des premières productions; il auroit pu avoir 70 ans quand les autres parurent : cela n'est point sans exemple. La qualité qu'il prend dans les derniers ouvrages n'y est pas non plus un obstacle. Le Duc d'Anjou étant mort dès 1584, il étoit naturel que Nuysement cherchât quelque autre emploi... »

Par ce qu'il paraît de ses poèmes scientifiques, comme la *Vérite de la Physique minérale*, ses sonnets de la *Table d'Hermès*, l'*Azoth des Philosophes*, et les autres contenus dans les *Muses ralliées*; enfin, de son *Basile Valentin*, etc., Clovis Hesteau se serait occupé d'alchimie théorique, sinon de la recherche de la Pierre Philosophale.

Aux *Gémissements de la France*, s'ajoutent deux autres pièces sati-

riques : *Pallas à Monsieur*, où cette Déesse expose les mêmes choses en engageant le Duc d'Anjou à terminer les maux dont elle se plaint, et la *Jalousie*. La prosopopée que nous publions se ressent des *Discours* de Ronsard *sur les Misères de ce Temps*. Elle en est une médiocre imitation, mais il s'y rencontre quelques passages d'éloquence qui ne sont pas à mépriser. Clovis Hesteau ne se cachait ni d'avoir subi des influences, ni même d'avoir emprunté. Il avertit le lecteur, dans une préface, « de ne s'offenser des vers qu'il trouvera parmi ses œuvres, imités ou enrichis par ses études de la dépouille d'autrui, d'autant que le crime avoué sans gêne est digne de plus douce peine, et au reste qu'en ses sonnets, on verra des inventions de Ronsard et de Tyard, comme de même cinq ou six pièces de Pétrarque... ».

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Œuvres Poëtiques*, Paris, 1578; — *Traduction de l'Anthologie grecque et latine* (en vers), 1578; — *Eglogue recitée devant le Roi, au festin de Messieurs de la Ville de Paris, le* 6 *février* 1578, *en laquelle Seine et Marne entreparlent, traduite du latin de* JEAN DORAT, Paris, 1578; — *Deux Livres de la Constance de* JUSTE LIPSE, Anvers, 1582; — *Les Quatrains du* SIEUR DE NUYSEMENT *sur les distiques de Caton*, Paris, s. d.; — *Poëme philosophique de la Vérité de la Physique minérale*, Paris, 1620; — *La Table d'Hermès expliquée par Sonnets, avec un Traité du sel secret des Philosophes*, Paris, 1620; — *Traittez de l'Harmonie et constitution du vrai sel secret des Philosophes et de l'esprit universel du Monde, suivant le troisiesme principe du Cosmopolite*, Paris, 1621; — *Poëme sur l'Azoth des Philosophes, avec le livre intitulé : Les douze clefs de Philosophie de* BASILE VALENTIN, Paris, 1624. On trouve des vers de Nuysement dans le *Recueil de quelques vers latins et françois...*, Paris, 1610, et dans les *Muses Ralliées* de 1603. DU VERDIER a publié quatre pièces de lui, dont un fragment de *la Jalousie, Satyre*.

A CONSULTER. — LENGLET-DUFRESNOY, *Histoire de la Philosophie Hermétique*, I, 393; III, 249. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER. — SEBASTIEN GARNIER, *La Henriade ou la Loyssée*. — BERNIER, *Histoire de Blois*. — C. BRAINE, *Les hommes illustres de l'Orléanois*, I, 174. — GOUJET, *Bibl. franç.*, XIII, 201. — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. poétique*. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. Collectifs*, XVIIe siècle.

LES GEMISSEMENS DE LA FRANCE, AU ROY

O Dieux ! s'il est permis aux mortels de se plaindre,
Si jusqu'à vous (bons Dieux) leurs criz peuvent attaindre,
Escoutez mes clameurs, et si vos deïtez
Prennent compassion des humains agitez
Par les flots turbulents d'une mer violente,
Prenez ore pitié de moy, triste et dolente,
Triumphante jadis des peuples triumphans,
Mais or donnee en proye à mes propres enfans.

Moy (France), qui n'euz onq' pour ayeuls en ce monde,
Sinon les Dieux, les Cieux, les Airs, la Terre, et l'Onde,
Premiere en Loix, en Mœurs, en Peuples, en Citez,
Et la plus fleurissante en Universitez,
Qui, envoyant mes Loix jusqu'aux peuples Barbares,
Ay faict trembler les Turcs, les Perses, les Tartares,
Chassé l'idolatrie, et planté en son lieu
La Foy, l'Amour, l'honneur, et la crainte de Dieu !

Moy qui ay envoyé du regne de Camille
Assaillir les Romains, qui ay rasé leur ville,
Y laissant seulement les vestiges du feu,
Puis s'estant restablie en force, peu à peu,
Brennus, l'un de mes Roys, l'a encore assiegee
Et (vainqueur de rechef) à son veuil saccagee;
Ainsi, brave de cueur, s'enflammant aux combats,
Pour surmonter les Grecz vers eux dressa ses pas,
Et, desja, quand le sort luy desroba la vie,
Avoit planté mon nom au milieu de l'Asie !

Mais, comme la discorde est source du meschef,
Peu apres le Romain mist son pied sur mon chef,

Et le vaincu, vainqueur, plus ardant adversaire,
Mist mon col à son joug et me fist tributaire,
Jusqu'à ce qu'appellant Pharamond pour mon Roy
Je secouay le joug de son injuste Loy;
Et tellement s'accreut le François heritaige,
Qu'il fut de quatre Roys suffisant appanage.

Puis, quand sous Childeric, dans les vices plongé,
Chacun peuple se veit par l'ennemy rongé,
Tous, d'un commun accord, contre luy conspirerent,
Et l'ayant refaict moyne, en son lieu couronnerent
Pepin, fils de Martel, sous qui, en mille lieux,
Je plantay ma grandeur et levay dans les cieux
Le bruit de mon renom, en terrassant la gloire
De l'infidele peuple, et gravant ma victoire
Sur le doz du Lombard, tant que moy et mon Roy
Feusmes par tout nommez le soustien de la Foy.

En apres, je domptay (mesmes sous Charlemaigne)
Naples, Flandre, Piedmont, l'Italie, et l'Espagne,
Et, l'ayant veu ranger ces peuples sous mes mains,
Je le feis couronner Empereur des Romains;
Et sous luy mesme encor je domptay l'Allemaigne,
Les Phrizes, les Saxons, l'une et l'autre Bretaigne,
Sclavonie, Sydon, L'Ydumee, et le Tyr,
Tant qu'à me reverer je forsay consentir
Antioche, Baviere, et Venize, lesquelles
Estimoyent paravant leurs grandeurs eternelles.

Lors une ambition, Peste et Ire du ciel,
Empoisonna les cueurs par l'aigreur de son fiel;
D'aucuns particuliers qui, pour finir leur guerre,
Me cuiderent ranger sous les loix d'Angleterre,
Contr'eulx mesmes felons, sans prevoir le danger
Qui vient de se sousmettre au pouvoir estranger,

Et, non contens du sang prodigué aux batailles,
Rougirent leurs cousteaux dans mes propres entrailles.

Ainsi les puissans Grecz, terreur de leurs voisins,
Par la desunion ouvrirent les chemins,
A leur confusion, au Pere d'Alexandre
De se faire honorer, et, premier, entreprendre
D'establir son pouvoir, puis, aux siecles suivans,
D'estre serfs des Romains comme or des Othomans;
Et Rome, qui couvroit de son sainct Diadesme
Le sejour des mortels, se vainquit elle mesme,
Et pour ne se laisser rien à vaincre icy bas,
Se rendit (à la fin) proye de ses combats.

Douze grandes Citez, superbement construictes,
Furent pour leurs pechez par tremblemens destruictes,
Et des enfers cruels les gosiers ensouffrez
S'enyvrerent du sang des mortels engouffrez,
Vray spectacle à tous yeux d'une vengeance extreme.
Mais (las!) mes nourrissons armez contre moy mesme,
Forçant l'ire des Dieux en ma destruction,
Chetifs, ont recerché par mainte invention,
En vomissant l'horreur couvee en leur poictrine,
Par fouldres inventez advancer ma ruine,
Renverser mes Citez, pouldroyer mes Ramparts,
Et bref, me demembrer en mille et mille parts,
Tellement que le feu qui, cruel, me consomme,
Me rend France aux François ainsi qu'aux Romains Rome.

Par le vouloir des Dieux une laissive d'eaux
Un coup noya la Terre et tous ses animaux;
Mais, las! de mes enfans la tourbe devoyee
M'a dans son propre sang maintesfois renoyee.

O malheureux enfans qui, malheureusement,
Ainsi qu'un criminel m'enchainez au tourment,

Craignez vous point des Dieux les puissances certaines
Qui ont sceu refrener les audaces hautaines
Des plus superbes Roys, lors qu'ils les ont soubmis
A l'outrageux pouvoir de leurs fiers ennemys?

Du Tybre Ausonien les courses inhumaines
N'ont-elles pas ravy les richesses Romaines,
Et couvert le sommet de ses plus hautes Tours?
Cuidez-vous que les Dieux ne debordent le cours
De mes fleuves enflez, pour laver mes campagnes
Du meurtre ensanglanté? Et que de mes montagnes
Leurs flots n'aillent baignant les superbes coupeaux,
Trainant vous et vos biens dans la mer à monceaux?

Ou (qu'ainsi que Sodome et Gomorre, où l'Inceste
Malheureux triumphoit, par la flamme celeste
Et le souffre versé, furent proye du feu)
Que voz iniquitez, s'accroissant peu à peu,
Ne forcent les destins, et que vos durs esclandres
Ne me facent une Urne à enclorre voz cendres?
Craignez-vous point encor (ô malheureux pervers)
Que la Terre, s'ouvrant jusqu'au fond des enfers,
Ne vous loge engloutis dans ses noires entrailles,
Vous faisant le gibbier des mordantes tenailles,
Des serpenteaulx retorts, et des fouets punisseurs
Qu'ont pour vous tourmenter les Eumenides seurs?

Ou que l'air, infecté de puantes fumees
Qui exallent du sang et des chairs consumees,
Ne vous trouble du mal qu'Apollon irrité
Versa au Camp des Grecs, quand leur chef depité
Dedaigna son sainct prestre, et, plain de folle audace,
L'estonna par l'aigreur d'une folle menace,
Enfiellant son courage en son humble oraison?

Ah ! malheureux mortels, ah ! qu'à juste raison
Tymon fut ennemy de ses propres semblables !
Que justes sont ses cris, et les plaints veritables
De ce grand Marc Aurele ! Ah ! combien avez vous
Irrité des grands Dieux l'implacable courroux !

N'accusez desormais, si les Magestez hautes
Vous font trop aigrement souvenir de voz fautes,
Les destins ennemis; n'importunez les Dieux
Des injustes clameurs que vous poulsez aux Cieux;
Mais nommez seuls autheurs de voz peines extremes
Voz cueurs envenimez, voz vices, et vous mesmes.
Car voz meschants desseins et voz iniquitez
Ont divisé de vous les justes Déitez,
Et le mortel peché qui sous soy vous terrasse
A faict cacher de vous leur pitoyable face,
Afin qu'ils soyent sans yeux et sourds en voz malheurs,
Et que voz cueurs ferrez s'amollissent aux pleurs.

Voz ames sont de craincte et d'amour despouillees;
Du sang de voz prochains voz mains sont ja souillees;
Vous chatouillez voz sens d'un faux delicieux,
Et la verité n'est qu'un fantosme à voz yeux;
Voz pieds courent au mal; voz cœurs bouillent d'espandre
Le sang des innocens; vous taschez à surprendre
Voz prochains, et (poulsez d'un injuste vouloir)
Les ranger (malheureux) dessous vostre pouvoir.

Vous detestez les Dieux; vous fuyez la justice;
Vous mesprisez voz Roys, leurs Loix et leur police,
Et (chetifs) encontr'eux vous avancez voz pas,
Taschant de les estaindre à force de combats,
Et les desposseder de la juste puissance
Qu'ils ont d'embrasser tout sous leur obeïssance.

Quel regne voulez vous plus sainct, plus glorieux,
Plus juste, et plus humain, puis que les puissans Dieux
Ont (pour mieux conserver toute chose en son estre)
Esleu mesme sur eux un Dieu souverain maistre,
Qui regist, qui gouverne, et qui, par temps divers,
Tourne, advance, et retient tout ce grand univers?
Un seul commande doncq' à la troupe divine;
Le soleil est le Roy des feuz de la Machine;
Le Feu est eslevé sur tout autre Element;
L'or sur tous les Metaulx, comme le Diamant
Sur les gemmes, paroist, le vin sur les breuvages,
Le Lyon genereux sur les bestes sauvages,
L'Aigle sur les oyseaux, sur les grains le fourment,
Le Chef sur chacun membre exterieurement,
Aux entrailles le Cueur, et bref, la Monarchie
Le monstre clairement, par Nature bastie.

Les membres disposez l'un l'autre se font forts,
Et tous ensemble joincts sont la force d'un corps :
La Tourbe des sujects, par la concorde unie,
Est la force et grandeur de toute Monarchie.

La concorde a tout faict : elle a vouté les cieux,
Tiré les Elements du Chaos ocieux,
Assis le feu, et l'air, et les eaux en leur place,
Et au mylieu d'eux-tous ceste terrestre Masse
Qui, flottante par l'air, n'a que l'air qui la tient.

Chacun des elements en force se maintient
Par le secours de l'autre, encor qu'il soit contraire
En estre, en action, et qu'il soit propre à faire
La guerre à son voisin, car d'un lien estroict
Le froid maintient le chault, le chault maintient le froid,
L'humide tient le sec, le sec ayde à l'humide,
Et à mesmes effects la concorde les guide.

Car du feu seulement la bruslante action
Sans l'eau n'advanceroit la generation,
Ny l'eau sans la chaleur, car la temperature
Tient les germes en soy de toute la Nature.

Par les globes voutez les flambeaux radieux
Monstrent-ils pas l'effect d'une concorde entr'eux?
Les ames et les corps (bien qu'ils soient dissemblables)
Sont-ils pas sans la mort du tout inseparables?

Ne recongnoist on pas une parfaitte amour
Entre les vegetaulx, quand la vigne, en maint tour,
Ambrasse son ormeau et meurt s'on la separe?
L'hierre ayme le chesne, et tellement s'empare
De ses bras, qu'il s'y joinct jusqu'à ce que l'effort
Des fiers vents le terrasse, ou que l'aage et la mort
Les viennent delier; mais (ô chose incredible!)
Les Pierres, les Metaux, dont le corps insensible
N'est qu'un limon recuit, monstrent ils pas encor
Un vray signe d'amour? l'argent vif ayme l'or,
L'aymant ayme le fer, et la troupe plus orde
Des esprits infernaulx ayme encor la concorde.

Mais l'homme, plus abject que nul des animaux,
Moins traictable qu'un tronc, plus dur que les metaux,
Follement embrasé d'une inhumaine flamme
(Furieux), va souillant la blancheur de son ame,
(Ame) le vray sourgeon de l'esprit des haults Cieux,
Par qui tant seulement l'homme est semblable aux Dieux.

Il recerche, il rumine, il songe, il s'aventure
A renverser le cours de l'ordre de nature;
Il travaille, il invente, et veille jour et nuict
Pour trouver le secret dont l'effect le detruict.
Quel temps se perd plus mal que celuy que l'on passe
A cercher dans le sein de la terrestre Masse

Les souphres, le salpestre, et le fer meurdrisseur,
Puis que c'est travailler à cercher son malheur?
Ou bien celuy qu'on perd pour s'amuser à lire
Les secrets de la guerre, afin d'enflammer l'ire
Des courages felons, et les rendre parfaicts
A sçavoir mettre à chef mille inhumains effects?

Mais quel temps mieux passé si, pour bannir le vice,
On lit les livres saincts de paix et de justice,
Et sans forcer la Parque à racourcir les jours,
Chacun escoulle en paix leur peu durable cours,
Cours qui n'est rien qu'un feu faict de paille menue,
Un vent, ou un esclair qui se perd dans la nue.

La Paix anime tout et maintient en grandeur
L'estat des puissants Roys, elle est source de l'heur
Des humains, gardienne et fidele nourrice
De la Foy, de la Loy, d'amour, et de justice.
Tout prent d'elle sa force, et maintient à tousjours
La chose qu'elle embrasse et qui (sans son secours)
Seroit en un instant, par la flamme ou l'espee,
(Contre le vueil des Dieux) destruicte et dissipee.
Les Champs sont labourez; on veoit, le long des eaux,
Repaistre en seureté les nourrissiers troupeaux;
De verdure et de fleurs les beaux prez se tapissent;
Les Loix sont en honneur, les Royaumes fleurissent;
Ce que le Temps rongeur avecq' l'aage a destruict
Est plus ferme et plus seur, par la Paix reconstruict;
Chacun à son prochain se monstre charitable,
Et la Religion se garde inviolable;
On adore les Dieux, et leurs Temples sacrez
Ne regorgent le sang des humains massacrez;
On garde l'equité; on veoit, par les Provinces,
Garder estroictement les Edicts de leurs Princes;
Le Mecanicq' travaille, et les pauvres humains
Vivent heureusement du labeur de leurs mains,

Et des riches encor s'augmente la richesse;
On veoit à la vertu s'addonner la jeunesse;
On honore le droict; on revere les Arts;
On conserve la vierge; on soustient les vieillarts,
Qui, dans les Temples saincts, vacquent aux sacrifices;
On caresse l'honneur; on dechasse les vices,
Et jamais des hauts Dieux les feuz precipitez
Ne fouldroyent les murs des paisibles Citez.

Voilà, voilà les fruicts de la concorde saincte;
Voilà qui vous faict vivre en amour, et sans craincte
De l'outrageuse main d'un superbe vainqueur;
Voilà ce qui vous faict mespriser la rigueur
Des temps, et prolongeant le fil de voz annees,
Vous faict forcer l'arrest des fieres destinees.

Vivez donques en paix, vivez, et que voz cueurs
Ne couvent le venin des ameres rancueurs;
Fuyez les durs efforts que la Parque felonne
Vous livre, par l'horreur des effects de Bellonne;
Et si vous ne sçavez quelle en est la terreur,
Si vous n'avez senty sa cruelle fureur,
Je vous la veux despeindre et les maux qu'elle aporte.

Pensez veoir devant vous une grande cohorte
D'hommes pasles d'effroy, auxquels la froide peur
Glasse eternellement chaque entraille et le cueur,
Les yeux enflamez d'ire, et la voix effroyable,
L'estomac gros de fiel, le courage imployable,
Les pieds prompts au meschef, les cueurs envenimez,
Et malheureusement au carnage animez.

Ouyr gronder en l'air un horrible Tonnerre
De canons foudroyans, une mine sous Terre
Qui poudroye, renverse, et desmembre en cent parts
Les Forts, les Bastions, les murs, et les ramparts;

Un assault furieux; un combat plein de rage;
Un spectacle hideux; un inhumain carnage;
Un champ couvert de sang, de harnois, et de corps,
Les uns tous demembrez, les autres demy-morts;
Les grands fleuves, roulants leurs courses vagabondes,
Du sang tout bouillonnant taindre leurs froides ondes;
Et des pauvres navrez les cris fendants les Cieux,
Estonner de terreur les oreilles des Dieux.

O desastre cruel ! le fils occist le pere,
Et le pere son fils, et le frere son frere,
Le nepveu meurtrit l'oncle, et l'oncle le nepveu,
L'amy poursuit l'amy, et par fer et par feu,
Enflammez, affamez de se perdre et destruire,
Cerchent injustement les moyens de se nuyre.

Qui veit jamais un Ours (surmonté de la faim)
Rencontrer un Lyon, et, d'un choc inhumain,
Se dechirer, froisser, hacher, et, plains d'audace,
Carnagers, se manger l'un l'autre sur la place,
Se teindre la maschouere et la moustache au sang
L'un de l'autre, et haineurs, se dechirer le flang,
Avecq' des hurlements et cris espouventables :

Il a veu des guerriers les fureurs execrables,
Qui, pour quelque fantosme en la nue estendu,
Brutaulx, se vont baignant dans leur sang espandu,
Et, poulsez de fureur, de rage, et de manie,
Cerchent tous les moyens de se priver de vie.

La guerre ronge tout et destruict la grandeur
De l'estat des grands Roys; d'elle sourd le malheur
Des humains; elle est mere et impure nourrice
De mort, de dol, de vol, de fraude, et d'injustice;
Tout prend d'elle sa fin, et renverse à jamais
Ce que le Temps ouvrier a basty par la paix;

Elle force, renverse, embrase, ronge, et mine
Tout, et traine apres soy la peste et la famine;
Les champs restent deserts, et les pauvres troupeaux
Ne vont en seureté paistre le long des eaux;
De verdure et de fleurs les prez ne se tapissent;
Les loix sont en horreur; les Royaumes perissent;
Ce que le pauvre peuple avecq' l'aage a construict
Est miserablement par la guerre destruict;
On faict du vollement un œuvre charitable;
La Religion est un monstre abominable;
L'on deteste les Dieux, et leurs temples sacrez
Revomissent le sang des humains massacrez;
On bannist l'equité; on voit, par les Provinces,
Transgresser librement les edicts de leurs Princes;
L'artisan se lamente, et les pauvres humains,
(Forcenez) dans leur sang baignent leurs propres mains,
Et le riche à ses yeux voit piller sa richesse;
A tous vices on voit s'adonner la jeunesse;
On abhorre le droict; on mesprise les arts;
On viole la vierge; on trouble les vieillards;
On brise les Autels; on fuyt les sacrifices;
On dechasse l'honneur; on caresse les vices,
Et fault que des hauts Dieux les feuz precipitez
Foudroyent les sommets des guerrieres Citez.

Voilà, voilà les fruicts que depuis vingt annees
J'ay cueilliz, par l'arrest des fieres destinees.

N'ay-je pas veu l'enfant malheureux arracher
L'antraille de son pere? et villement cracher
Contre sa propre mere? O misere cruelle!
Qui rends entre les miens la discorde eternelle,
Pourquoy as-tu couvert une rebellion
Sous le manteau sacré d'une religion?
Car helas! quels malheurs, et quels faulx simulachres,
Si la Religion causoit tant de massacres,

De meurdres, et de vols, ou s'embrasoit, afin
De m'éclorre (à sa perte) une cruelle fin,
Nourrissant Ennyon en son fiel violente,
Et vouant les serpents de sa teste sanglante,
Au lieu de Taureaux gras sur les sacrez autels;
Imprimant (sacrilege) en l'ame des mortels,
Rapt, adultere, inceste, avarice, vengeance,
Meurdre, guerre, rapine, injure, violence,
Haine, rancune, vol, blaspheme, ambition,
Injustice, Impieté, fraude, deception,
Et tel genre de maulx, dont la juste sentence
Des grands Dieux courroucez à ma perte s'advance;
Moy, las ! qui ne fus oncq' source de leurs debats,
Mais qui, seule, soustiens le faix de leurs combats !

Jamais les forts Lyons l'un l'autre ne s'assaillent;
Contre les Tygres fiers les Tygres ne bataillent;
Et bien qu'au renouveau les Taureaux amoureux,
Poussez d'un nouveau feu, s'affrontent, furieux,
Ils s'aident seulement des armes naturelles
Et n'employent le fer ny les flammes cruelles.

Veit-on jamais au Ciel (miracle nompareil)
Les Astres radieux attaquer le soleil ?
A l'on jamais ouy que la troupe divine
Ait tasché d'offenser celuy qui la domine ?
A l'on jamais veu l'aigle assailly des oyseaux ?
L'or de quelque metal ? l'ocean des ruisseaux ?
Le chef de quelque membre, et le cueur des entrailles ?
Que les mousches à miel ayent faict des batailles
Pour destruire leur Roy ? que l'eau, la Terre, et l'air,
Jusqu'au siege du feu ayent ozé voler ?

Non, non ! mais l'homme seul, artisan de malice,
Fils de l'ambition, nourrisson d'injustice,

Faict la guerre à soymesme, et, sans craindre son Roy,
Veult ravir sa puissance et luy donner la Loy.

O Dieux ! qui justement, d'une esgale balance,
Guerdonnez les biensfaits ou donnez penitence
Des forfaicts aux mortels, si vos bras punissants
Daignent lancer du ciel leurs fouldres rougissants
Sur le chef des pervers qui provoquent vostre ire,
Aggravez les grands Dieux !) d'un éternel martyre !
Grands Dieux ! foudroyez les, et faictes que dans l'air
On voye leurs souspirs et leurs ames voler !
Que le fil malheureux de leur fin terminee
Les facent égaler Tytie ou Capanee !
Que des fiers Terre-nez les rochers punisseurs
Puissent rensevelir ces cruels meurtrisseurs
Qui n'ayment que le fer ! Que le fer les outrage,
Que le feu les consomme, et qu'encores la rage
Qu'ils veullent exercer s'attache dedans eux,
Et malheureusement les rende malheureux !

Que tous les Elements s'efforcent de leur nuire !
Que la Terre s'abysme afin de les destruire !
Que des enfers hideux les gouffres flamboyants;
Que du Chien trois-testu les gosiers aboyants;
Que des Antres Aphreux les cavernes horribles;
Que des fieres fureurs les vengeances terribles;
Que des fleuves mortels les flots envenimez;
Que des fourneaulx ardans les ventres alumez;
Que des Corbeaux rongears la troupe crouassante;
Que des Esprits damnez la tourbe pallissante;
Et bref, que ce qui est aux Enfers de terreur,
De tourment, et d'effroy, punisse leur erreur !

Encor si mes enfans dressoient un beau voyage
Ou par Terre ou par Mer, comme ceulx de Carthage,

Peut estre que, suyvant quelque fatal bon-heur,
Du bien des estrangers bastiroient un honneur?

Mais fault-il, (O destin!) par la dent enragee
De ses cruels enfans la mere estre mangee?
Fault il qu'ils soyent autheurs d'un si ardant discord
Qu'à tous coups l'estranger les remette d'accord,
Et qu'au lieu de le vaincre et chasser de sa Terre
Ils luy payent tribut pour me faire la guerre?

Fault il que la discorde empoisonne leurs cueurs,
Et leur face adorer les Allemans vainqueurs?
Qu'ils facent des ponts d'or pour les faire descendre,
Afin de les dompter et rechauffer la cendre
De leurs premiers ayeuls en s'emparant de moy,
Comme heritage acquis par une injuste Loy?
Que l'Espagne s'en rie, et qu'encor l'Angleterre
Verse de l'huille au feu et m'enflamme à la guerre,
Attendant seulement l'heure de mon mechef
Pour, d'un superbe pied, me marcher sur le chef?
Fault-il que ma grandeur devienne une fumee
Qui exalte et se perd, parmy l'air consommee?
Fault il que mes combats m'ayent mise si hault
Pour me voir trebuscher d'un si dangereux sault?
Fault il que de la Grece, ore toute deserte,
Par ma desunion j'accompaigne la perte,
Et comme Rome fut la proye des Romains,
Les François pour butin m'ayent, France, en leurs mains?
Fault il presser les Dieux de m'accabler de peines,
Inventant à mon dam mille morts inhumaines?
Que tous les Elements s'efforcent, desormais,
De me rendre aux François un Tumbeau pour jamais?
Que l'immortelle paix, en ma triste querelle,
Me semble menacer d'une fuitte eternelle?
Qu'en moy seule on ne voye ou douceur ou pitié,
Seule sans Dieu, sans Foy, sans Loy, sans amytié;

Et que les corps sans ame et les bestes cruelles
Gardent plus de concorde et de respect entre elles
Qu'entre moy et mes fils? Bref, que, seule icy bas,
Je me plaise au discord, au meurdre et aux combats?
Seule, qui n'ayme point de la concorde saincte
Les mysteres sacrez? Seule, dont l'ame enceincte
De l'outrageux poison de rancune et de dol,
Veult nourrir en son flanc l'injustice et le vol?
Et faudra t'il (ô Dieux dont je rougis de honte!)
Que leur courage enflé par les armes je donte,
Et que moy, malheureuse, en soustienne l'assault,
Dressant dessus mon front un publicq' échaffault,
Où les maulx coturnez de ma perte recente
Me rendront pour jamais une scene sanglante?

(*Les Œuvres Poetiques*, 1578.)

HENRI ESTIENNE

Henri Estienne, second du nom, naquit à Paris en 1528. Il était fils du célèbre imprimeur-humaniste Robert Ier Estienne, et de Perrette Bade, fille du savant Josse Badius. La maison de Robert Estienne était entièrement consacrée aux Lettres et au travail. « Ton aïeule, écrit Henri à son fils Paul, en tête de l'édition d'Aulu-Gelle de 1585, entendait la conversation de ceux qui parlaient latin aussi bien que s'ils eussent parlé français, et ma sœur Catherine, ta tante, parlait latin de manière à être comprise par tous... Ton aïeul, Robert Estienne, avait institué dans sa maison une sorte de décemvirat littéraire, qu'on pouvait aussi bien nommer παντοεθνῆ que παγγλωσσον, puisque toute nation et toute langue s'y trouvaient réunis. Parmi ces hommes distingués, dont plusieurs étaient du plus grand mérite, quelques-uns s'occupaient de la correction des épreuves, et la langue latine leur servait à tous d'interprète commun. La conversation en cette langue était d'un usage si fréquent que les domestiques l'entendaient et la parlaient; enfin, toute la maison était latine, et jamais ni moi ni mon frère Robert dès notre plus tendre jeunesse n'aurions osé parler que le latin avec mon père et les correcteurs de son imprimerie... »

Robert Estienne confia son fils à un précepteur, qui lui enseigna le grec en le lui faisant traduire en français et non pas en latin, de sorte que c'est à cet intelligent exercice que nous devons le traité de la *Conformité du françois avec le grec*, Henri Estienne en ayant saisi les rapports dès son enfance. L'amour du grec devint si vif en lui qu'il voulut apprendre les rôles de la *Médée* d'Euripide et les tenir successivement. Vers l'âge de quinze ans, il eut pour précepteur Pierre Danès, disciple de Guillaume Budé et de Jean de Lascaris, qui ne consentit à former d'autres élèves particuliers que le fils de François Ier et celui de Robert Estienne. Tusan et Adrien Turnèbe perfectionnèrent le jeune homme dans l'hellénisme; Ange Vergèce, fameux calligraphe crétois, lui enseignait son art; enfin, les mathématiques et l'astrologie sollicitèrent quelque peu son

activité. Robert Estienne eut recours à son fils pour collationner le manuscrit de Denys d'Halicarnasse, quand il en préparait la célèbre édition. Henri en retira le goût des recherches érudites, qui le poussa sur les routes d'Italie afin de visiter les bibliothèques et les collections privées. Il n'avait pas encore vingt ans ! Au bout de trois années, il savait non seulement la langue italienne, mais encore tous ses idiomes, et sa facilité à les parler trompait jusqu'à ses hôtes sur sa véritable patrie. Mais, quelles langues ne possédait-il pas, anciennes et modernes, y compris les orientales? L'étude, la collation des textes, la fréquentation des savants et des hommes illustres de l'étranger, lui laissaient encore le temps de s'occuper de la vente des impressions paternelles, et c'est à cheval, sur les routes, qu'il composait ses vers, grecs, latins ou français. La place nous manque pour noter les particularités de ses nombreux voyages, ainsi que pour l'étudier comme éditeur ou pamphlétaire politique. Disons succinctement que, soit dans l'atelier de son père réfugié à Genève, la Rome protestante, soit dans sa propre imprimerie, il mit au jour la première édition d'Anacréon, véritable événement littéraire, les *Psaumes de David*, *Maxime de Tyr*, le *Lexicon Ciceronianum græco-latinum*, l'un de ses ouvrages les plus estimés, *Diodore de Sicile*, les *Commentaires sur Sophocle et Euripide*, la *Conformité du langage françois avec le grec*, l'*Apologie pour Hérodote*, l'*Essai sur la Précellence du Langage françois*, l'*Anthologie grecque*, qui devait avoir tant d'influence sur la Pléiade, et, parmi tant d'autres ouvrages importants, les *Deux Dialogues du Langage françois Italianizé*. Épuisé par l'âge et le travail, il fut atteint à Lyon d'une maladie soudaine, dont il mourut à l'Hôtel-Dieu, au mois de mars 1598. On dut vendre les livres de son magasin pour satisfaire ses créanciers ! Il s'était marié trois fois et laissait son fils, Paul Estienne, pour soutenir l'honneur d'un nom tant de fois illustre.

Les vers français qu'a laissés Henri Estienne sont en petit nombre et pour la plupart satiriques. C'est surtout par le pamphlet en prose qu'il s'est signalé. L'*Introduction au Traité de la Conformité des merveilles anciennes avec les modernes*, plus connu sous le titre d'*Apologie pour Hérodote*, le fit brûler en effigie à Paris, et même désavouer à Genève par le Consistoire. Sous prétexte de défendre la véracité d'Hérodote, il y fait un tableau de l'histoire scandaleuse du XVIe siècle, où le clergé tient le rôle principal. Le *Discours merveilleux de la Vie et des Desportements de Catherine de Médicis, royne mère, auquel sont récités les moyens qu'elle a tenus pour usurper le gouvernement du royaume de France et ruiner l'Estat d'iceluy* (anonyme), est un libelle outrageux, où cette princesse est représentée comme une nouvelle Brunehaut, digne du même supplice. Enfin, parmi les autres ouvrages de Satire, politiques ou reli-

gieux, il convient de citer le *Conseiller des Princes*, ou *Principum Musa monitrix*, poème de 5.500 vers ïambiques, divisé en 40 chants, où l'auteur s'élève contre la vénalité des charges, les crimes des Borgia, le machiavélisme et la composition étrangère de l'armée nationale. Son prologue en alexandrins, *présenté au feu roy Henri III*, a pour titre : *L'ennemi des Calomniateurs*. Dans le *Dialogue entre Philoceltæ et Coronelli*, il expose sous ce dernier nom, parmi divers tableaux, celui de la Saint-Barthélemy, l'assassinat de Henri III, et la tentative de meurtre de Parry sur la reine d'Angleterre. Les vers ïambiques de *Rex et Tyrannum* établissent la différence entre un tyran et un roi; ils sont suivis d'un petit poème en hexamètres, qui résume le même sujet : *De Principatu bene instituendo et administrando*. Les autres satires d'Estienne sont d'ordre professionnel ou philologique : « *La Plainte de la typographie au sujet des imprimeurs ignorants qui compromettent cet art* », poème latin contre les éditions incorrectes, dont on retrouve un écho dans l'épître latine, en prose, sur l'état des travaux de son imprimerie, et particulièrement de son *Trésor de la langue grecque*. Citons encore le *Pseudo-Cicero*, dialogue contre ceux qui abusent des locutions qu'ils croient cicéroniennes, et le *Nizoliodidascalus*, critique de ceux qui écrivaient en latin au moyen du lexique de Nizzoli, composé de lambeaux de Cicéron. De ces derniers ouvrages, le plus célèbre et le plus remarquable est le *Langage François italianizé* (en prose), duquel nous avons extrait la satire que l'on va lire. Le titre indique suffisamment qu'il s'agit de la corruption de notre langue par les hommes d'armes des expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, ainsi que par les Florentins attachés à la nièce de Clément VII. La cour affectait d'employer des mots et des tournures d'outre-mont, qui ne pouvaient que choquer les Français de vieille race, comme : *capiter*, *s'imbatter*, faire *scorne*, *stenter*, *s'inganner*, *mercadant*, *mariol*, *amorevolesse*, *favoregger*, *indugier à quelque chose*, *bonne voglie*, *garbe*, *salvatichesse*, etc... « Pourquoi, disait Estienne, ne pas feuilleter nos romans et desrouiller force beaux mots, tant simples que composez, qui ont pris la rouille pour avoir esté si long temps hors d'usage? Non pas pour se servir de tous sans discretion, mais de ceux pour le moins qui seroient plus conformes à l'usage d'aujourd'huy. Mais il nous en prend comme aux mauvais mesnagers, qui, pour avoir plus tost faict, empruntent de leurs voisins ce qu'ils trouveroient chez eux, s'ils vouloient prendre la peine de le cercher... »

Comme dans la *Precellence du Langage françois*, où se retrouvent souvent les mêmes idées, exposées avec plus de pondération, Estienne ne se montre pas toujours, dans ce *Françoys italianizé*, un linguiste très sûr. Mais il faut dire à sa décharge que la philologie était encore au berceau, et que sa satire parfois inexacte ou injuste

est toujours un hommage passionné à la Langue française. « Les imperfections mêmes de cet ouvrage, dit Francis Wey, contribuent à en rehausser l'intérêt historique, car, délaissant parfois le sujet principal, l'auteur, emporté par l'instinct comique, affuble son courtisan de tous les ridicules du jour et profite de l'occasion pour généraliser la satire, en l'étendant à quantité de préjugés, d'usages et de prétentions des gens du bel air. La physionomie des Raffinés d'une époque, où la chose que ce mot a désignée depuis n'avait pas encore reçu de sobriquet, se trouve là tout entière; ce livre équivaut à des Mémoires intimes... » Comme l'*Apologie pour Hérodote, Les Dialogues du François italianizé* furent mal vus à Genève. Obligé de soumettre ses épreuves à la censure, il fut accusé d'avoir fait des additions d'un tour inconvenant, et le livre fut saisi. L'ouvrage contient quatre satires, qui viennent immédiatement après l'avis de *Jan Franchet Dict Philausone, gentilhomme Courtisanopolitois*. Elles s'intitulent : *Condoleance aux Courtisans amateurs du nayf langage François; Remonstrance aux autres courtisans, amateurs du François italianizé et autrement déguisé; Autre Remonstrance à ces autres courtisans*, et, enfin, *Epîtres de Monsieur Celtophile*, que nous reproduisons. Les trois premières sont octosyllabiques. Puisse l'*Epître à Celtophile* guérir nombre de nos compatriotes de l'emploi ridicule et sans obligation qu'ils font de l'anglais dans les termes les plus courants !...

Bibliographie. — (Pour le détail des éditions imprimées, traduites ou annotées par Henri Estienne, cf. Haag, *La France Protestante*.) *Traicté de la Conformité du langage françois avec le grec*, Genève, 1565, rééd. par L. Feugère, Paris, 1853; — *Introduction au Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote*, 1556; — *Remonstrance du prince de Condé au roy Charles IX*, 1569; — *Discours merveilleux de la Vie, actions et deportemens de Catherine de Medicis, royne mère*, etc., 1575 (2e éd. augmentée en 1578); trad. en lat. sous ce titre : *Catharinæ Medicisæ reginæ matris, vitæ actorum et consiliorum quibus universum regni Gallici statum Incubare sonata est, stupenda eaque vera enarratio*, 1575 (attr. à Th. de Bèze); — *Deux Dialogues du nouveau Langage franç. italianizé*, 1578 (rééd. par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1883); — *Project du Livre de la Precellence du language franç.*, Paris, 1579 (réimpr. avec la *Deffence et Illustration*, Paris, librairie Garnier); — *Principum monitrix musa*, Bâle, 1590 (contient *l'Ennemi des Calomniateurs*; — *Les Premices, ou le premier livre des Proverbes épigrammatisez*, 1594; — *Lettres de H. Estienne*, éd. par Passow, 1830.

A consulter. — *Scaligeriana*. — Scévole de Sainte-Marthe,

Eloges des Hommes illustres, trad. COLLETET. — EST. PASQUIER, *Recherches de la France.* — BAYLE, *Dict. Hist.* — NICERON, XXXVI. — MAITTAIRE, *Stephanorum Historia.* — FIRM. DIDOT, *Observations sur H. Estienne.* — A. A. RENOUARD, *Annales des Estiennes.* Paris, 1843. — L. FEUGÈRE, éd. cit. — GAULHEUR, *Etud. sur la Typograph. genevoise*, Genève, 1855. — ALCIDE BONNEAU, édi cit. — HAAG, *op. cit.* — L. CLÉMENT, *H. Estienne et son œuvre française.*

EPISTRE DE MONSIEUR CELTOPHILE
AUX AUSONIENS,
TOUCHANT LA DISPUTE QUI A ESTÉ ENTRE LUI ET MONSIEUR PHILAUSONE, LEUR GRAND AMI.

Je ne sçay pas, messieurs, que vous direz,
Encore moins sçay-je que penserez
(Vous qui tousjours pensez plus que ne dites)
Quand vous lirez les raisons qu'ay deduites
En condamnant le meslinge que font
Tous nos François qui nos mots contrefont.
Mais je sçay bien que mal penser ne dire
Vous ne devez, ne prendre rien au pire,
Considerans que l'honneur et le bien
De mon pays m'est cher comme le mien :
Qui maintenant plus vostre langue honore,
La sienne plus luymesme deshonore;
Car sottement à ces paroles vient
Que d'un nom sot nommer aussi convient

En les nommant Italicogalliques,
Ou, si l'on veut, Gallicoitaliques.

Et qui leur a ce fatras inventé?
Un indiscret desir de nouveauté :
Ceste façon de mots leur semble belle,
Tant seulement pource qu'elle est nouvelle,
Sçachans que mieux l'oreille on prestera
Quand mots nouveaux resonner on fera.
Voyla le poinct sur lequel ils se fondent,
Et pour lequel deux langues ils confondent;
Car de tout temps desir de nouveauté
A nos François reproché a esté.
Vous voyez ja comment je vous confesse
Nostre vieil mal qui encore ne cesse;
Et qu'ainsi soit, tousjours trouvons plus beaux
Nouveaux habits, et nouveaux sur nouveaux,
Et bien qu'ils soyent de façon incommode,
Suffit qu'ils sont à la nouvelle mode.
Voire, en sont là aucun d'entr'eux logez
(En quoy quelcun les diroit enragez)
Que ce desir de la nouveauté touche
Et leur palais et leur friande bouche.
Les cuisiniers en sont tous estonnez,
Qui sont criez, tansez, et malmenez,
Si nouveauté ne court par la cuisine,
Si à monsieur tousjours elle ne fine
D'un mets nouveau, soit par desguisement,
Soit en trompant son palais autrement.
Il faut changer, et deust on aller querre
Ce changement jusqu'au bout de la terre.
Puis, comme si nouveauté dominer
Devoit par tout, sans à rien pardonner,
Il a fallu en fin qu'en leur langage
Se vist aussi quelque nouveau mesnage.
Pourtant soudain vos mots ont mis en jeu,

Les trouvants ja tous portez sur le lieu,
N'estant endroit aujourd'huy en la France,
Où n'ayez faict ou faciez demeurance;
Mais en la cour, plus qu'en tous autres lieux,
On a esté de vos mots curieux,
Car elle est tant de vous, messieurs, remplie
Que c'est desja la petite Italie.
Or vous sçavez combien d'autorité
Donne ce lieu à ceste nouveauté,
Car chacun croit que le meilleur langage
Ce soit celui qui est là en usage.
Touchant ce faict j'ay voulu deviser
Tout privement, sans vous rien desguiser;
Maintenant, faut qu'entrions en conference,
Et de m'ouïr ayez la patience.
Vous me direz que je suis envieux
De cest honneur que vous recevez d'eux,
Estant à vous une chose honorable
Que le François vous soit dict redevable.
Je vous veux bien confesser verité,
Reprenez moy, si je l'ay merité.
Considerez qu'il est raison qu'on die
Qu'en ce faict-ci je sais mené d'envie.
Marri ne suis que receviez honneur,
Pourveu qu'il soit sans nostre deshonneur;
Mais le François plus vostre langue prise
En l'empruntant, plus la sienne il desprise,
Et toutesfois il n'a occasion
D'emprunter rien, veu la provision
De tous bons mots que la sienne luy donne,
Si son esprit à les cercher s'addonne.
Comment, cercher? point cercher ne faudroit
La plus part d'eux, qui user en voudroit,
Car cela est une chose notoire
Qu'ils les pourroyent trouver en leur memoire,
Voire meilleurs (au jugement de tous)

Que ne sont ceux qu'ils empruntent de vous.
Plus propres di, et outre ce, les vante
Que leur façon est bien plus elegante.
Voyla comment, non la necessité,
Ains seulement desir de nouveauté
Leur fait avoir de vos mots convoitise,
A vous honneur, et à eux grand sottise.
Prenons le cas, toutesfois, qu'il falust
Que de vos mots en nostre langue on eust;
Prenons le cas que d'eux elle eust disette,
Pour estre bien accomplie et parfaitte;
Point ne seroit besoin d'emprunt ici :
Prendre pourrions, sans dire grand merci,
Autant de mots que les ancestres vostres
Sceurent, jadis, usurper sur les nostres.
Avez vous pas tant de mots Prouvençaux,
Qui leur sembloyent et vous semblent fort beaux?
Si d'eux user ne faites conscience,
De vous aurions ceux la en recompense.
Contre vous donc, pouvans en cest endroit
Estre hardis, comme usans de leur droit,
Veulent user d'une façon de faire
Qui est du tout à ceste-ci contraire;
Car, comme estans de vos mots convoiteux,
Non pour plaisir, mais comme disetteux,
Et comme si on les pouvoit reprendre,
Quand ils voudroyent sans demander les prendre,
Ils font ainsi, quand ils les vont querir,
Que s'ils vouloyent l'aumosne requerir.
Voyla comment un chacun d'eux mendie
Ce que le droict ne veut qu'on luy denie.
Voyla comment suis doublement jalous
D'un tel honneur que recevez de nous.
Car vostre langue est tant plus estimee,
Nostre langue est tant plus desestimee.
Que diriez vous si telle affection

Venoit au cueur de vostre nation,
Qu'outre les mots qu'aviez ja de la France
On se ruast encor à toute outrance
Sur autres mots, et qu'on ne pust parler
L'Italien sans le François mesler?
Incontinent : *Oimé!* vous cririez;
Soudain aussi du cancre maudiriez
Tous ceux par qui une telle entreprise
On penseroit son entree avoir prise.
Al bordello voudriez tout envoyer,
Et tout pouvoir à cela employer.
Vous useriez d'invectives fort braves,
Et non contens d'alleguer raisons graves,
Quand ce parler ainsi n'aboliriez,
Quelques escrits *in fruttola* feriez.
Vous diriez bien : « Nostre langue est *bastante*
A tous concets, et du tout suffisante;
Point ne luy faut mesler des mots d'ailleurs;
Qu'autres pays pour eux gardent les leurs. »
Si telle chose a bon droict d'elle est dicte,
Quel est l'honneur que la nostre merite?
Car dire on peut, sans qu'on en soit repris,
Qu'aujourdhuy faut qu'elle ait le premier pris;
Car je soustien qu'il n'y a nul langage
Qui puisse avoir sur le nostre avantage;
Le nostre l'a sur plusieurs de ceux
Qui aujourdhuy tiennent les premiers lieux;
Ni ancien aucun estre je pense,
Outre le Grec, meritant preference.
Or, faites donc de cest empruntement
De vos beaux mots tout autre jugement;
Et desormais ne vous faites à croire
Que pour cela meritez quelque gloire.
Mais, pour parler plus en particulier,
Ne vous pouvant, messieurs, rien palier,
Je suis honteux que nos François vont querre

Entre vos mots ceux qui sont pour la guerre.
Maladvisez, qui ne prevoyent pas
Combien ils ont d'infamie en ce cas,
Et que chacun, leur voyant ceci faire,
Dira qu'ils ont de vous l'art militaire !
C'est ce de quoy vous estes plus joyeux;
C'est ce de quoy estes plus glorieux,
Et pense bien qu'en quelque terre estrange
Avez acquis une telle louange;
Mais ceux qu'on doit prendre pour bons tesmoins
Ne pourront pas nier ceci, au moins,
Que, quant au faict des armes, au contraire,
François parlans, il ne vous faille taire.
Puis vous sçavez, es combats et assaux,
Lesquels font plus des exploits martiaux.
Autres, qui n'ont de vos faicts congnoissance,
Ne croiront rien d'une telle vaillance,
Ni ne croiront que la leçon donnons
A vous, messieurs, non de vous l'apprenons.
Et ne se faut esmerveiller s'on pense
Que d'où les mots, de là vient la science,
Comme les arts liberaux sont appris
En mots qui sont du Grec langage pris;
Et cest honneur à ces mots on defere,
La Grece estant des arts liberaux mere.
Mais, quant ainsi on argumenteroit,
Soudain de moi la response on auroit :
C'est qu'il y a une chose notable,
Qui rend le cas à l'autre dissemblable;
Car ces mots Grecs sont seuls, et ont esté.
Autant que voir on peut l'antiquité,
Et d'en user c'est chose necessaire,
Ou bien il faut de tous ces arts se taire.
Mais en ces mots dont en la guerre usons,
Sans nul besoin itialianizons,
Ils ne sont seuls : les siens a nostre langue.

Il ne faut point que beaucoup je harangue
Pour vous prouver que ceux qu'avez prestez
N'ont pas esté les premiers inventez;
Des vieux Rommans plus de dix la lecture
Suffisamment de ceci nous asseure,
Selon qu'estoit la façon de la guerre
Avant que vinst des canons le tonnerre;
Avant qu'on vist les François guerroyeurs
Mesler du fer et du feu les fureurs;
Avant qu'on vist un Hector, un Achille,
Tué par un couard et malhabiie.
Or, venans puis les nouvelles façons,
On est venu à nouvelles leçons,
Que les François aux François ont apprises,
Et bravement en usage ils ont mises;
Ce qui n'eust point esté en leur pouvoir
Sans quand et quand des mots propres avoir,
Lesquels de vous il ne faloit attendre,
Confessans lors nostre guerre n'entendre.
Or, d'où vient donc qu'en guerre, à chasque fois,
Prenons vos mots, laissans nos mots François?
C'est ce qu'ay dict : Nostre nature est telle
Que nouveauté en tout luy semble belle.
Or, le Piedmont donna commancement
A ce vilain et povre changement :
Jeunes François qui alloyent là combatre,
Vouloyent aux mots Italiens s'esbatre;
Puis, quand quelcun en France retournoit,
Tous ces beaux mots à ses amis donnoit,
Car il sçavoit ne pouvoir present faire
Lesquel deust plus à tels curieux plaire;
Ces mots estoyent en France bien-venus,
Ils estoyent chers et precieux tenus;
Ces mots sembloyent à toute la jeunesse
(Par nouveauté) tous pleins de gentilesse.
Quelcun aussi en ces mots se plaisoit,

Pour ce que croire aisément il faisoit
Qu'il avoit faict de Piedmont le voyage,
Ces mots servans comme de tesmoignage;
Mais beaucoup plus en estoyent amoureux
Les jeunes gens; moins estoyent desireux
Ceux qui ayans desja passé jeunesse,
Ou vieux estoyent, ou approchoyent vieillesse.
Voire, croy bien que, de premier abord,
Aux vieux guerriers ces mots desplaisoyent fort,
Et qu'ils disoyent : « Nous faut-il les mots prendre
De ceux auxquels nous pouvons l'art apprendre? »
Je croy aussi que Brissac, lieutenant
De nostre Roy, en Piedmont gouvernant,
Voyoit enui que la chevalerie
Changer falust en la cavalerie,
Quand maints exploits voyoit chevalereux,
Et n'en voyoit aucuns cavalereux;
Quand il voyoit des vieux routiers le pire
Aimer bien mieux faire beaucoup que dire :
Bref, les François au combat françoizer,
D'armes parlans, italianizer;
Et ne croy pas que ce nouveau langage
Il n'appelast souvent un badinage;
Mais qu'eust il faict? desir de nouveauté
Aux jeunes gens ne pouvoit estre osté.
On voit en fin où venus nous en sommes :
Car nouveaux mots sentent leurs braves hommes,
Et ceux d'un an nous semblent desja vieux;
D'autres avoir sommes ja soucieux.
Il faut en fin que chacun s'accommode
A ceste povre et malheureuse mode.

Or sus, messieurs, quel est donc vostre avis
Pour mettre fin bien-tost à ce devis?
Vous plaira il vostre avis nous escrire,
Ou nous mander quelcun pour nous le dire?

Il nous faudroit attendre trop long temps.
Car, ce-pendant, vous êtes bien contens
D'avoir tousjours un tel honneur, qu'on die
Que le François ses mots de vous mendie.
Puisqu'ainsi est, je vous prie, escoutez
Que faire il faut de ces mots empruntez :
Je vous adjourne à les venir reprendre,
Et plus d'un mois ne nous point faire attendre;
Car, mesmement, devez, par amitié,
D'iceux avoir en vos cueurs grand'pitié.
Ce sont vos mots qu'on escorche, on deschire;
Ce sont vos mots ausquels nouveau martyre
Par maints François est faict nouvellement,
Voulants piafer par tel escorchement.
Hastez vous donc; si attendez plus guere,
En retirer ne pourrez piece entiere.
Accourez-y : on vous rendra des mots
Pour en charger plusieurs chariots.
Mesme je veux pour vous la peine prendre
Que maintes peaux aussi vous face rendre
Des escorchez; je sçay de mes amis
Qui, par monceaux, en ont ja beaucoup mis;
Mais, pour le moins, ayez bonne esperance
Touchans les mots, fors d'un seul lieu de France;
Si là aucuns ne les vouloyent quitter,
Et se vouloyent contre vous despiter,
Disans que c'est par vostre grand'paresse
Que de long temps la France en est maistresse,
Respondez leur, sans point vous cholerer,
(Car ce seroit vostre cas empirer)
Que ne sçaviez que l'on fist tel outrage
Aux mots sortis de vostre beau langage.
Si vous trouvez qu'ils soyent fort obstinez,
Vous leur direz que ces mots vous tenez
Pour vos enfans; que vous, estans leurs peres
Ne pouvez plus les voir en ces miseres.

Quoy qu'il en soit, ne parlez rudement,
Car ne seroit aucun avancement;
Encore moins usez leur de menace,
(C'est ce qui plus le cueur François agace)
Mais essayez plustost de les flater :
Ceci pourra quelque proufit porter;
Usez de pleurs et de voix lamentables,
Car les François sont gens fort pitoyables.
Si ces moyens ne vous servent de rien,
Vous moquer d'eux alors vous ferez bien,
Leur objectans (comme par raillerie)
Que leur mestier ils font d'escorcherie.
Mais que ce soit en vous tenant loing d'eux,
Car ils sont gens pour vous trop dangereux.
Alors que d'eux vous vous tiendrez arriere,
Ne se pouvans venger d'autre maniere;
« Il n'est pas vray ! » soudain ils vous diront,
Mais par ces mots ne vous desmentiront,
Car vous tenez pour une chose seure
Non e vero n'estre point une injure.
Vous pouvez donc, trop mieux que les François,
Il n'est pas vray endurer quelquesfois;
Joinct que n'avez de si hautains courages,
Dequoy aucuns vous estiment plus sages.
Quand ces moyens seront tous employez,
Et que leurs cueurs ne seront point ployez,
De patience il ne faut que vous die
Que la preniez en vostre Lombardie.
Et toutesfois, avant que quitter tout,
Reste un moyen qu'essayrez pour un coup :
C'est que cartels tous pleins de moquerie
Vous escriviez de leur escorcherie,
Et leur parliez comme bien cholerez,
Voire du tout estans desesperez.
Faisans ceci, de vous je me contente,
Car il ne faut qu'aucun de vous présente

A nos François le combat qu'en papier,
Qui du combat sçavent mieux le mestier.
Tout ce qu'ay dict, mettez bien en memoire,
Et ne craignez un si bon conseil croire.
Si sur le champ vous estes esconduits,
Si eux ne sont à les vous rendre induits,
Ne laissez pas d'esperer bonne issue
Quand bien long temps vous l'auriez attendue;
Car, ce-pendant, ne vous faut avoir peur
Qu'en moy n'ayez un bon solliciteur.
Eux, d'autre part, (ainsi comme je pense)
Pourront avoir remors de conscience.
Si mon conseil ne croyez, ennemi
Je vous seray, autant que suis ami,
Et n'y a mot en tout vostre Boccace
(Ne le prenez simplement pour menace)
Lequel je n'aille incontinent cercher
Pour le vous faire à la cour escorcher;
A ceux ausquels est ja faict cest outrage,
Faict il sera encore d'avantage;
Ceux qui ne sont qu'escorchez simplement,
Je les feray escorcher doublement;
Ja escorchez de double escorcherie,
(Bien que cruel et barbare on me crie)
Ils le seront, pour la troisieme fois,
Tant que lassé de leur mal faire soit,
Ayant changé si fort leur premier estre
Que ne puissiez vousmesmes les congnoistre.

(*Deux Dialogues du nouveau langage François italianizé*, s. d. — 1578.)

FLAMINIO DE BIRAGUE

Fils de Charles de Birague, Conseiller d'État et Chevalier des Ordres, Flaminio de Birague, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, naquit en France à une date qu'il est aussi peu possible de préciser que celle de sa mort. Il était issu d'une illustre famille milanaise qui avait toujours suivi le parti de la France. Son oncle, René de Birague, auquel il dédia ses *Premières Œuvres Poétiques*, fut successivement Ambassadeur au Concile de Trente, garde des Sceaux sous Charles IX et Chancelier de France. Veuf de Valence Balbiane, René de Birague fut promu au cardinalat en 1578.

Quelques-uns des sonnets qui composent une partie des poésies de Flaminio de Birague sont adressés aux Princes et aux Dames les plus distingués de son temps par leur naissance, et l'on relève des hommages à Ronsard, Blaise de Vigenère et Blanquet, poète et secrétaire du Roi, ainsi que des pièces latines adressées à Édouard Du Monin. En revanche, La Roque et Claude de Trellon ont mis quelques vers en tête du volume. Mais, sauf encore une longue élégie où il déplore le temps perdu dans la galanterie, la plupart de ses vers sont consacrés à une demoiselle qu'il nomme Marie, et qu'il aima passionnément. Bien que son recueil porte le titre de *Premières Œuvres*, la suite ne semble pas avoir paru. De ces *Premières Œuvres*, Du Verdier reproduit un sonnet et trois fragments.

La Satire que nous publions paraît être sinon la première ébauche des *Perrettes* et des *Macettes*, du moins leur proche parente. L'exemplaire de l'Arsenal porte au titre le nom manuscrit de Flaminio de Birague, et Brunet prétend qu'Étienne Forcadel, dans ses Poésies latines, donne cette attribution. Cependant, ni Méon, ni Anatole de Montaiglon, ni nous-mêmes n'avons rien rencontré de pareil dans l'auteur de *Prometheus*. « Il est d'ailleurs à remarquer, dit Anatole de Montaiglon, que les derniers ouvrages de Forcadel ont été imprimés en 1579 et par les soins de son fils, puisqu'il est mort en 1578, c'est-à-dire six ans avant l'édition de l'*Enfer* que nous devons jusqu'à présent considérer comme la première... »

Méon, à la fin de sa réimpression de l'*Enfer*, a reproduit la *Deploration et complainte de la Mère Cardine de Paris, cy-devant gouvernante du Huleu*, etc. (in-4°, 1570), satire arétinesque comme la nôtre, et qui pourrait être du même auteur. Toutefois, il faut noter que le nom de Cardine se rencontre maintes fois, jusque sous le règne de Louis XIII, dans un grand nombre de facéties dont on trouvera une nomenclature dans Brunet (II, 179-20) ainsi que dans plusieurs ouvrages ou publications ci-dessous. Nous avons tenu compte de l'attribution manuscrite de l'Arsenal, bien qu'elle soit d'une écriture du XVIIIe siècle. L'ancien possesseur se fondait sans doute sur des preuves qui nous échappent, mais qui valaient certes mieux que le doute irraisonné que fait paraître Anatole de Montaiglon.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Premières Œuvres poétiques de* FLAMINIO DE BIRAGUE, *gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, à Monseigneur l'illustrissime et révérendissime le Cardinal de Birague, Chancelier de France*, 1581, in-16, s. l. (Paris); — les mêmes, Paris, 1585, *dédiées à Henry III*; — *L'Enfer de la Mère Cardine*, etc. Paris, 1583, in-8°; — 1597, in-8°; — 1793, Paris, Didot, gr. in-8° (réimpr. de Méon); — *L'Enfer de la Mère Cardine*, t. III des *Anc. Poes. franç.*, éd. Montaiglon, Paris, Jannet, 1856.

A CONSULTER. — DU VERDIER, *Bibl. franç.* — GOUJET, XII, 370. — MÉON, éd. cit. — BRUNET, *Manuel du Libraire.* — MARQUIS DU ROURE, *Analecta Biblion*, II, 80; — *Bulletin du biblioph. belge*, II, 103; — *Journal de l'amat. de livres*, II, 63-64. — ANAT. DE MONTAIGLON, *op. cit.* — QUÉRARD, *Franc. Littér.* — BARBIER, *Dict. des Ouvrages Anonymes et Pseudonymes*, Paris, 1822 (Barbier répète Quérard en faisant de Birague un chambellan de François Ier).— L. BECQ DE FOUQUIÈRES, *Œuvres choisies des Poètes français*, 1880. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Rec. Collect. de Poés. Libres et Satyr.*, Paris, 1914; — *Bibl. des rec. collect. de poés. du* XVIe *siècle* (en prépar.). — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de mœurs du* XVIIe *siècle*, Paris, La Sirène. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poèt. franç.* XVIe *siècle*, t. I, Paris, librairie Garnier.

L'ENFER DE LA MÈRE CARDINE

TRAICTANT DE LA CRUELLE BATAILLE QUI FUT AUX ENFERS ENTRE LES DIABLES ET LES MAQUERELLES DE PARIS, AUX NOPCES DU PORTIER CERBERUS ET DE CARDINE, QU'ELLES VOULOIENT FAIRE ROYNE D'ENFER, ET QUI FUT CELLE D'ENTR'ELLES QUI DONNA LE CONSEIL DE LA TRAHISON, ETC.

Qui se prendra aux dieux perira meschamment ;
Le mortel doit fleschir soubz leur commandement.

Puisque l'oysiveté est mere de tout vice,
Je veux, en m'esbatant, chanter cy la malice,
La faulse trahyson et les cruelz efforts
Que fit Cardine, un jour, dans la salle des morts,
Alors que Cupidon lui fit oster les flames
Qui tourmentent là-bas noz pecheresses âmes,
Et qu'elle fut donnee, aux infernaux pallus,
Pour femme au grand dæmon, le portier Cerberus.

Je veux chanter aussi leurs nopces, la descente
Des filles de Baccus en l'effroyable sente,
Leur terrible combat, hardiment entrepris
Pour chasser de l'enfer Pluton et ses espris,
Et en faire à jamais Cardine seule royne,
Malgré le cœur mutin de la grand Proserpine;
Qui fut vainqueur, vaincu, et comment, à la fin,
La vieille fut remise à son premier destin.
Or, entendez un peu comment ce chetif prince
A grand'peine sauva sa nocturne province.

Jà estoit un long temps passé que fut espris
De la fille à Ceres ce grand roy des espris,
Et qu'il ravit au bord du rivage aquatique
La belle, qu'il mena en son lieu plutonique,
Où, en la ravissant, à Vénus dit ainsi,
Qui le voyoit, tremblant, faire ce rapt icy :
« Mere du blond Amour, si tu me fais la grace
Que je puisse emmener en l'infernale place
Cette pucelle icy, sans nul empeschement,
Je te jure le Styx, et l'Orque mesmement,
Que tout ce que j'auray là-bas sous ma puissance
Je t'en feray un jour ample recognoissance. »
Venus, lors, se sousrit, puis, inclinant la teste,
Lui fit signe d'avoir accordé sa requeste.

Aussitost ses chevaux, sans verge ou esguillon,
Entrainerent le char dessouz les noirs sillons,
Descendirent au creux de la salle infernale,
Où soudain l'espousa, toute tremblante et pasle.

Du depuis ce temps-là, Venus ne se souvint
Des propos de ce dieu, jusqu'au jour qu'il avint
Qu'elle, couchee au frais d'une grand'forest sombre,
Elle entendit les cris d'une gemissante umbre.
La voix disoit ainsi : « O dure cruauté !
Brusleray-je toujours d'un et d'autre costé ?
Plustost que j'aye au cœur le mal de Promethee,
Et la roche à Sisyph dessus mon col portee !
Las ! vivray-je tousjours en ce maudit enfer,
Sans espoir de salut, attachee de fer ?
Souffriray-je à jamais une telle agonie ?
O quatre fois maudit le jour que je prin vie !
Ostez-moy ces serpens et ce tigre affamé
Qui me traisne, alouvy, par ce lieu enflammé.
Hé ! mere des amours, helas ! ouvre l'oreille
A mes cris angoisseux ; voy l'ardeur non pareille

Que je souffre icy-bas. Je te prie humblement
D'obtenir de Pluton relasche à mon tourment.
Ah ! quel estrange feu r'allume ma poitrine !
Au secours ! au secours ! ma loyale Cyprine !
Ce bourreau me r'enferme, il r'attache mes fers,
Il me hasle les chiens de ses maudits enfers !
Retirez-vous, bourreaux ! la peine est trop cruelle,
Helas ! c'est trop souffrir pour estre maquerelle ! »

A ces mots s'eveilla, comme d'un fort sommeil,
La fille de Jupin, la deesse au bel œil,
Quand elle entend nommer son nom à la voix casse,
Qu'elle croit parvenir d'une caverne basse :
« Seroit-il vray, dit-elle, apres un long songer,
Que Pluton eût voulu aux armes rengreger
Leurs peines et leurs maux, encor à ceux, vollages,
Qui ont savorez cy mes amoureux breuvages ?
Je ne veux pas ainsi mon renom immortel
Accrocher souz le joug d'un enfer si cruel,
Ny encor oublier celles qui m'ont servies,
Et exposé pour moi leurs honneurs et leurs vies.
C'est donc pourquoy je veux, Cupidon, qu'à present
Tu mettes sans tarder tes deux æsles au vent,
Pour descendre là-bas où ton oncle commande,
Sçavoir quel est l'esprit qui secours me demande;
Que si s'en est aucun de nous favorisé,
Que pour l'amour de moy son mal soit appaisé. »

Elle n'eut pas si tost achevé la parole,
Qu'il devalle soudain au triste Capitolle
De la maison des morts. Ceste maison icy
Toute couverte estoit de peine et de soucy.
Il y faisoit obscur, et la fumee espesse
Comme un nuage noir recelloit la grand'presse
D'un millier de demons qui volletoient autour,
Esbahy de voir là le delicat Amour.

Mais luy, qui n'a point peur de leur estrange forme,
Passe tout au travers de cest enfer enorme,
Car sa force indomptee a puissance partout;
Son empire s'etend de l'un à l'autre bout.
Il va trouver Pluton, qui, d'une façon fiere,
Pres de sa femme assis d'une rude maniere,
Tenoit dedans sa main un grand sceptre de fer.
Sceptre qui fait trembler tous les demons d'enfer.
Sitost qu'il l'advisa, sa barbe esparpillee,
Noire, en petits serpens, en devint gredillee;
Ses gros yeux il tourna, flambans et furieux,
Puis sa voix bourdonnante esclata par ces lieux :

« Que cerche-tu, dit-il, enfant impitoyable?
Viens-tu icy blesser, en ce lieu implacable,
Quelqu'un de mes supposts? Serpent, retire-toy!
Ozes-tu bien entrer en ce lieu plein d'effroy?
Si je commande aux miens, qui tourmentent les ames
Au fond de mes caveaux tous entourez de flames,
De sortir dessus toy, ils te feront sentir,
Apres mille tourmens, un tardif repentir.
Tu ne partiras point de leur main homicide
Qu'ils te jettent au fond de la grand'fosse humide
Des lezars et crapaux; et ton arc outrageux
Servira de trophee en ce lieu ombrageux.
Fuis-t'en, sy tu es sage; ebranle tes deux aisles,
Et repasse les eaux des paines immortelles. »

Cupidon, qui jamais ne s'effroya de rien,
Se rit à haute voix du filz Saturnien :
« Pauvre roy! ce dit-il, comment ozes-tu dire
Ces injurieux mots? Ne crains-tu point mon ire,
Encor veu que tu sçay que je te peus dompter,
Et tes supots aussi, si tu viens m'irriter?
Ne te souvient-il plus de ceste flesche isnelle
Qui te perça le cœur, te brouilla la cervelle,

Qui te fit, lasche et mol, ton royaume oublier,
Pour, tombé souz ma main, soudain te marier?
Quoy! ne te souvient-il, ingrat plein de molesse,
De ce que tu promis à ma mere deesse,
Alors, dis-je, parjure, effronté, sans raison,
Qu'en ton char tu ravis, par grande trahison,
Ta femme que voicy? N'en as-tu souvenance?
Si ma mere eut voulu rompre ceste alliance,
Elle t'eut empesché de faire ton dessein,
Et tu n'eus eu jamais de ce coup le cœur sain.
Tu me braves encor' en ce triste palais
Où n'habite jamais la desirable paix. »
— « Onques, respond Pluton, d'aucun dieu la promesse
Ne se pourra trouver vaine ni menteresse :
Que veut-elle de moy? » — « Que tu lasches celuy
Esprit, qui ainsi haut s'escrie, plein d'enuy,
L'appellant à secours; fais-le venir en place. »
A l'instance, il luy fut admené à sa face
L'esprit salle et crasseux du corps jadis vivant
De la mere Cardine, à laquelle souvent
S'addressoient ruffiens, acheteurs de querelles.
Sitost qu'Amour la vit : « Mere des maquerelles,
Dit-il en l'embrassant, ha! je ne pensois pas
Que ton viel corps sitost fut allé au trespas. »
— « Je n'ay, dit-elle, encor laissé le monde vuide
De courtieres d'amours, car la mort homicide,
Avant que debeller mon corps pour lors entier,
J'avois à un bon nombre apris mon beau mestier,
Dont ils font à present accroistre ton trophee,
Soit par ruse, par fard, soit par double pensee;
Paris en est semé, et vont multipliant,
Comme en la bonne terre on voit croistre un formant.
Par ceste recompense, ô Amour, je te prie
De faire soulager un peu ma triste vie;
Je te supplie, helas! prie au roy des enfers
Que l'on m'oste un petit ces chaines et ces fers;

Qu'au moins j'aye relasche à ma paine cruelle :
Je la porte pour toy, qui t'ay esté fidelle ! »
Si pitoyablement elle dit ces propos
Que Pluton, aussitôt, la fit mettre en repos,
Commandant aux bourreaux de l'infernale place
La dechainer soudain. Mais eux, tout plains d'audace,
Comme supots d'enfer, s'opposent à leur dieu,
Un grand cri s'esleva en l'effroyable lieu.
Le premier qui parla, ce fut le filz d'Egine,
L'un des trois juge eleu en l'infernale playne :
« Seroit, dit-il, raison, prince de ce manoir,
De revoquer ainsi le plutonnicq' devoir ?
Veux-tu perdre le nom de tyran execrable,
Pour et contre tout droit une ame miserable
Supporter icy-bas ; un' ame qui là haut
A fait encontre Dieu un si mortel deffaut ?
Regardez à bon droit, car le fait le merite.
Ceste vieille ridee, en tous biens interdite,
Que tu as fait tirer hors de ce plomb bouillant,
C'est celle qui, jadis, d'un esprit mal-vueillant,
Vendit, deceut, gasta tant de simples pucelles,
Qui ont esté putains, et depuis maquerelles,
Que le destin cruel, pere de leur malheur,
Apres quelque plaisir feit mourir en douleur,
Maudissant mille fois ceste damnee infame,
Qui perdit et damna et leur corps et leur ame.
Ce que je dis est vray : ils sont en tes cachos,
Où ils n'ont seulement un' heure de repos.
Puis tu auras pitié de ceste orde marastre
Qui tremble devant toy ? O la bonne idolatre !
Non, ne fais pas cecy, car il n'avint jamais
Ung si mauvais augure en ce sombre palais,
Doncques, penses-y bien ; car s'elle est deschenee,
Sois seur qu'elle fera de terrible menee,
Et vaudroit beaucoup mieus lacher tous les espris
Qui ont mille combatz en leur vie entrepris. »

Quand Cardine entendit d'Eaque la parole,
Elle dit ces propos, d'une voix basse et molle
« Et que t'ay-je forfait, germe de Jupiter,
Que tu me viens icy tant de faute imputer?
Las! n'ay-je pas assez souffert de dures genes?
Ne m'as-tu ordonné encor assez de peines?
N'ay-je peu amollir ton cœur par mes tourmens
Que j'ai tant enduré avec gemissemens?
Las! je t'adjure icy, et par ton juste pere,
Et par la grand'beauté de ta royalle mere,
Par ces mesmes genoux que je tiens embrassez,
Que tu oublies or' tous mes forfaitz passez!
Ainsi puisses-tu veoir prosperer ta justice,
Et juger les espris d'une belle police. »
Elle sceut si tres bien ce fier juge enjoller
Qu'il luy osta ses fers, et la laisse en aller,
Libre, exempte de tout. Or, il restoit encore
De tous les infernaux le demon Belphegore,
Et le portier testu, qui ne se pouvoyent pas
Appaiser en voyant un si injuste cas.
Mais surtout ce portier, ce grand portier Cerbere,
Jure, atteste les dieux et sa sombre tanniere
Qu'il la renfermera, et, plus qu'auparavant,
De gehennes et de mal il la sera suivant.
Et bref, il eut enfin accomply son envie,
Si Amour, à l'instant, d'une fleiche ennemie,
Ne luy eut enferré son cœur si despiteux
Qu'il le fit devenir de Cardine amoureux.
Il ne vit pas tomber dans son cœur ceste fleche,
Car les fleches d'Amour sans les voir nous font breche.
D'une seule flameche un grand feu s'aluma,
Qui tout par tout le corps aussitost l'enflamma.
« O pauvre! dit-il lors, quelle chaude etincelle
Allume ores mon sang et mes os et ma moëlle?
Helas! je suis perdu, je sens bien que mon cœur
Est attaint asprement de l'amoureuse ardeur.

O Cardine ! Cardine ! ouvre tes bras, de grace !
Embrasse-moy ton serf ! Pardonne mon audace !
Regardes-moy, mon cœur, et, sans plus de sejour,
Donne-moy aujourd'huy ta grace et ton amour ! »
Ainsi disoit Cerbere, esploré en la sorte
Qu'un pauvre patient que la douleur transporte;
Un grand ruisseau de pleurs luy couloit de ses yeux;
Il couroit çà et là, ainsi que furieux.
Et elle, qui congnoit que c'est de telle raige,
L'enrette en ses filetz encore d'avantage.
Elle fuit, il la suit, ainsi que bien souvent
On voit à tire d'æsle, haut et bas, par le vent,
L'amoureux passereau suivre sa passe aymee,
De taillis en taillis, de ramee en ramee,
Pour luy faire l'amour. Lors, l'enfant Cyprien,
Se riant du blessé : « Je sçavois, dit-il, bien,
Demons qui regissez le palais du divorce,
Que je vous monstrerois mon indomtable force,
Et que, quand il me plait mon courage eschauffer,
Je triumphe du ciel, de l'onde, et de l'enfer. »

A ces mots s'envola, d'une course eslancee,
Laissant toute la cour nocturnale oppressee
De divers pensemens, comme un homme esblouy
Qui ne croit pas cela qu'il a veu et ouy.
En ce pendant, ce feu si bien l'ard et l'affolle,
Qu'il n'a plus de soucy du debvoir de sa geolle :
Il jette à l'abandon les clefz de la maison,
Il ne pense plus rien qu'à trouver guarison.

Pluton, qui eut pitié de cette forte raige,
Dit : « Avant que ce feu accroisse davantage,
Et craignant qu'il devienne en fin plus vigoureux,
Je veux faire à ce jour un accord de vous deux,
Car il n'est rien si sain en l'amoureux martyre
Que d'estre jouissant de ce que l'on desire :

Par quoy je veux, Cerbere, en suivant ton desir,
Te donner ceste-cy pour faire ton plaisir.
Il me plait qu'aujourd'huy tu couches avec elle,
Sans qu'il y ait aucun qu'au contraire y rebelle;
Je le veux, et me plait que tout soit ainsi fait.
Tu luy feras peut-estre un monstre contrefait,
Qui servira un jour plus que vous tous ensemble,
En ce gouffre fameux, si à vous deux ressemble,
Car tu es tout mechant et ne te plais qu'à mal,
Et ceste femme icy est un pire animal.
Voilà comme l'enfant ne peut qu'il ne soit fort,
Malin, fin, rusé, caut, salle, puant, et ort. »
Cerbere oyant cecy, de grand plaisir et d'aise
Embrasse les genoux de Pluton, et luy baise
Les pieds et tout cela qu'il se peut adviser,
Et ne sçavoit assez ceste faveur priser.
Elle, qui ne manqua en sa vie de ruse,
Ne faillit à l'instant de dire ceste excuse :
« Comment ! dit-elle lors à ce roy infernal,
Si autrefois j'ay fait, à mon dan, quelque mal,
Là haut où luit le jour, quand ma fortune infame,
Au leure balançoit l'honneur d'aucune dame,
Il n'est pas dit pourtant que tu doive, inhumain,
Me donner, me livrer ainsi qu'une putain.
Voudrois-tu, respond-moy, je suis ta prisonniere,
Qu'on te die là haut maquereau de Cerbere?
Voudrois tu t'acquester ce nom tant monstrueux,
Inexorable aux dieux, terrible, et merveilleux?
Si je suis destiné de servir à ce diable,
Et qu'il me faille icy revivre, miserable,
Car jamais des humains les espris hors des corps
Ne rentrent en iceux du depuis qu'ils sont morts;
Les ondes d'Acheron sont au passer guaiables,
Mais ilz ne sont jamais au retour repassables;
Que je sois de vostre ordre accouplee avec luy
Par un beau mariage, et je jure celuy

Qui premier me fit veoir la celeste lumiere
Que je te serviray de fidelle portiere. »

Pluton, qui ne pensoit à sa grand'trahison,
Sa demande accorda. Pauvre roy sans raison,
Qui ne sçavoit encor que jamais maquerelle
Ne peut onques tenir sa parolle fidelle,
Et qu'en son double cœur, malin et cautelleux,
Le vouloit deschasser de ses lieux tenebreux !
L'acort aussi tost fait de Cerbere et Cardine,
Se toucherent les mains, faisant piteuse mine,
Car il ne se trouvoit, en ce lieu merveilleux,
Demons si effroyans, si laids, et si hideux,
Tant ilz estoient crasseux, villains, et deshonnestes !
Cerbere avoit au col trois monstrueuses testes,
Comme un arbre forchu, et puis ses yeux affreux,
Rouges comme charbons, flamboyans, furieux.
Chacune teste estoit de diverse peinture :
La premiere monstroit d'un serpent la figure;
Et la seconde estoit comme un mufle felon,
Au crin roux, herissé, d'un orgueilleux lion;
Et la tierce, monstrant un col long tres horrible,
Ressembloit au dragon qui volle, plus terrible.
Cardine, qui avoit desja long-temps perdu
Le plus beau de ses fards, au bordeau despendu,
Avoit le poil chesnu meslé d'estrange sorte
Sur son chef descharné, couvert d'une peau morte;
Les joues luy pendoient, ridees en tous lieux;
Jaunatres et rouillez estoient ses deux gros yeux;
Les mains seches, sans chair, comme un' anatomie.
Voilà les beaux attrectz de l'amant et l'amie !
Par le large terroir de l'enfer outrageux,
Desjà l'ong sçait partout les nopces de ses deux;
Tous les demons de l'air furent mandez à l'heure,
Pour assister au jour qu'en l'infernal demeure
Se faisoit le festin, où, solennellement

Se debvoyent espouser et l'amie et l'amant.
Cardine, qui voyoit tant de demons paroistre,
Aux nopces arrivez : « Ne feray-je congnoistre,
(Dit-el'), ô grand Pluton, quand tu l'auras permis,
Que je ne suis encor denuee d'amis ?
Commande à quelques uns de tes espris, habille,
Qu'il se transporte à coup dans la fameuse ville
Du grand gouffre Paris, pour, en chascun quartier,
Mes filles admener qui sont du bas mestier,
Affin, toy les voyant et leur brave nature,
En puisses lors juger quelle est ma nourriture,
De moy, dis-je, Pluton, qui t'ay autant aymé
Comme tu es des tiens cheri et estimé. »
— « Je le veux bien, » dit-il. Lors, à l'heure, il demande
Un esprit, qui venu aussitost, luy commande
Se transporter soudain au terroir de Paris
Querir celles qui font des cornes aux mariz.
« Puis surtout souviens-toy, dis Pluton, de semondre
Celles qui bien souvent font les paillards refondre.
Je les veux toutes veoir dans demain icy-bas,
Au festin solennel; haste-toy le grand pas. »
— « Laissez, dit Bellial (tel on nommoit ce monstre),
Je les admeneray cy-bas faire leur monstre. »
A l'instant il se part; puis, son chemin parfait,
Se logea chez la garce au grand Jacque Adenet.
Françoise au col ridé, my-mangé d'escrouelle,
Ballafree au menton, marque de maquerelle,
Bellial, de longtemps la congnoissoit fort bien,
Pour l'avoir souvent veue en ce lieu parisien.
Si tost que le soleil retira sa lumiere
Et que la sombre nuit commença sa carriere,
L'esprit, à son hostesse, est soudain apparu,
Qui luy dit : « Autrefois ne m'as-tu bien congneu ?
Je suis ton inventeur, ton conseil, ton memoire,
Qui t'a fait si souvent le vin à cinq solz boire;
C'est moy, ton grand amy, messager infernal.

Qu'on appelle en enfer le subtil Bellial,
Venu expres icy des umbreuses campaignes
Pour aux nopces prier et toy et tes compaignes
Qui se meslent icy, plaines d'oysiveté,
De bastir un verger d'orde lasciveté;
Ce sont les nopces, dis-je, à chacun merveilleuses,
De Cerbere et Cardine aux gestes orgueilleuses.
Voylà donques pourquoy est icy ma venue. »
— « Bellial, mon amy, certes j'ay bien cogneue,
Respondit-elle lors, d'une face joyeuse,
Que tu m'aymes beaucoup, et m'en estime heureuse.
Mais où se trouvera, dis-le moy sans mentir,
Chacune de noz sœurs, pour ensemble partir ? »
— « Au fauxbourg Saint-Michel, dit-il, chez *la Passeuse*
Qui de toute votre ordre est la plus orgueilleuse.
Là, avec ton troupeau trouve-toy sans nul bruit,
Pendant que je m'en vois courir toute la nuit
Pour le reste assembler. » Tant fait de diligence
Qu'il se monstra esprit de grande experience;
Bref, à les advertir il ne voulut songer.
Si-bien fait Bellial, pour le conte abreger,
Que plustost ne s'ouvrit du beau jour la barriere
Qu'on voit au rendez-vous une grand'fourmiliere
De courtieres d'amour, avec ce beau meneur
Qui les conduit au port d'Acheron plein d'horreur,
Où là estoit Charon, le nautonier fidelle
Du prince de l'enfer, avecques sa nacelle,
Où passent les espris des blesmes trepassez
Quand en ce monde icy ils ont leur temps passez.
Bellial, aussitost l'advisant, dit : « Charon,
Passe-nous vistement ce fleuve d'Acheron. »
— « Comment ! luy respond lors ce vieillard, qui advise
Ce lunatic troupeau, quel est la marchandise
Que tu m'ameines cy ? seullement à les voir,
Je juge bien qu'ilz vont nostre enfer decevoir;
Ilz trahiront Pluton : dis-luy qu'il y regarde. »

Ainsi disoit Charon à la barbe grisarde,
Qui, pendant, diligent et nautonnier accord,
Les passoit bravement de l'un à l'autre bord,
Où Pluton, ses supposts, Cerbere, et l'espousee,
Les receurent gayement. Chascune, à l'arrivee,
Fut des diables d'enfer receue bravement,
Où ceux qui, trop lacifs, voulurent bougrement
Baiser la langue en bouche, eurent tous la verolle,
De la plus fine encor qui fut onc chez *Nicolle*,
Venue expressement du plus beau cabinet
De *la Passeuse*, qui n'eut jamais son cas net.
Ils furent cent d'attaints, et un diablot malade
Qui eut de *Madelon* seulement la pelade.
Chacun selon son rang s'achemine au palais,
Où les tables estoient couvertes de tous mets.
La premiere marchoit, par Pluton gouvernee,
Suyvie de son train, la femme à *la Chaussee*,
Puis *Largerie* apres, marchant en rang à part,
Menee souz les bras par Charon le vieillard;
La Passeuse à costé, sur main droite chemine,
Plus un nombre fort grand de troupe feminine,
Des jeunes, laide, belle, apres elle marchoient,
Puis dessous son gros cul deux filles se cachoient;
Celuy qui la menoit estoit le grand Cerbere,
Qui gouvernoit aussi *Michelle*, menuisiere,
Suivie seulement de quatorze putains,
Dont les douze portoient chascune deux poulains,
Et les deux qui restoient, seize fois verollees,
Deux perruques avoient sur leurs testes pellees.
Marguerite Remy, surnommee aux gros yeux,
La femme de celuy qui est *Renard le vieux*,
Avec *la Maquignonne* et sa fille boiteuse;
Paquette, avec sa mere en tous lieux cautelleuse;
La Picarde, cresmiere, yvrongnesse tousjours,
Qui tromperoit un diable en ses ruses et tours;
La femme de *Bastien Le Cellier*, *Robillarde*,

Anne au petit bonnet, *la Normande* bragarde,
La Ragouye, l'Englesche, Ivonne, qui, souvent,
Fait marcher son troupeau viste comme le vent;
La grosse *Jaqueline*, à chacun chambriere;
La Saintionne aussi, et *la Chapperonniere ;*
Gillette la gaillarde, et *Michelle* sa sœur;
La Lionnoise encor, qui n'a pas le cas seur;
Esperance, Olive et *Jeanne*, à qui la chemise
Fut en mille morceaux en un soir toute mise;
Margot la larronnesse, et *Perrette* au corps bleu,
Et mille autres encor, qui bruslent dans le feu
Du petit Cupidon, marchoient en une troupe,
Tenans toutes en main plein de vin une couppe,
Chantant accortement mille chansons d'amour,
Carollant gayement de Cardine à l'entour.
La Bretonne, Nicolle, et madame *Le Moyne,*
Toutes trois par honneur de Cardine avoient peine
A supporter la queu' du costillon, brodé
De petits serpentiaux dont il estoit bandé,
Et pour autant aussi que fines et fidelles
Elle les estimoit sur toutes maquerelles :
C'est pourquoy el' vouloit pres d'elle les tenir,
Pour en tout son conseil, prestes, la subvenir.

Or, madame *Guerin, la Bardou,* avec *Sainte,*
Qui *Martine* menoit souz le bras, toute teinte
De mauvaise couleur, avoient soin de renger
Celles qui se vouloient dedans l'enfer loger.
Le nombre en fut si grand qu'il y en eut dix mille
Qu'ils ne purent entrer en l'infernalle ville.
J'aurois plustost comté le sable de la mer
Que de m'amuser cy à toutes les nommer.
Qui a autrefois veu, au plus chaut de l'annee,
Sortir d'un chesne creux une longue trenee
Des fourmis mesnagers, dont la queue sans bout
Couvre tout un chemin qui en regorge tout,

Il a veu de Venus les femmes amoureuses
Emplir tout le terroir des caves ombrageuses,
De vous raconter cy l'ordre de leur festin
Je n'aurois jamais fait, long en seroit la fin;
Seulement je diray que tout fut plein de joye,
Où, apres le souper, l'espousee on convoye
En sa chambre coucher. Là, bien et doucement,
Pluton la soulagea souz les bras gentiement,
Puis, ayant prins congé de la mere Cardine,
S'en alla reposer aux bras de Proserpine.
La Roche, damoiselle, avoit tant seullement
Charge de bien coiffer Cardine proprement;
Ses deux filles de chambre, à la façon bragarde,
Furent la grosse *Jeanne* et aussi *Robillarde*,
Qui firent tout le jour aux diables commencer
Mille et mille chansons pour les faire dancer,
Dont on les prisa fort, apres dame *Gillette*,
Qui, fidelle, gardoit la clef de la chambrette
Où se debvoient coucher l'espousee et l'espoux.
Aussi les infernaux la reveroyent tous,
Tant pour ce qu'elle etoit femme disant merveilles,
Qu'aussi elle gardoit du banquet les bouteilles,
Et que sa sœur *Michelle*, aux noirs et bigles yeux
Servoit Cardine en tout d'un maintien gracieux.
La mere, donc, estoit retiree en sa chambre,
Qui ne sentoit ny musc, ny le parfum, ny l'ambre,
N'aucune bonne odeur que l'on puisse chercher,
Où, desjà, sous le lit, s'estoit voulu cacher
Astarot le malin, qui desiroit, pour rire,
Escouter tout ce que les amans pourroyent dire
La nuit, couchez ensemble, affin, le jour ouvert,
Qu'il eust tout leur secret à chacun descouvert
Pour les en bien gosser. Mais, de malheur, ce diable
Ouyt, sans y penser, la trahison semblable
Comme vous entendrez. O *Marie aux poireaux!*
Si tu n'eus point ce soir enyvré ton cerveau,

Et qu'il t'eust souvenu, comme c'estoit ta charge,
De regarder partout sous le lict long et large
Où Cardine couchoit, l'enfer, certainement,
Ne fust plus à Pluton, mais à vous bravement.
Mais quoy ! nous ne pouvons fuir la destinee
Que nous avons d'en haut et des Dieux ordonnee !
Cardine donc au lict, et voyant à l'entour
D'elle ses filles qui ne vivent que d'amour,
Se rit et dit ainsi : « O filles honorables !
J'ay tant fait que je suis hors des mains de ces diables
Et de ce dieu Pluton, qu'encor je tromperay
Avant qu'il soit trois jours, ou bien je ne pourray,
Car je veux de l'enfer m'emparer de la porte;
Puis, apres ce point-là, je me rendray plus forte
Par quelqu'autre moyen. Ainsi, filles d'amour,
J'auray plus grand pouvoir de vous servir un jour,
Car il est ordonné par la grand'destinee
Que chacune de vous sera ceans damnee.
C'est pourquoy je voudrois, pour vous favoriser,
Quelque subtil moyen maintenant adviser.
La plus fine de vous, en ceste urgente affaire,
Me conseille au besoin : c'est à vous de bien faire. »
La Passeuse vouloit son propos advancer,
Si *Nicolle* à l'instant ne luy eust fait cesser :
« T'appartient-il, dit-elle, ô sotte glorieuse,
De parler devant moy, *Nicolle* la boiteuse ?
Quoy ? es-tu à sçavoir, à entendre, à ouyr
Que quand je veux, je fais la fille esvanouyr
Devant les mesmes yeux de la saincte justice,
Tant je suis cauteleuse et pleine d'artifice ? »
Respond lors *Largeri'* : « Je sçay et cognoy bien
Que sçavez toutes deux d'assez subtil moyen
Pour tromper les marchans; mais sçachez, je vous prie,
Que sçait, que peut, que veut la fine *Largerie ;*
Et je m'asseure bien que vous me quitterez
La gloire d'entre vous et me revererez.

Tu parles de tromper et decevoir la veue
De ceux qu'en ta maison font recerche et reveue;
Ce n'est rien que cela, je feray encor plus :
Car le plus fin sergent je rendray tout confus,
Trompé, et esblouy, voire eust-il en la teste
Cent yeux ainsi qu'Argus. Cela est manifeste,
Cela est dans Paris aussi commun à tous
Comme il est vray qu'icy suis premiere de vous,
Premiere donc je veux, ma Cardine, t'apprendre
Comme il faut commencer, s'il te plaist de m'entendre,
Pour faire ton vouloir; alors, ton jugement
Cognoistra si je suis de bon entendement. »

Elle vouloit parler, quand madame *le Moine*,
Femme d'un boulenger, luy dit : « Ne prens la paine
Ny hardiesse encor de parler devant moy,
Car je sçay mieux que c'est de conseiller que toy.
De fidelles tesmoings me serviront cent filles,
Qui coquines estoyent, que j'ay faictes gentilles.
Les unes damoiselle ores je les feray,
Puis en bourgeoise apres, soudain les changeray
En mignonne marchande, aussi gentes encores
Comme dans le Palais aujourd'huy se voit ores. »
« Pour cela, respond lors *Anne*, voudrois-tu bien
Soutenir et prouver que nous ne sçavons rien?
Ces traits-là sont communs qu'icy tu nous raportes.
Je sçay que tu te sers, comme chevaux de postes,
Des filles que tu tiens, encores à credit.
Ouy, ouy, je le sçay bien, car une me l'a dit,
Lorsqu'elle vint, un jour, en ma maison gaillarde,
Se faire besongner ainsi qu'une paillarde.
Laisse-moy donc parler sans plus avant marcher,
Car je sçay d'importance un grand fait esplucher,
Et icy pour me nuire aujourd'huy ne t'abuse :
On voit à ton grand nez que tu n'es qu'une buse. »
Ayant ainsi parlé, elle voulut soudain

Commencer son discours, mais une, de la main
Lui donna un soufflet, et luy dit : « Impudente !
Te vantes-tu ainsi, ma Cardine presente ?
Je sçay bien que tu es femme d'un maquignon,
Et que tu ne vaux pas un vieil pourry oignon.
Si tu estois sçavante ou bien ingenieuse,
Te voudrois-tu servir de ta fille boiteuse
Pour faire tes marchez à un chacun ? » Voylà
Comme *la Grand'Bretonne* à ceste-cy parla,
Qui d'un œil furieux, ainsi qu'une lionne,
Vouloit faire trouver estre sa cause bonne.

« S'il faut, dit-elle encor, bien faire sans vanter,
Je dois seule le pris sur toutes emporter,
Soit pour l'entendement, pour la ruse, ou finesse :
Car j'ay accortement aquise la richesse
Par mon subtil esprit, et n'ay pas despencé
Tout l'or et tout l'argent qu'amour m'a advancé.
Mais vous, pauvres, helas ! malotrues canailles,
Vous n'avez pas vaillant ensemble quatre mailles !
Prestez-moy donc silence, et apprenez de moy.
Il est certain qu'il faut premier tenir la foy
A vous, mere Cardine, afin d'oster le sceptre
A ce grand roy Pluton, de ses bas lieux le maistre;
Car toutes d'un accord, unies d'un vouloir,
Nous le deschasserons de son triste manoir,
Et au lieu de luy roy nous te ferons royne. »
Ces mots firent ouvrir les yeux à la Cardine,
Qui fit signe aussitost à toutes de l'ouyr
Pour voir comme el' pourroit du grand enfer jouyr.

Lors, le silence fait, elle dit : « Il faut, mere,
Premier tuer au lict ton espousé Cerbere,
Ceste prochaine nuict, ainsi que le sommeil
Luy aura aussitost doucement charmé l'œil.

Ce fait, tu luy prendras la clef de la grand'porte
D'enfer, pour faire entrer dedans nostre cohorte,
Qui, preste se tenant d'assaillir Lucifer,
Forcerons bravement tous les demons d'enfer.
Moy, comme colonnel' de la bande premiere,
Croy que pour assaillir je ne seray derriere.
Nicolle, que voicy, la sienne menera,
Et *Largerie* aussi de bien pres la suyvra;
La Passeuse, qui n'est qu'à tout mal faire experte,
Et *la Chaussee* encor, tiendront la porte ouverte;
Michelle, avec *Françoise* accorte, serviront
De se tenir au guet le mieux qu'elles pourront.
Je m'assure fort bien que, tenant un tel ordre,
Nous chasserons Pluton sans faire aucun desordre. »
Ainsi dit *la Bretonne* au cœur plein de poison.

Lors Cardine parla, disant : « Ceste raison
N'est pas impertinente, et je l'advoue bonne,
Par quoy, ma bien-aymee et cherie *Bretonne*,
Fais si bien qu'en effet je possede ce fort,
Car s'il ne tient qu'à moy Cerbere est desja mort.
Servez-moy au besoin, mes fidelles compagnes,
Pour le sceptre tenir des umbreuses campagnes;
Promettez-moy la foy, ô filles de mon cœur !
Et ores employez vos forces et vigueur. »
Alors, d'un mesme accord s'escrierent ses femmes :
— « Mere, tout est à vous, et nos corps, et nos ames ! »
Ce complot ainsi pris, partirent hors de là;
Chacune son troupeau amasser s'en alla,
Et eussent sceu si bien la trahison parfaire
Que chassé eut esté le grand roy mortuaire,
N'eust esté l'espion, fidele à son seigneur,
Dessouz le lict caché, qui courut de roideur
Vers la chambre à Pluton : « Esveille-toy, ô prince !
Et sauve maintenant ta nocturne province;
Tu es trahy, dit-il; leve-toy vistement,

Ou bien l'on te viendra tuer presentement.
Cardine l'infidelle esgorge ton Cerbere,
Et à l'aide des siens, entrez icy naguere,
Espere te ravir le sceptre que tu tiens. »

A ces mots saute en piedz Pluton et tous les siens
Armez de coulevreaux, de torches enflamees,
De longs serpens retors, aux queues animees.
Le toccin effroyant sonna plus hautement
Que quand les trois amis entrerent forcement
Pour Proserpine avoir. L'enfer est tout en arme;
On n'entend rien que bruit, et que crier : « Alarme ! »
Chacun demon tressault, esmeu de grand frayeur,
Et Pluton, arrivant, les yeux brillant d'ardeur,
Au lieu où le troupeau de ces femmes malignes
Abatoyent, renversoyent, cauteleuses et fines,
Les nocturnes demons, s'ataqua hardiment
A celle qui faisoit le plus grand destruiment.
« *Largerie*, dit-il, — c'estoit ceste maratre
Qui faisoit rage ainsi de tous ses gens abattre, —
Je te veux maintenant, avant que meschaufer,
Monstrer que vaut la main du grand prince d'enfer,
Et comme je sçay bien chastier et detruire
Ceux qui, mal advisez, entreprennent me nuyre. »
Ce dit, dessus les rains si grand coup luy donna
De son croc, que l'enfer hautement resonna.
— « A ! dit-elle, Pluton, ce coup ne m'espouvante.
Sy ta force n'est point plus rude et vehemente,
Je n'auray pas grand'peine aujourd'huy à donter
Ton orgueilleux pouvoir. » Lors, sans plus contester
Luy donna d'un marteau sur le haut de la teste,
Qui s'entendit plus loin qu'un esclat de tempeste.
Pluton, tout estourdy, chanceloit çà et là
Du grand coup qu'il receut; et, à l'heure, voylà
Les demons en fureur, acharnez pesle-mesle,
Sur celles qui menoient ceste grand'maquerelle;

D'autre costé estoit le troupeau furieux
De cent putains, qu'avoit *Marguerite* aux gros yeux,
Qui tenoyent prisonniers Eaque et Radamante;
Cerbere, d'autre part, qui pleure et se tourmente
Pour Cardine, qu'il voit qu'on rattache en prison,
Accusee envers luy de fraude et trahyson;
Thesiphone, Alecton, et l'affreuse Megere,
Les Furies d'enfer, la prindrent prisonniere,
Qui la sceurent si bien lier et enchener
Qu'elle ne se pouvoit en façon retourner;
Puis la laissant ainsi, vindrent comme un tonnerre
Se jetter au milieu de la terrible guerre
Pour secourir leur roy, aussi fort empesché
Comme ce trouble icy l'avoit rendu fasché.
Ce fut lors que l'etour recommença, terrible.
Quoy voyant ce renfort, aux femmes trop nuisible,
S'avança *la Bretonne*, enflamee d'ardeur,
Qui aborda ses trois de force et de roideur.
Largerie la suit, qui frappe, et qui desire
Combattre vaillamment; et *Nicolle*, qui vire
Son escadron vers eux, un serpent dans le poing,
Monstre en frapant qu'elle a de combattre le soing.
Françoise au cœur felon, *Michelle* menuisiere,
Avecque *la Bardou*, tant orgueilleuse et fiere,
Crierent, abordant les trois filles d'enfer,
Qu'ilz virent sur leurs gens trop et trop s'eschaufer :
« Filles qui de vos fouetz combatez à oultrance,
Nous vous ferons sentir quelle est nostre puissance.
Nous sommes trois, vous trois : sus ! voions entre nous
Qui aura plus de cœur, de forces, et de coups. »
Megere fut d'abord par *Michelle* abatue;
Françoise descocha une fleche pointue,
Fort furieusement, au bras droit d'Alecton,
Qu'un peu auparavant avoit gesté Pluton
A *Marie Bardou*, qui, de rage felonne,
Tenoit sous elle au crin l'affreuse Tesiphonne.

Tant dura ce combat tout plein de cruaulté,
Que chascun estoit las d'un et d'autre costé.
L'on vit un fort longtemps les deux forces egales;
Mais Pluton, ayant veu ses filles infernalles
Terrassees en bas, il s'ecria alors :
« Sortez de mes cachos, les plus hardis et forts !
Sortez, secourez-moy, ô espris miserables,
Contre ces femmes-cy, plus fortes que mes diables !
Chassez-les de ce lieu, et je prometz à tous
Que pour votre loyer je vous seray plus doux ! »
A ces mots, chascun d'eux, pour telle recompence,
Y employa du tout sa force et sa vaillance.
Les neuf preux qui, jadis, firent tant de combats,
De ces femmes icy furent versés en bas,
Quoiqu'ilz fissent devoir de genereuses ames,
Mais qui pourroit aussi vaincre de telles femmes ?
Mesmes ilz se servit de leurs corps pour jetter
Encontre les demons qui vouloyent contester,
Les recule, les chasse, et font en telle sorte
Qu'ils gaignent le dessus encontre la cohorte
Du bien fasché Pluton, qui appelle à secours
Les tigres, les lyons, les onces, et les ours;
Mais tous ces animaux ne purent pas defendre
Que plus avant encore ilz ne puissent descendre
Dans l'enfer ensouffré. Ilz renversent esprits,
Ilz froissent, ilz assomm' tout ce qu'ilz tiennent pris.
Alors le pauvre roy tira dehors ses flammes,
Appelant à secours, maintes et maintes ames
De larrons, de tyrans, de ruffiens, de voleurs,
Et celles des pendus et des empoisonneurs;
Mais ilz furent encor dechassez de ces femmes,
Et asprement suyvis jusques dedans les flammes
Du plus profond enfer, où Cardine crioit
Dans un fourneau ardant qui sans fin la brusloit :
« Filles, secourez-moy ! ne perdez le courage !
Pluton ne sçauroit plus contester d'avantage,

Il est presque vaincu. » A son cry, le combat
Leur raluma entre eux un plus sanglant debat,
Où fut prinse soudain Proserpine, domptee
Par *Loyse*, qui est par le nez picotee,
A l'aide de *Marie* et *Madelon*, sa sœur,
Qui la lierent lors, en despit de son cœur.
Quand Pluton vit sa femme ainsi prise et captive,
Et que sa troupe estoit et vaincue et retive,
Il n'eut plus de recours, sinon qu'à reculer.
Quoy, voyant Jupiter, qui tout sçait sans parler,
Eut pitié de Pluton, son cher amy et frere,
— Le frere doit veiller, voyant l'autre en misere —
Deslacha quatre coups d'un tonnerre ebranlé,
Lequel est tout soudain dans l'enfer devallé,
Entremeslé d'esclairs. Lors, les femmes terribles
Quitterent de grand peur, l'une à l'autre invisibles,
Le terroir assailly ,et Pluton ferme alors
Sur elles le portail de la maison des morts.
« Retirez-vous, dit-il, viperiques canailles !
Retournez, retournez faire vos funerailles
Où esclere Phœbus, et n'approchez jamais
De ce lieu, où je suis le maistre desormais.
Je jure l'Acheron, matrones infidelles,
Que vous n'entrerez plus tant d'ordes maquarelles
En ce val tenebreux. Mais quand je vous tiendray
Une à une icy-bas, lors, je vous apprendray
Comme je sçay payer de peines vengeresses
Les infidelitez de si trahystres hostesses ! »

Ayant parlé ainsi, appela Cerberus
Et luy dit : « Je te pry, ne te soucie plus
De Cardine, et fidel' garde la noire porte.
Quand est de ton amour, qui tant d'ennuy apporte,
J'ay moyen, sans mentir, de le faire aujourd'huy
Effacer, beuvant l'eau de haynes et d'ennuy. »

Lors tira de son sein, soudain, une fiolle
Pleine d'un ju amer, si qu'Amour, qui l'affolle;
Aussi tost n'en eut beu qu'il effaça l'amour
Qu'il portoit à Cardine, à laquelle, le jour
Et la nuit, sans repos, on tourmentoit le cœur,
De flambeaux ensouffrez de rage et de fureur,
Rengregeant mille fois la douleur execrable
Que portoit paravant la pauvre miserable.

Cependant, au dehors de la triste maison,
Ces femmes sont toujours qui demandent raison,
Appellant au combat et Pluton et sa femme,
Et de tous ses enfers la plus genereuse ame.
« Sortés, esprits, sortés au combat contre nous,
Et voyons qui sera enfin vaincu de coups !
Vous estes, disoient-ell', ô diables ! bien infames
De n'oser attaquer nous autres simples fames !
Ouvrez-nous vostre porte à quatre seulement
Des plus simples qui soyent dedans le regiment
De *Marie Bardou !* Nous vous mettrons, sans doute,
Pluton et son enfer, et vous, diables, en route ! »
Mais ils ferment l'oreille à leur cry despiteux
Et ne veulent jamais r'azarder ses bas lieux,
Sçachant qu'il n'y a rien, en leur enfer infame,
Qui soit assez puissant pour combattre une fame
Plein d'un esprit malin et tout desmesuré;
Puis le sceptre n'est pas par combas asseuré.

Ridet fatum virtus.

(*L'Enfer de la mere Cardine*, 1583.)

JEAN DE LA JESSÉE

« Ce noble poète dont l'esprit, comme un vaste océan, n'a point eu de bornes ni de limites », dit le bon Colletet, naquit en 1551, à Mauvaisin, dans l'Armagnac. D'autres biographes le font naître en 1550; mais un portrait de 1574 porte qu'il est âgé de vingt-trois ans. Les troubles du règne de Charles IX le contraignirent d'interrompre ses études; parvenu à l'âge de quatorze ans, il put retourner dans son pays pour les reprendre et acquérir une assez grande connaissance du grec et de l'hébreu. La passion qu'il avait d'augmenter ses connaissances le fit séjourner quelque temps à l'Université de Bordeaux, d'où, après avoir lu presque tous les poètes anciens et modernes, grecs, latins, français et italiens, et s'être abandonné « *entre les bras des Muses* », il passa, dit-il, « à la Cour de sa Reine, que la mort lui enleva trop tôt ». Il s'agit de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, morte le 9 juin 1572. On lui vanta les talents poétiques de La Jessée, elle voulut le voir, « le reçut à sa suite et le mit à ses gages ». La reine de Navarre se rendait à Paris pour conclure l'hymen de son fils et de Marguerite de Valois. La Jessée traversa à sa suite le Périgord, l'Angoumois et le Poitou, puis séjourna quelque temps à Blois, où se trouvait la cour. On croit qu'il y devint amoureux de Jeanne d'Albret, qu'il chanta sous le nom de *Marguerite*. La douleur qu'il eut de la perdre à Paris lui fit quitter la France. Il se réfugia en Savoie, dans le dessein de se rendre en Suisse, en Allemagne et en Italie. Mais le chagrin qu'il voulait dissiper l'étreignant plus étroitement, il s'arrêta à Genève, d'où il regagna Lyon. Il s'est peint lui-même dans les circonstances de ce voyage, sous le nom d'*Amoureux errant*, pièce dédiée à François d'Espinay, Sieur de Saint-Luc. Il fut arrêté au mois de mai et mis en prison. Son voyage avait été mal interprété; « l'envie, dit-il, les faux rapports, la calomnie, l'avaient suivi depuis Lyon jusqu'à Paris », et bien qu'il feigne d'ignorer les raisons précises de sa détention, il avoue plus loin que l'amour fut l'auteur de ses peines. Il est presque certain, et nous sommes de l'avis de M. Cénac Montcaut,

que La Jessée dut manquer de discrétion touchant les sentiments qu'il portait à la feue reine de Navarre, et peut-être essaya-t-il de justifier leur persistance en laissant entendre qu'il avait été payé de retour. Sa captivité ne dura pas moins d'un an, en dépit des plaintes qu'il adressait à Du Bellay et quelques amis pour obtenir son élargissement. L'on trouve ces particularités dans le IVe Livre de ses *Meslanges*, notamment dans la *Contre-Prison*, où, revenant sur les avantages de la captivité qu'il développa dans la *Prison*, il gémit sur son état.

Libéré, il entra au service de François, Duc d'Alençon, dernier fils de Henri II, et prit la qualité de Secrétaire de sa Chambre. En 1579, il le suivit en Angleterre, où il demeura jusqu'en 1580, époque où le Prince revint s'opposer aux progrès du Duc de Parme. « Quoiqu'il soit certain, dit Goujet, que La Jessée ne soit pas toujours demeuré auprès du Prince, puisqu'il parle au moins de deux voyages qu'il fit en Flandres, durant le temps que le Duc habitoit ce pays, il n'est pas moins vrai qu'il y fut témoin des troubles presque continuels qui l'agitèrent, et qui obligèrent enfin le Duc d'Anjou à revenir en France, où il mourut le 10 juin 1584, regretté et pleuré par notre Poète, qui exprima sa douleur par nombre de vers, sous le titre de *Larmes et regrets*, qu'il publia la même année. »

Le Duc d'Anjou l'ayant félicité de ses talents et de sa fécondité, La Jessée crut devoir réunir les œuvres qu'il avait écrites depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de trente et un ans; et, se donnant le titre de *Poëte Lauréat*, avec la devise : *Et Lauro et Myrtho*, il dédia son recueil en quatre tomes in-4° au Duc qui l'avait encouragé par la promesse de s'en déclarer parrain et protecteur. Mais, de crainte d'abuser du Prince par « 48 Livres diversement composés en rime, et cinq autres faits en prose », sans compter ceux qu'il avait « façonnés à la Romaine »; surpris, à la fois, de se voir « le père de tant de petits enfants », il en choisit seulement la moitié, « laissant l'autre non moins diversifiée en conception et sujets ».

C'est une telle production qui fit dire à Colletet que, pareil à l'Océan, il n'avait point de limites, ou qu'il « enfantait aisément avec une promptitude d'esprit toute particulière », en prenant « le soin de limer et de polir ce qui estoit party de sa forge... tellement qu'ils (ses vers) n'estoient plus reconnoissables à ceux qui les ont veus imprimés ». L'imprimeur Plantin, d'Anvers, fit paraître, à la fin des quatre tomes, qu'il était disposé à en imprimer deux autres, formés de plusieurs livres d'*Odes*, d'*Hymnes*, d'*Elégies*, d'*Odes-Satyres*, de *Satires*, de *Contr'-Amours*, de *Tragédies*, de *Poèmes* tirés de l'Écriture Sainte, et de quatre ou cinq autres livres de prose. Ces deux tomes n'ont point paru, et le dernier signe de vie qu'ait donné La Jessée fut en 1595, avec sa *Philosophie morale et civique*, dédiée à Renaud de Beaune, Archevêque de Bourges,

Grand-Aumônier de France. Le poète ne mourut donc pas peu après 1584, comme le conjecture le Père Niceron. De plus, dans l'épître dédicatoire à Renaud de Beaune, il dit qu'il regrette d'avoir publié ses quatre volumes de 1583; et l'Archevêque avait été pourvu de sa charge en 1591. Colletet pense qu'il ne survécut guère à la mise au jour de la *Philosophie morale et civique*, et l'on croit pouvoir fixer son décès en 1596.

L'incarcération de La Jessée, son indisposition contre les Courtisans, les troubles du Royaume, la dissolution des mœurs, sa fortune médiocre et le peu d'attention que l'on portait à ses services, le disposèrent à composer des satires, comme celles de *La Fortune*, de l'*Ingratitude*, du *Poète Courtisan*, des *Maudissons de la guerre*, etc., que l'on rencontre pour la plupart dans ses *Discours poétiques*, et qui forment la matière de maints sonnets des *Meslanges*. Mais la *Satire* n'arrangea pas ses affaires, à en juger par un passage de la *Remonstrance à Pierre de Ronsard*, où, l'invitant à continuer la *Franciade*, il l'exhorte à fuir ce qui aurait l'air de satire, pour ne point s'exposer à la vengeance des envieux et des victimes. C'est en ces *Discours poétiques*, qui contiennent le genre de satires auquel nous nous attachons, « que l'on voit principalement la force de son génie, écrit Colletet, et ses heureuses et nouvelles inventions, en ce qu'il y a des poëmes fort hardis et bien dignes de la lecture de ceux qui, dans nos poëtes modernes, supportent patiemment quelques rudesses, quelques locutions obscures, quelques vers traînants et prosaïques..., et ne considèrent que l'heureuse économie de l'ouvrage... ». Nous n'ajouterons rien à ce juste éloge, qui contient une non moins juste critique; mais nous formons le vœu que l'on choisisse un jour parmi les poèmes de Jean de la Jessée, pour offrir au public qui l'ignore, un ensemble qui lui révélerait un grand poète; pour réparer enfin l'injurieux oubli de trois siècles littéraires, qui n'ont pas toujours mieux placé quelques-uns de leurs enthousiasmes, ni mieux vénéré la mémoire d'un poète mort jeune. Celui-ci fut aimé des Muses, peut-être d'une Reine, et son portrait lauré nous le montre beau comme Ronsard dans la jeunesse des *Amours*.

Bibliographie. — *Exécration sur les Infracteurs de la Paix*, Paris, 1572; — *Jo. Gessei, Mauvesii, è Vasconia, Henrias, variis poématum et carminum generibus illustrata ad Sereniss. Principum Henricum Valesium, Regem Poloniæ et Andicum Ducem*, etc., libri duo, 1573; — *La Rochelléide, contenant un nouveau discours sur la ville de la Rochelle*, etc., Paris, 1573; — *Nouveau discours sur le siège de Sancerre*, 1573; — *Tombeau du très excellent prince Claude de Lorraine*, 1573; — *Les Soupirs de la France sur le Départ du Roi de Pologne*, Paris, 1573; — *Tombeau de Henri de Foix*,

Comte de Caudale, Paris, 1573; — *Discours sur l'entière pacification des troubles advenus en ce royaume*, Paris, 1573; — *Epigrammaton ad insignes viros proxeniis*, Paris, 1574; — *Epigrammaton ad Principes et Magnates Galliæ*, id. 1574; — *La Grasinde* (avec un sonnet, et la *Remonstrance à Pierre de Ronsard*), Paris, 1578 (et dans les *Premières Œuvres* de l'auteur); — *Discours du Tems, de Fortune et de la Mort*, Paris, 1579; — *Les Odes-Satyres, en nombre* 10, *avec cinq Sonnets*, Paris, 1578 (nous n'avons pu rencontrer ce volume); — *Odes françoises de* JEAN DE LA JESSÉE, 1579 (?); — *Lettres missives, discours et harangues familières*, Paris, 1579; — *Epigrammata*, 1580; — *Les Premières Œuvres Françoises*, Anvers, 1583, 4 tomes in-4°; — *Vers Latins et françois sur la mort de Jean de Morel* (dans les pièces recueillies sur le même sujet), Paris, 1583; — *Larmes et regrets sur la maladie et trespas de M. de France, fils et frère de Rois* (en vers), *plus quelques Lettres funèbres* (en prose), Paris, 1584, in-4°; — *La Philosophie Morale et Civile du Sieur de* LA JESSÉE, Paris, 1595. *La Relation du siège de Sancerre*, 1573, a été reproduite au XIXe siècle sous ce titre : *Relations du siège de Sancerre en* 1573 *par* J. DE LA JESSÉE *et* J. DE LÉRY, *suivies de diverses pièces historiques publiées par M.* L. RAYNAL, Bourges, 1842, in-8°. Enfin, DU VERDIER a reproduit le discours de *La Fortune*.

A CONSULTER. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, I, 508, 509. — COLLETET *Vie des Poètes Gascons*, publ. avec une introd. par PH. TAMIZEY DE LARROQUE, Extrait de la *Revue de Gascogne*, Paris, 1866. — NICERON, XLI, 377. — GOUJET, XIII, 174. — LÉONCE COUTURE, *Bull. d'Auch*, p. 572, 1861. — CÉNAC MONTCAUT, *Les Gascons célèbres*, *Revue d'Aquitaine*, p. 365, 1862. — MAURICE ALLEM, *Anth. poët. Franç.* XVIe *siècle*, t. II; librairie Garnier.

LA FORTUNE

A ROC DE SORBIERS, SIEUR DE PRUNEAUS

DISCOURS II

L'Homme naist pour mourir, et sa doubteuse vie
D'une mer d'encombriers est icy poursuivie,
Ore leur faisant teste, ore cedant aus flotz
Des perilz journaliers, comme les Matelotz
Voguantz par l'Ocean, où l'aspre Nort et l'onde,
Single et frape leurs Nefz d'une ire vagabonde.
Cil qui fuit, neantmoins, le sentier non-batu,
Marche comblé de los, d'honneur, et de vertu;
Et si ceste Deesse à qui tout est possible,
(J'entendz Dame Fortune, aux Vainqueurs invincible)
Luy preste son secours, en peu d'espace il fait
Je ne sçay quoy de grand, d'heureus, et de parfait.

Des-Pruneaus, je voy bien que ce mot de Fortune,
Qu'en Poëte j'usurpe à la mode commune,
Sonne mal entre nous, et, sans fainte, soustiens
Qu'il ne doit plaire à ceus qui sont vrayment Chrestiens:
Toutesfois, puis qu'il faut qu'en Payen je m'esgaye,
Discourant à demy sur une chose vraye,
Gouste un peu mon langage, avec mesme soulas
Que l'on dit qu'à requoy le noble Archesilas
Oyoit souvent la voix rude, et lourde à merveille,
De ceus qui offensoient sa delicatte oreille,
A fin qu'aprez il eust plus de contantement,
Oyant haranguer ceux qui parloyent doctement.
Je vien donques icy pour t'aborder, en homme
Qui n'est faus Chiromant, ni vain Physionomme,
Mais je prens à propos cest honneste loisir,
Et je le fais aussi pour te donner plaisir.

Ainsi, l'alme Santé, par mes vers exaltée,
Ainsi, celle qui tient la Corne d'Amalthée
Rende l'une à ton corps une gaye saison,
Et l'autre de ses dons emplisse ta maison.

Saisy d'estonnement, et d'alegresse ensemble,
J'ay hanté, puis n'aguere, une Femme qui semble
Assez courtoyse à voir : les attraitz de son œil,
Sa face, qui souspire et l'humblesse et l'orgueil,
Son port, sa contenance et sa superbe alleure,
Tesmoignent qu'il n'en est de pire, ni meilleure.
C'est, en somme, le plus qu'en elle j'aperçoy,
Car de l'appeller fine, indiscrette et sans foy,
Volage, peu constante et sugette à diffame,
Je comprendz tout cela quand je dy qu'elle est feme.
Or, jaçoit qu'elle emprunte estat, et nom divers,
Sa maistrise, pourtant, maistrise l'Univers,
Et bien qu'elle ne soit tousjours à soy semblable,
Par ses varietez paroist esmerveillable.

Les Peintres inventifz et les Poëtes vieus
Luy mettent (mais à tort) un bandeau sur les yeus;
Ils plantent ses deus piez sur une ronde boule;
D'un voyle enflé du vent, qui comme elle s'escoule,
Couvrant un peu son chef et son corpz d'un costé,
Ils ont legerement ses habitz denoté.
Quand à moy, sans taxer, par l'une de ces montres
Son indiscretion, par l'autre ses rencontres
Ou ses mobilitez, et par le signe tiers
La simple nudité qu'elle suit volontiers,
Je la depeintz toute autre, et desormais, ordonne
Que de toyle, ou drap d'or, une robe on luy donne,
Car, puis qu'elle est si riche et promet largement,
Son dos ne doit vestir un vil acoustrement;
Elle est chauve non plus ni devant, ni derriere,
Ses poilz, bien retroussez d'une gaye maniere,

Empéchent qu'on ne puisse aus cheveus l'atraper,
Car elle eschape alors qu'elle veut eschaper;
Au surplus, il ne faut l'assoir dessus un globe,
Pour monstrer qu'elle glisse et de nous se dérobe,
Suyvant son naturel : assez, sans tout cela,
On void comme elle marche ou volle, çà et là.

Des moindres Laboureurs jusqu'aus plus grandz Monarques,
Elle tire ses droitz, ses titres, et ses marques,
Et Royne sur la terre, et Royne sur les eaus,
Domine les Citez et conduit les Vaisseaus.
Alors que nous trempons le fer dans noz entrailles,
Mars luy doit le succez des guerres et batailles,
Neptune le trafiq des avares Marchans,
Bacchus l'amas des vins, Cerez l'heur de ses chams,
Nous mesme luy devons, et sa seule parolle
Ore nous esjouyt, ore nous esconsolle;
De là vient aprez nous l'assurance et la peur,
La perte et le proffit, le repos et labeur,
L'attante et desespoir, la grace et la furie,
L'aisance et malheurté, sa brigade cherie :
Brigade qui poursuit, des premiers aus derniers,
Princes, Soldatz, Amantz, Tresoriers, Mariniers.
Tant que son ris leur rid, ilz vivent sans encombre,
Et dès qu'il cesse aussi leur ombre n'est qu'une ombre,
Attrainant par meschef le trespas qui les suit,
Comme le coy sommeil est trainé de la nuit.

Icy, des uns hays, sa malice secrette
Reduit la gloire en blame et le Sceptre en houlette;
Là, des autres vaincus, d'un sanguinaire estour,
Elle pave le camp et se baigne à l'entour;
Ceus-cy, jadis aymez de leurs cheres Maistresses,
N'esprouvent à présent que langueurs et destresses;
Ceus-là, (porceaus des Roys) pris es pieges tendus,
Gistent à Montfaucon, repaire des pendus,

Comme ceus qui, fendantz l'une et l'autre Amphitrite,
Ont aussi pour tombeau la vague qui s'irrite.
Tant peust l'invasion, pleine de cruauté,
De ceste Dame icy, pleine de Royauté,
Qui tant plus s'orgueillit que son train ne desdaigne
Le Temps pour gouverneur et la Mort pour compaigne.

J'ay veu qu'esmerveillé de tant d'effaitz urgentz,
J'admirois son pouvoir, notaire à toutes gentz,
Puis disois à par moy : que Gyge de Lydie
Et le plus souffreteus de toute l'Arcadie
Furent bien inesgaus, l'un pour avoir esté
Abondant en richesse, et l'autre en pouvreté,
Si croy-je que celluy que l'oracle Delfique
Avoua plus heureux que ce Roy magnifique,
Vescut moins à souhait, et si l'on me dement
Par l'aise imaginé de son contentement,
Je vous supply, quel heur peut recevoir un homme
Que la faim, que la soif et que le froid consomme ?

Quelque autre donc fera, d'un fantastique esprit,
Le hargneus Diogene ou l'incaut Democrit,
Ou cil qui, d'une humeur trop bizarre et chagrine,
Eslança son tresor au fond de la marine
Pour mieux Philosopher : quand à moy, comme humain,
Soigneus, j'ay quelque soing du jour au lendemain,
Sçachant qu'il n'est affaire où quelque fin qu'on mette
Que la croix ne chemine ou qu'on ne la promette;
Non que j'estime ceus pour lesquelz, orendroit,
Sans loy, merite, fin, l'art fait, l'heur dit, l'or croist,
Et n'approuve aussi ceus qui, privez d'un tel aise,
Nomment (chiches priseurs !) l'oppulence mauvaise :
Mais ce sont des Renardz, qui ne pouvantz toucher
A l'arbre dont le fruit est agreable et cher,
Le desdaignent, beantz ! et taxent la viande
Qu'ilz voudroyent ja tenir dans leur gueule friande.

Il me souvient qu'un soir, passant à Charle-val,
Je vy, (cas merveilleus!) sur un brave Cheval,
Un Fantosme animé, mais bien ceste Deesse
Qu'on renomme icy-bas Emperiere et Maistresse!
D'une Nymphe elle avoit l'œil, le geste, et la voix,
Et moy, qui sans frayeur effrayé me trouvois,
Je la recognu lors à sa face hypocrite,
Telle que cy dessus je l'ay deja décrite;
Elle, de son costé, me cognoissant aussi,
Se prit à me conduire, et m'arraisonne ainsi :

« Que tu es abusé, pauvre sot! qui ne cesses
De fuir et rejetter les grandeurs et richesses!
Au lieu que tout le monde à foule à foule court
Pour gaigner mon accez et me faire la court,
Tu passes sans mot dire, et comme si j'estoye
Quelque aposté Voleur pour t'occire en la voye,
Recules en arriere, et pour le moindre esmoy,
Hayssable, ores hais et la Richesse et moy.

» La Richesse est le nerf des actions humaines,
Le soustien de la guerre et l'object de voz peines,
Et moy, je suis l'adresse, et l'ayde, et le support
De ces Avanturiers qui viennent à mon port.
Cuides-tu que pour estre acort, sçavant, honneste,
Le Vulgaire causeur te face plus grand'feste?
Ou que ces Damoyseaus fraisez et delicas,
(Advisantz ta simplesse) en facent plus de cas?
Non certes! et pourtant, si ma loy te contante,
Suy mes instructions, à fin que l'on te vante;
Je ne veus que tu sois de vertus si remply :
Sois riche seulement, tu seras accomply,
Mesmement en cest age où le vice surmonte
La raison, la doctrine, et l'honneur, et la honte,
Qui sentent ore autant d'opprobre et de malheur
Qu'ilz florissoyent jadis en renom et valeur.

Au reste, voy comment les Chiens mesmes effroyent
Les Pouvres en la rue, et apres eus aboyent,
Où les Riches hardis, contantz et bien aisez,
Par ce bestail japeur se voyent caressez :
Pense donc à m'attaindre, ore que tu me hastes,
Et d'un si maigre espoir tes jeunes ans apastes. »

Elle eust continué si, dès que j'eus tendu
L'oreille à son discours, je n'eusse respondu :

« Ha ! nouvelle Megere ! et digne que la tourbe
Des malheureux Espritz devant tes piez se courbe !
Tu hausses ta puissance et ne presches, sinon
Ou la ruse, ta guide, ou l'heur ton compagnon.
Infame neanmoins, infame en peu d'années,
Devançant en roideur leurs courses empannées,
Tu bouleverses tout, changeant et renversant
L'estat du tempz passé, voire du tempz presant !
Mais dy moy, tromperesse, est-il vray que tu puisses
Pallier dextrement les vertus et les vices
Avec un tel affront ? ou si ton haut pouvoir
Est si ferme, si seur, et si louable à voir ?
D'où vient ton inconstance ? et qui t'esmeut, farouche,
D'avoir le fiel au cœur et le miel dans la bouche ?
Puis tu veux que je fonde une esperance en toy,
Comme si ton esclave ou serviteur j'estoy !
Et m'invites aus lieus où volontiers abordent
Ceus qui, t'obeïssantz, laschement se débordent.
Comment pourrois-je bien te plaire et contanter ?
Je ne sçay point mentir, je ne sçay point flater ;
Les noircissantz Corbeaus en Cygnes je ne change,
Et simulé ne fais d'un Astarot un Ange.
Et pour m'y façonner, ce neanmoins, tu veus
Qu'à la suite des grandz je t'empoigne aus cheveus,
Et, pour m'accommoder à ces humeurs estranges,
Tourne (flateur nouveau !) les blames en louanges !

» Qui n'a veu, qui n'a sceu que tel vivoit icy
Caressé de son Prince et libre de soucy,
Pour estre doucement nourry dessous ton aile,
Comme si ta faveur demeuroit eternelle,
Qui, maintenant sousmis à tes mutations,
Est tout circuy de soings, de maus, d'afflictions?
Qui, plein d'extreme ennuy, void regner en sa place
Tel qui, n'estant recous de ton ire et fallace,
Sera tost culbuté, pour y laisser aprez
Un autre qui, tombant, le doit suyvre de prez?
Vrayment, puis quelque tempz, je t'avoy bien cognue,
Mais c'estoit seulement par ombrage et par nue.
Ore je te remarque, et, sous divers atours,
A la Court de noz Roys je te voy tous les jours,
Fraudant les moins rusez d'une apparence belle,
Avec ta jeune sœur, que Faveur on appelle.
Là, vous avez grand'vogue, et, vous jouant du pié,
Donnez le croc en jambe au plus disgracié;
Ou, pour monstrer que vaut l'astuce et l'accortesse,
Eslevez un Thrason en honneur et hautesse,
Puis, sous un pront rapport ou quelque faus soupçon,
Vous le depossedez, en la mesme façon
Qu'il chasse son voysin, imitant, de la sorte,
Un flot qui choque l'autre et qui, porté, l'emporte.

» Tu vis ainsi, Cruelle, et, grosse de courrous,
Nous troubles maintesfois sous un visage dous;
Ou, nous ensorcellant comme une Circe caute,
Abrutis nostre sens qui s'obstine en sa faute,
Et suit, voluptueux, un miserable train,
Comme un Coursier errant, sans maistre ni sans frain.
Tes dons immenses sont tout autant de rapines;
Parmy tes belles fleurs on ne trouve qu'espines,
Et ta voix de Seraine excite le danger,
Moins pour nous asservir que pour nous submerger.

« Certes, ces vieus Romains lourdement se tromperent,
Qui, pour te reverer, idolatres, fonderent
Un Temple à ta grandeur. Je dy feinte grandeur,
Pour n'avoir onc en soy ni bonté ni rondeur !
Car si celluy qui veut s'avancer à ta suite
Au feu d'ambition n'a l'ame bien recuite;
S'il ne fait l'habile homme, et fust-il un gros Veau;
S'il n'a mille desseingz, et n'eust-il de cerveau;
S'il ne desguise bien sa nature, empruntée
D'un vray Cameleon ou muable Prothée;
Si grave il ne se morgue et ne sçait point piafer,
Il ne peut à mercy ta poitrine eschaufer.
Suyve donc qui voudra ton dol et ta hantise,
J'ayme mieus racoster la Pouvreté soubmise :
La Pouvreté ressemble au pays d'Ulyssez,
Rude et bon toutesfois, et les biens amassez
Sont d'escharse nature et de penible garde,
Et tel n'en use point qui pour autruy les garde,
Et l'or, avec son cœur, sous la terre enfouyt,
Mais tant plus il possede et tant moins il jouyt !
Tesmoing ce sot Midas, que tant de fables vieilles
Ont accoustré si bien : teste digne d'oreilles,
Pourquoy, las ! n'apris-tu que le bien seulement
Gist en la suffisance et au contantement ?

» O que celluy me plaist, qui, chargé de merites,
Librement refusa l'offre des bons Samnites,
Et qui, d'eus honnoré, leurs honneurs desprisoit,
Lors que pour son souper des naveaus il cuisoit !
Perissent ces oustilz d'injustice et méchance,
Et contre leurs ouvriers puisse tourner la chance
Qui flate ces flateurs, bourrelle ces bourreaus,
Trahysse ces traisteurs, pipe ces pipereaus
Qu'on peut dire, à bon droit, Pestes, Chancres, Esponges,
Qui, pour sucer les grandz, les paissent de mensonges,
Et, doubles en ce siecle, ont leur vogue et saison,

Ore par decevance, ore par déraison :
Mais ce ne sont en fin que legeres fumées,
Ou petis feus mourantz, ou flames consumées.

» Pour les desarconner tu les fais enhardir,
Et pour mieux à ton gré la Catastrophe ourdir,
Prez de forcenaison, loing de misericorde,
De ta gauchere main leur files une corde :
Cerche donques ailleurs, cerche, fausse Erinnys,
Quelque Amy convoyteus de tes fards infinys.
De moy, je suis trop simple et de peu de presance
Pour concevoir si tost la moindre cognoissance
De tes affections, qui se font remarquer
De ceus que tu reçois ou daignes pratiquer;
Joint que pour descouvrir ton cœur et ta pensée,
Il me faudroit les yeus d'un Argus ou Lyncée,
Les bras d'un Briaré pour rompre ton effort,
Et l'heur d'un brave Alcid' pour estre le plus fort. »

Je la tançois ainsi, detestant sa cautelle,
Et lors, pour s'excuser : « Je voy bien (me dit elle)
Que je chante au sourdautz, et qu'un Zephyr dispos
Comme fueilles en l'air espand mes vains propos !
Je ne te nie pas que si quelcun m'outrage,
Je ne change parfois de front et de courage,
Et que l'horreur qu'il a ne luy tempeste alors
Le cerveau dans la teste et l'ame dans le corps;
Toutesfois, si tu veus m'embrasser et me suivre,
En lieu de te morfondre ainsi dessus un Livre,
Comme ceux qui, chetifz ! ne peuvent marier
La chevance au merite et la pompe au Laurier,
Je te feray cherir, je te feray paroistre,
Et, par moy, ton labeur ne cessera d'accroistre.

» Ne veuille donc croupir à l'exemple de ceus
Qui, n'ayant soing de moy, ne bougent de chez eus,

Prisonniers acasez, qui tres-contantz se tiennent,
Ou pensent qu'en dormant les rentes leur aviennent !
Ne ressemble non plus à ces folz Escrivantz
Qui, dans leur Chambre enclos, sont plus mortz que vivantz
Et ne t'arreste point à la sagesse sotte
D'un songe-creus Platon, ou bavard Aristotte :
La plus seure science est de ne rien sçavoir,
Si ce n'est l'art subtil d'en prendre et d'en avoir.
Ce sont les vrays moyens qu'à chascun je propose,
La sente que je fraye, et la metamorphose
Dont parfois je transforme en nobles et bragardz
Ceus qui n'aguere estoyent simples gueus ou pendardz.
Pource, si tu m'en crois, aye soigneuse cure
D'allier ton Phœbus avec le fin Mercure,
Sans qui voz doctes Sœurs, et leur frere Apollon,
Sont volontiers en proye à ce Monstre felon
Qu'on nomme Pouvreté, seul fleau des galandz hommes,
Et triste espouvantail de la terre où nous sommes :
Haste donc ton pourchas et deviens mon Amant,
Haste toy si tu veus, pour jouer seurement !
L'heure, le jour, le tempz, s'en va, s'enfuit, s'envolle :
Et moy je te delaisse, avecques ma parolle. »

A tant se teust Fortune, et, comme un rouge esclair,
Tost nay, tost amorti, je la vy perdre en l'air.

(*Discours Poetiques*, 1583.)

NICOLAS LE DIGNE

Ce poète-soldat, sieur de l'Espine-Fontenay, qui finit prieur de l'Enfourchure, retraite prédestinée pour un cavalier, naquit, pense-t-on, vers 1550, en Champagne. On ignore le lieu de sa naissance et les origines de sa famille ; on ne sait de sa vie que ce qu'il nous en apprend dans ses œuvres, la biographie que Colletet lui avait consacrée ayant été détruite en 1871, lors de l'incendie du Louvre. D'abord homme du monde, il en suivit les maximes et les usages, dit le bon Abbé Goujet, puis il porta les armes et parcourut une partie de l'Europe, faisant l'amour à la française, et toujours quelque peu déçu.

J'ay veu dans la froide Allemaigne
Celles qui font honneur au Rhin,
Et celles que le Tybre baigne,
L'Arne, le Pô et le Thesin.

Elles font toutes les doucettes,
Et puis, changent comme devant :
Car ce sont belles girouëttes
Qui se tournent contre le vent.

J'ay toute la France suivie,
J'ay fait l'amour en mille lieux :
Je ne sçaurois dire en ma vie
Où je me suis trouvé le mieux.

Le poète montre par une douzaine d'*Entrées*, de *Ballets* et de *Mascarades*, composés pour le divertissement de la Cour, qu'il avait accès auprès des Grands et qu'il en était choyé. Même il présenta des *Stances* à la Reine, à Chenonceaux, qui se trouvent dans ses œuvres. Enfin, las du harnois de Mars et des pompes mondaines, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint le Prieuré de

Conde, près de Chaumont-en-Bassigny, et celui de l'Enfourcheure, dans le diocèse de Sens. Il mourut, probablement à Conde, en 1611. Son ami, le sieur de La Forest, s'occupa de réunir la plus grande partie de ses poésies, en commençant décemment par les *Premières Œuvres chrétiennes*. Mais il ne put recouvrer les tragédies d'*Asarcé*, d'*Hercule mourant*, traduite de Sénèque, de *Jephté*, prise du latin de Buchanan, que cite Beauchamps dans ses *Recherches*, non plus que ses *Discours de la Chasse*, et plusieurs autres belles *Œuvres*, comme l'écrit son pieux éditeur. Outre le sieur de La Forest du Plessis, Le Digne avait encore pour amis le peintre Du Monstier, qui avait fait le portrait de sa maîtresse; le charmant poète Gilles Durant de la Bergerie, Louis de la Rochefoucaud, comte de Randan, l'abbé de Saint-Florent, Chanoine de l'Église de Paris et prieur d'Argenteuil, Villeloin, Grand-Maître de la Chapelle du Roi, et Béroalde de Verville, l'auteur du *Moyen de Parvenir*, auquel il dédia plusieurs pièces, entre autres le *Discours satyrique de ceux qui escrivent d'amour*, en tête des *Souspirs amoureux* du plaisant auteur. Une vingtaine d'autres amis, parmi lesquels se rencontre derechef Béroalde de Verville, ont écrit des poésies liminaires pour les *Premières Œuvres chrétiennes.*

Le Digne n'a montré ses dispositions pour la *Satire* qu'en ce *Discours* assez bien venu, dans une pièce badine intitulée le *Tombeau de Sibilot* et dans une ode *Contre un Jaloux*, publiée dans le *Labyrinthe de Récréation*, Liv. I, 1602. On trouve maintes pièces légères des *Fleurettes* dans ce recueil, et dans celui du *Labyrinthe d'Amour*, 1602. *Le Discours* est directement inspiré de la célèbre satire de Du Bellay *Contre les Pétrarquistes*, et c'est d'ailleurs aux derniers pétrarquistes que l'auteur s'adresse avec aisance et naturel. Il met en bonne place Nicolas Le Digne parmi nos satiriques, et déjà l'on y pressent le metteur au point, le maître du genre, Mathurin Regnier.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le tombeau du hault et puissant seigneur Jean Loïs de la Roche Foucault, Comte de Randan*, etc., Paris, 1590, 1600, réimpr. en 1844, à Clermont-Ferrand; — *Recueil des premières œuvres chrestiennes de* N. LE DIGNE, SIEUR DE L'ESPINE-FONTENAY, *R'assemblées par* A. DE LA FOREST, SIEUR DU PLESSIS, Paris, 1600; — *Les Fleurettes du premier meslange, R'assemblées par* A. DE LA FOREST, Paris, 1601; — *Description* (en vers) *du médaillain d'or antique d'Alexandre le Grand, présenté au Roy, pris du latin du sieur de Rimon;* Paris, 1601; — *Le Prélude des Cantiques de la Bible, en forme de Paraphraze, par* N. LE DIGNE, SIEUR DE CONDE ET DE L'ENFOURCHEURE, Paris, 1605; — *La couronne de la Vierge Marie*, s. l., 1610; — *La Magdelene et autres petites œuvres de* N. L. D., SIEUR DE CONDE, s. l., 1610; — *Stances sur la mort de Henry le Grand, faict le Samedy* 15 *mars* 1610, s. l.

n. d.; — *Rec. de Divers. poés. sur le Trespas de Henry le Grand*, 1611, p. 27-29 (même pièce); — *Méditation sur le Psaulme* 79, *Qui regis Israël intende, etc... et traduicte en latin vers pour vers par* J. A. D. D. S. (JEAN ARNOULD, DOYEN DE SENS), Sens, 1614, in-8; — *Quatrains des Sieurs de l'*ESPINE-FONTENAY *et de* VASTEVILLE, *trad. en vers latins, avec d'autres pièces*, Genève, 1619. — Enfin, outre la *satire* placée en tête des *Soupirs Amoureux* de VERVILLE, d'autres pièces liminaires se retrouvent dans les *œuvres* de ce dernier : *Les Appréhensions spirituelles* (et les *poemes des Cognoissances nécessaires*, et *des Recherches de la pierre philosophale*), 1583; *L'idée de la République* (et le *Dialogue de la Vertu*), 1584; *Le tableau des riches inventions... du songe de Poliphile*, 1600; *Le Voyage des princes fortunez*, 1610. La *Méditation* 50. *Stabat Mater*, extraite des *Œuvres chrestiennes*, est réimprimée dans l'ouvrage suivant : *Un sonnet italien peu connu ; quatre traductions du Stabat mater au* XVIe *siècle, par* HUGUES VAGANAY (extr. de la *Revue des Bibliothèques*), Paris, Champion, 1911.

A CONSULTER. — GOUJET, *Bibl. franç.* XIV, 140. — BEAUCHAMP, *Rech. sur les Théâtres*; t. I, 476. — NICOLAS BOURBON, *Poëm. expos.*, p. 175. — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. poét.*, t. I, 362; — *Hist. de la Satire en France*, éd. Regnier, 1822; — *Catalogue Soleinne*. — TRICOTEL, *Variétés Bibliographiques*, Paris, 1863. — FRÉD. LACHÈVRE, *Bibl. des rec. Collect. de poésies du* XVIe; — *Bibl. des rec. collect. du* XVIIe; — *Rec. collect. Libres et Satyr.*

DISCOURS SATIRIQUE A F.-B. DE VERVILLE

Verville, je me ris de voir sous aparance,
Pelle-melle en un tas, l'honneur et l'ignorance,
Les biens, et la sotise, et, souz un masque feint,
Le faux dessus le vray si naïvement peint.

L'un treuve bon cecy, l'autre facheux ne treuve
Selon son jugement ce que quelque autre apreuve;

Tout est icy remply d'esprit autant divers
Que de diversité est remply l'univers,
Tellement que l'effort d'une muse subtile
Pour contenter chacun est du tout inutile;
Mais ne pouvant gaigner quelque grace envers tous,
Je seroi bien d'avis de recercher en nous
Nous mesmes du plaisir, sans vainement l'attendre
Du vouloir d'un commun, dont il ne doit despendre.

Quand à moy, je me ris de ces tristes humeurs
Qui donnent tant de peine à gaingner leurs faveurs,
Et qui, tous reformez, difficiles, et blesmes,
Ne treuvent rien bien fait que ce qu'ils font eux mesmes,
Ne treuvent rien de goust que leur degoutement,
Et qui jugent de tout d'un mesme jugement;
Sans pouvoir discerner le plus d'avec le moindre,
Sans congnoistre à propos où le but se doit joindre,
Sans avoir rien solide, ils veullent recercher
Et congnoistre de tout, et de tout s'empescher.

S'ils sont sus un vers doux, duquel la douce veine
Semble le clair ruisseau d'une belle fonteine,
Qui, sans faire grand bruit, pour gaingner un grand nom,
Ne laisse de monstrer qu'il est de grand surjon,
Cette mesme douceur naturellement claire
Ne leur vient pas à gré et ne leur sçauroit plaire.

S'ils sont sus un vers grave et qui, enflé de vent,
N'ayt rien que de seuls mots sans sujet, bien souvent
Ils le trouveront bien, et fait à leur maniere,
Sans entendre le sens, les mots, ni la matiere.

Pour tous ces jugemens un homme, à mon advis,
Ne doit pas de beaucoup travailler ses esprits,
Car ce seroit cercher du froit dedans la flamme,
Du brasier dedans l'eau, de l'ombre apres une ame,

Du solide en du vent, et bref, perdre le temps
Que penser contenter ces espris mal-contens.

De moy, je croy que ceux qui font bien quelque chose
Se soucient fort peu de cette humeur morose,
Et moins encor de ceux qui ne treuvent rien bien
S'il n'y a mille mots où l'on n'entende rien;
Qui, pour perpetuer le nom de leur maistresse,
Luy donnent les fureurs d'une vieille tigresse,
Les horreurs de la mort, et font qu'une beauté
N'a point d'autres effects que rage et cruauté,
Que feu, que fer, que mort, qu'orage, que tonnerre,
Et je ne sçay quels mots plus propres à la guerre,
Au creux d'une trompette, ou au fond d'un tambour,
Que non pas aux discours qui se font de l'amour.

Ceux qui bruient ainsi d'une vois forcenee,
Plaine d'effroit, de pleurs, de fiere destinee,
N'ayans rien qu'un amour à la rage animé,
Ont fort peu, (ce me semble) ou n'ont jamais aimé,
Mais se fantasians une dame en Idee,
Sur un sujet en l'air leur amour est guidee
Qui, n'estant rien de soy qu'imagination,
Ne peut monstrer le vray de leur affection,
Car, discourans d'amour, souvent, comme clers d'armes,
Pensent qu'amour ne soit que soupirs et que larmes,
Que sanglos et tormens, qu'importune douleur,
Et tout cela provient de n'avoir eu cét heur
De choisir un sujet pour, d'une ardeur certaine,
Sentir au vif le doux d'une agreable peine.

Or, entre les caiets que croissent tous les jours,
Chacun se veut mesler de faire des amours
Où tant de braves noms hardis se font paroistre,
Mais il est bien aisé, Verville, de congnoistre

Ceux qui d'un vers forcé ont imité quelqu'un,
Ou retracé les traits des amours du commun,
Car, sans avoir jamais accosté une dame,
Discouru avec elle, ou descouvert sa flame,
Sans hanter les bons lieux, sans estre sur un huis
Quelque fois tout un soir en honneste devis,
Passer la nuit au bal, oblier ses affaires,
Et tant d'autres sujets en amour necessaires,
Je ne croy pas qu'un homme, au creux de son cerveau,
Puisse treuver les trais de quelque œuvre assez beau.
Il n'est rien si naïf, ny si belle science
Que les traiz espreuvez de quelque experience,
Car il est mal aisé que ce qu'on ne congnoist
On le puisse aisément descrire tel qu'il est.

Mais ceux qui, bien heureux, d'une gentille adresse,
Ont servy par effait quelque belle maistresse,
Qui, d'un heureux meslange, ont doucement apris
Et le bien et le mal de tous les favoris,
Dessus un vray sujet ils font anatomie
De la moindre faveur que peut faire une amie,
Et, discourans sans fard, sçavent si bien priser
Cette vraye douceur qu'on treuve en un baiser,
Que dans leurs vers si dous, qu'une beauté avive,
L'on voit l'affection d'une amitié naïfve,
L'on cognoit les desirs, l'on voit je ne sçay quoy
Qui sent la mignardise et la douceur de soy.

Que sert, en cas d'amour, pour se bien faire entendre,
D'aller cercher des mots dessous la froide cendre
Des ruines d'Illion, et pour monstrer son feu,
Lancer de Jupiter le foudre trop cogneu ?

Lors que le ciel troublé, esclatant tout de foudre,
Semble avoir conjuré de mettre tout en pouldre,

Qu'il tonne, qu'il esclaire, et d'un esclair tout roux,
Semble que tout le monde est ce dessus dessouz;
Le bruit n'est point si grand, ni l'effroit tant horrible,
Que l'amour de plusieurs maintenant est terrible,
Cruel, ensanglanté, qui met tout en monceau,
Et tire d'un beau sang un inhumain ruisseau.

Un orage de pluie, une soudaine grelle,
Ne tombe si menu, et n'est point si cruelle,
Que les traits décochés de ce jeune enfançon
Qui fait d'un pauvre cœur la peau d'un herisson,
Tant il tire de traits, et tant sa main colere
Decoche vivement la sagette legere.

La mer n'a jamais eu tant de flots escumeux,
Le creux du mont-Gibel ne fut onc si fumeux,
Et jamais nautonnier ne vit telle tempeste
Qu'un miserable amant sent de trouble en sa teste,
D'orage et de dangers, de tristesse et de dueil :
Il n'est si tost en mer qu'il ne treuve un escueil,
Que son mas ne se rompe, ou bien que son navire
Dans un gouffre douteux cent fois ne tornevire,
Et si, le plus souvent, ceux qui cerchent ces mots
N'ont jamais veu la mer ni l'horreur de ses flos.

Un lion affamé qui trace par la voie
Ne s'acharne, cruel, si fort sur quelque proie,
Et si plain de fureur ne prend ses apetis
Au sang d'un fan de biche ou d'un chevreuil surpris,
Comme ce petit Dieu, d'une cruelle rage,
Se repaist goulument du sang et du carnage
Des miserables cœurs, et qui, tout inhumain,
Mille fois pour un jour y vient passer sa fain.

Or je sçay bien qu'amour, et la peine amoureuse
Sont, pour dire le vray, d'une humeur fort facheuse;

Il est bien peu de maux semblables à ce mal;
Il est peu de travaux pareils à ce travail,
Il n'est feu si brulant que brulante est sa flame,
Il n'est rien qui tormente et gehenne plus une ame.
Mais, pour monstrer au doigt quelle est sa passion,
Un amant, ce me semble, en son affection,
Sans tant faire de bruit, d'horreur, et de furies,
Sans tant importuner le ciel de ses criries,
Et sans tant rechercher la douleur des vieux Grecs,
Peut, d'un vers douz-coulant, declarer ses regres,
Et faire entendre à tous, par un chant pitoiable,
Languissant, tristement, son estat miserable.
Celuy esmeut le mieux qui sçait mieux exprimer,
Et celuy qui s'exprime entent que c'ét d'aimer,
Car, sans tant deguiser le mal qui le tourmente,
Il monstre clairement le but de son attente;
Puis, s'il est bien venu, et que, plain de bon heur,
Il sente quelque fois quelque douce faveur,
En la mesme façon qu'il mignarde et qu'il baise,
Avec les mesmes traiz dont il se comble d'aise,
Avec la mesme grace et les mesmes plaisirs,
Avec les mesmes feus et les mesmes desirs,
Avec mesme discours et la mesme parolle,
Il chante la douceur qui encor le raffolle,
Et quelque fois si bien que quelqu'un, par apres,
Voyant la mignardise imité' de si pres,
Lit ses vers, estonné, et confesse en soy mesme
Que de l'affection que l'autre aimoit, il aime.

Bien souvent, un bon mot entendu proprement,
Le mal, ou le plaisir descrit naïvement,
Sont bien de plus grand pois qu'un tas de mots sans nombre
Qui ne s'expliquent point et ne servent que d'ombre,
Et, lesquels bien relus, on ne sçait qu'on a leu,
Tenans du naturel de l'esclair tout en feu
Qui fait monstre de luire au sortir de la nue,

Mais au lieu d'esclairer obscurcit nostre veue.

Quand il est question de dresser en camp clos
Les furieux combas de quelques grands Heros,
Lors il est bien decent de faire que tout tonne,
De voir l'horreur d'un Mars, l'effort d'une Belone,
Les coups, les cris, le sang, que tous les elemens
Semblent pelle-mellez en leurs commancemens;
Voir ruer si grand coup le pesant Cimeterre
Qu'il entre, de roideur, demy pied dedans terre.
L'on ne sçauroit trop dire en si grave discours;
Mais l'effroy n'est point propre avec les jeux d'amours;
Un amant est craintif et doute la surprise,
Il n'aime pas le bruit; une belle entreprise
Se retarde souvent au simple bruit d'un huis;
Il veut estre à requoy pour conter ses ennuis,
Et faut que doucement il prenne patience
De donner de son mal la vraye intelligence.

Le fameux advocat, qui ne veut s'amuser
A faire un long discours pour mieux s'autoriser,
Tache à venir au point, et sage, ne propose
Que clairement, en bref, ce qui fait pour sa cause.

Il est par trop facile à un qui sçait parler
De faire sur un rien de beaux discours en l'air,
Treuver de beaux sujets, feindre des fantaisies,
Mais qui sont quelque fois ainsi que les vessies
Des petits garçonnets, qui ne peuvent durer
Que le temps que la peau peut le vent endurer,
Et qui fache, à la fin, des enfans le courage,
Pour n'estre à leur jouet d'aucun certain usage.

Le peintre, pour plaisir qui veut faire un tableau,
Selon l'invention de son libre cerveau,
Sans sujet, sans histoire, et sans vaine figure,
Peut, ainsi qu'il luy plaist, deguiser sa peinture.

Au coing d'un bois taillis il mettra bien souvent
Un Satire amoureux, qui va comme le vent
Apres les pas craintifs d'une simple bergere;
Il peindra un Centaure, un Orc, une Chimere,
Un Neptune, un Bacchus, des blez, des prez, des fleurs,
Et pourveu que le tout raporte à ses couleurs,
Pourveu que la raison de son art soit gardee,
Qu'il voie d'un doux trait sa besongne fardee,
Tout est bien, ce luy semble, et ne se souci' point
S'il poursuit comme il faut une histoire en tout point

Tout ainsi, ces messieurs, qui ont l'ame eschauffee
Du vertueux desir de l'honneur d'un trophee,
Qui, vivement poussés des fureurs d'Apollon,
Sur l'immortalité vont buriner leur nom,
Frayans mille sentiers sur un mont de Parnasse,
Cherchant l'antique nom de tous les coings de Trace,
Mesprisans leurs païs pour treuver par les mers
Les embellissemens de leurs hault-tonnans vers,
Comme le peintre oisif, selon leur fantaisie,
Tantost çà, tantost là, poussans leur poesie,
Pensent avoir bien faict de cracher sans propos
Le sens mal entendu de mille estranges mots,
Et, pour faire lever du soleil la lumiere,
Abondans en discours, prendront tant de matiere
Qu'escrivains le matin, pour monstrer leur sçavoir,
Seront le plus souvent du matin jusqu'au soir.

S'ils devisent d'amour, ou sont pres de leur dame,
Ils feront mille pars des parties de l'ame
Pour tomber sur l'amour, et dire seulement
Que tout homme affligé cerche soulagement.

Or, tous ces beaux discours ne craignent le mesdire
Car ils ont pour raison qu'il leur plaist d'ainsi dire,

Comme pour son tableau le peintre peut aussi
Donner pour sa raison qu'il luy plaist faire ainsi;
Mais quand il faut qu'un peintre asseurement rencontre
Les traits au naturel, c'est à lors que se monstre
L'artifice et l'esprit, car ce n'est pas assez
De bien faire des yeux, une bouche, et un nez,
Et, mellans les couleurs, d'une main delicate,
Peindre une ombre si bien que, d'une chose plate,
L'on pense voir la bosse en hauteur s'eslever;
Outre tous ces beaux traits, encor il faut treuver
Un je ne sçay quel air, qui vient ou d'aventure,
Ou du profond secret des faveurs de nature,
Pour bien donner le vif et faire ressembler,
Et d'autant que fort peu sçavent trouver cét air,
Celuy qui le sçait mieux cacher en son ouvrage
Est trop plus estimé que celuy qui, volage,
Fait quelques traits bien doux sus un plain, à plaisir,
Et ne sçauroit pourtant le naturel choisir.

Entre les bons esprits celuy là, ce me semble,
Qui s'esgare le moins au bon peintre ressemble,
Quand, poussé de l'instinc de son affection,
Il monstre le vray point de sa conception.

Je ne dy pas pourtant que la muse hardie
De ceux qui font tonner la grave tragedie
Pour effrayer l'esprit du craintif spectateur,
Ne doive bien souvent se horribler d'horreur,
S'ensenglanter de meurtre, et, d'un cruel courage,
Avoir pour tout sujet la fraieur et la rage,
La peur, la mort, l'effroy, les fureurs, les serpens,
Et tous les mots d'enfer qui font peur aux enfans;
Conjurer de Pluton la puissance infernale,
Faire sortir, afreux, un desesperé pale
Qui, ennuié de vivre ou surpris de fureur,
Se donne, mal heureux, d'un poignard dans le cœur.

Lors, cela sied fort bien, car une chose grande
Veut un grand apareil, mais amour ne demande
Tant et tant de façons : il ne fait point le grand;
Il ne veut point d'effroy; il n'aime point le sang;
Il est paisible et doux, et ses levres mignardes
Ayment mieux trois baisers que trois harquebouzades;
Les dous embrassemens d'une chere beauté
Que le meurtre assassin de quelque cruauté;
Un discours gracieux, fait tout bas en l'oreille,
Que mille cris soudains, tous remplis de merveille;
Un petit coup de main dessus un sein mignard
Que sentir en fureur la pointe d'un poignard.

Mais tous ne font pas bien, et ceux qui mettent peine
De faire des discours d'une fœconde veine
Sont assez empeschez d'estre bien recognus,
Et bien souvent leurs vers sont assez mal receus;
Car, comme la peinture au peintre est naturelle,
Ceux qui cherchent aussi la memoire eternelle
Ont beau se tourmenter et faire, curieux,
Des discours si bien faits qu'on ne peut faire mieux,
Ils n'auront point de cours, et ne pourront pas plaire,
Si d'un certain destin la faveur debonnaire
Ne leur donne credit, et soustenant leur nom,
Au jugement de tous ne fait tout treuver bon.

Le destin tout puissant gouverne toute chose,
Des richesses, icy, à son gré il dispose,
Et sans avoir esgard à qui l'a merité,
Il depart à clos yeux selon sa volonté,
Enrichissant le sot d'une telle abondance,
Laissant pauvre celuy qui ayme la science
Et qui, suyvant les pas d'honneur et de vertu,
Est souvent mal nourry, mal couché, mal vestu.

Ainsi, sans regarder celuy qui le merite,

Il oste quelquefois sa grace favorite
Aux enfans d'Apollon, et fait, par l'univers,
Avec un los prisé, rebruire certains vers
Mal polis et mal fais, desquels la renommee
Est de tout le commun toutesfois estimee,
Laissant, sous l'espoisseur de l'obly sombre et noir,
Des discours accomplis et d'art et de sçavoir
Qui, doctement parfais, meriteroient la place,
Et le siege plus haut du plus beau de Parnasse.
Mais quoy? c'est le malheur : ils sont infortunez,
Et aussi peu cognus que s'ils n'estoient pas nez.

Celuy s'efforce en vain de faire quelque chose
A qui le fier destin, au contraire, s'oppose;
Si d'un secret bon heur il n'a les cieux amis,
Il s'attend sans propos à ses dessins compris,
Car si les cieux vouloient departir, favorables,
Les biens et les honneurs à ceux qui sont capables,
Il faudroit maintenant le monde renverser
Pour d'un siecle age-d'or les traits recommencer;
Il faudroit de nouveau refaire les partages,
Et prendre sur les sots ce qui est deu aux sages.
Mais le sort inégal est sans proportion
Et ne fait rien icy qu'à sa devotion,
Si que, sans mandier le bruit de la commune,
Il faut en toute chose attendre la fortune;
Ne treuver rien mauvais, et, d'un ferme maintien,
S'apprester pour sujet et du mal et du bien;
Se donner du plaisir de toute chose honneste;
Des jugemens d'autruy ne se rompre la teste :
Car qu'importe l'erreur d'un cornu jugement
A celuy qui se plaist escrivant doctement,
Qui, tout ainsi que toy, par un bon heur, Verville,
Sçait sagement mesler le doux avec l'utile,
Et mignard, contenter ton amoureux desir,
Si les discours d'amour te viennent à plaisir;

Puis, grave, rechercher la douceur de la vie,
Si tu veux voir l'effait de la philosophie,
Où ton esprit gentil s'esgaye, bien heureux,
Laissant couler le fil de fortune et des cieux,
Cependant que ta muse, heureusement, te pousse
A te donner plaisir de sa douceur plus douce,
Sans avoir grand soucy si quelques malcontens,
Quelques uns qui jamais n'eurent jour de bon temps,
Aboiront tes escris, veu que toute ignorance
Ne hait que ce qui est hors de sa cognoissance.

(*Les Souspirs Amoureux de F.-B. de Verville*, 1583.)

JACQUES DE ROMIEU

Jacques de Romieu naquit à Viviers en 1540, d'une famille noble attachée à la maison de Joyeuse, et qui portait : *d'or à une gibecière houppée, frangée de gueules, et chargée en cœur d'une coquille d'argent.* Ce sont là des armoiries commémoratives d'un pèlerinage, et, comme l'indique le nom de famille, ou plutôt le surnom, d'un pèlerinage à Rome.

Jacques de Romieu était docteur en droit et secrétaire de la Chambre du Roi. Par la suite, il devint chanoine et *secrestaire* de Viviers, à l'exemple de son oncle et mécène, le docte et vertueux Perrinet des Auberts, qui, de plus, remplissait les fonctions de vicaire de l'église cathédrale. Mais ce qui le signale avant tout à l'attention des lettrés, c'est qu'il est le frère de la charmante poétesse Marie de Romieu, que l'on nommait la *Gloire du Vivarais*, la *Quatrième des Grâces*. Instruit dans les langues anciennes, il les enseigna à sa sœur, ainsi que l'art des vers, comme il le dit lui-même dans un discours au Duc de Joyeuse :

Ma sœur vous a fait voir que sa ville portoit
Des filles où l'honneur et le sçavoir etoit.
Penseriez-vous, mon Duc, que je fus moindre qu'elle?
C'est moy qui l'ai conduite à une œuvre nouvelle ;
C'est moy qui l'enseigné, la guidant au beau train
Qui du nombre divin sait le troupeau neuvain.

Jacques de Romieu fut encore l'éditeur de la belle Vivaroise : c'est lui qui la sauva de l'oubli en publiant à son insu ses *Premières Œuvres poétiques*, sous la date de 1581. Le poète crut bon d'annoncer sur le titre que ce petit ouvrage contenait un « *Brief Discours que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme...* ». Ce *Discours* etait une réponse à des *Satires* que Jacques de Romieu avait écrites contre les femmes, mais qui ne nous sont point parvenues. Sans doute, mû par une touchante délicatesse, jugea-t-il courtois de les

écarter de ses *Meslanges* de 1584, après la gracieuse défense que Marie venait de faire de son sexe?

« Monsieur et bien aimé Frère, écrit-elle dans une épître qui devait être jointe au *Brief Discours*, je receus un merveilleux contentement de voz lettres ces jours passez, non moins agreables que pleines d'un style doux-coulant, accompagné de belles sentences dignes de vous. Mais d'ailleurs je fus grandement estonnée et comme ravie d'admiration, ayant leu une certaine invective avec quelques satyres qu'aviez faict à l'encontre de nostre sexe fœminin, envoyée à Monseigneur nostre oncle Desaubers, homme recommandé pour un des premiers, comme sçavez, de nostre ville, tant en grade de dignité que de singuliere doctrine. Et ce qui me tourmentoit le plus, c'estoit que j'ignorois la cause qui vous avoit peu esmouvoir à tonner ainsi contre les femmes. Quant à moy, estant du nombre de ce noble et divin sexe, j'ay bien voulu vous monstrer en cela que je n'estois du tout despourveuë de l'art de poësie, comme celle qui se plaist quelque fois avec une incredible delectation après lecture d'icelle. Prenez donc en bonne part, mon Frère, ce mien brief discours que je vous envoye, composé assez à la haste, n'ayant pas le loisir, à cause de mon mesnage, de vacquer (comme vous dedié pour servir aux Muses) à chose si belle et divine que les vers. Ce pendant je vous prieray de me tenir tousjours en voz bonnes graces, comme vous estes au plus profond des miennes. De Viviers, ce jour de la my Aoust, 1581... »

Voilà donc un satirique dont rien n'est demeuré qu'une *Palinodie*, où il confesse avoir déjà suivi son penchant à la Satire contre le même personnage. C'est à ce titre que nous le faisons figurer dans notre recueil, bien que l'exemple qui reste de lui en ce genre soit assez confus et médiocre, sauf en quelques vers du début :

Et c'est pourquoy aussi Socrate, en maint passage,
Admoneste celui qui veut defier l'age,
De n'avoir ennemi le Poëte, qui peut
Haulser et abaisser, comme sa verve veut.

Jacques de Romieu dut mourir en 1600. D'après ses vers et ceux de sa sœur, il était lié avec le Cardinal de Birague, oncle de notre Flaminio, la famille Du Chastelier, le Cardinal de Retz, et le poète Édouard Du Monin.

Bibliographie. — *Melanges, où sont comprises les louanges heroïques du pays de Vivarois*, Lyon, 1584.

A consulter. — Du Verdier, *Bibl. franç.* — Goujet, *Bibl. Fr.* t. XIII, 275. — Viollet-le-Duc, *Essai sur la Satire*, éd. Math.

Regnier, 1822. — Vaschalde, *Histoire des Poètes du Vivarais*, 1877. — Colletet, *Vie* (reprod. dans l'ouvr. précéd.). — Prosp. Blanchemain, *Œuvres Poét. de* Marie de Romieu, 1878. — Émile Picot, *Les Français italianisants*, t. II. — Ad. Van Bever, *Les Poètes du Terroir*, Paris, Delagrave, t. III. — Maurice Allem, *Anth. Poét. Français*, xvie *siècle*, t. II, librairie Garnier.

PALINODIE

C'est trop importuné les filles de Memoire
Pour entonner des grands la triumphante gloire
Or il faut rechanter d'un ton non-entonné
La chanson d'un qui s'est à tout vice donné.
Qui niera que moy, à qui la Poësie
Entre secretement dedans la fantasie,
Ne puisse d'un Sinon decouvrir les forfaictz,
Comme j'ay autrefois touché quelques siens faitz?
Nous sommes tout ainsi qu'un bon maistre d'épée
Qui s'aide de deux mains : quand l'une est micoupée
L'autre rebat encor de son haineux les coups;
Ainsi nous nous servons d'un baton à deux bouts.
C'est pourquoy on nous dit peintres de la Nature;
Nous peindons soit le bien ou mal par écriture;
Tout ce qui est enclos sous la voûte des Cieux
Se vient ranger au trein de nos vers spacieux.
Et c'est pourquoy aussi Socrate, en maint passage,
Admoneste celuy qui veut defier l'age,
De n'avoir ennemi le Poëte, qui peut
Haulser et abaisser comme sa verve veut.

Donc, qui tient quelque lieu au siege de sa grace
Doit bien garder tousjours de n'entrer en disgrace,

Et n'enfreindre le nœud de telle affection
Mais se ranger au veuil de son intention.
Hé ! qui peut mieux que nous, (à qui du Ciel les filles
Prodiguent le doux miel de leurs ruches gentilles)
Æterniser le nom de ceux que notre vers
Prendra pour l'emporter par tout cet univers ?
Parleroit-on d'Hector, parleroit-on d'Ænée,
D'Ajax, d'Agamemnon, si la Fame empenée
N'eut suscité l'esprit du divin Smyrnean,
Et de terre enlevé la voix du Mantouan ?
Malheureux pour jamais celuy que Calliope
Regarde à contre-cœur ! mal-heureux qui s'entrope
Au train des vicieux ! et mal-heureux trois fois
Qui du Nonce des Dieux va dedaignant la voix,
Comme toi, Chicaneur, ami de convoitise,
Impudant, ehonté, tout rempli de feintise,
Qui n'as souci sinon de trahir ton voisin,
Tes pere, mere, sœur, compagnon et cousin !
Les Ours Numidiens, les Tygres d'Hyrcanie
Couvent ilz dans le cœur si grande felonnie ?

Nenni, non : donc je veux fere un petit recueil
Des actions de toy, qui seront le cercueil
Qui te culbutera en l'onde toujour noire,
Perdant dedans le Styx de ton nom la memoire ;
Car bien qu'en des-honneur) il ne merite pas
L'écrit d'aucun papier, si ce n'est du trépas ;
Ou s'il le meritoit seroit comme Herostrate,
Suivant le docte écrit du dict pere Socrate,
Afin qu'on sache un jour que l'infidelité
Dedans ton traitre corps a sans cesse habité :
Rien n'est plus gracieux que l'ami tres-fidelle,
Rien n'est de plus pervers que l'ami infidelle.

Muses, des bons l'honneur, écoutez mon émoi
Et repoussez le tort fait à vous et à moi.

Non, j'ay tant d'argumens pour étonner l'audace
Superbe de celuy qui d'autrui nous menace,
Que je ne sçai par où je dois accommancer,
Tant je suis copieux en poinctz pour l'offenser :
Poinctz qui piqueront plus qu'une epée poinctue
Quand de percer autruy l'ennemi s'evertue,
Car si j'ose laisser à la posterité
Comme il a desfloré maincte jeune beauté
Et ravi le plus beau de leur sainct pucellage,
J'ai bien matiere assez pour en faire un ouvrage.
Mais je ne veus ici m'arrester longuement;
Je me contenterai de toucher seulement,
Pour le metre en martel, quelque faute notoire,
Des graves Senateurs venue au Consistoire.

Quoy? donc, nieras-tu qu'un Senat empourpré,
De Justice, de lôs, et d'honneur diapré,
Qu'un Senat (non Romain) où faveur ne domine
N'ait sceu tout le trafic de ta vie maline?
Tu feit bien, en sauvant ce que faict respirer,
De te venir ici (scelerat) retirer,
Imitant le pasteur qui le serpent avise
Et, en sursaut de lui, tout peureux, se divise
Et gaigne le sommet de quelque mont tortu :
Ainsi de ce danger ici te sauvas-tu.
Tu feis bien : autrement c'estoit faict de ta vie
Qui devoit justement t'étre bien tôt ravie
Par la bourrelle main du Maitre punisseur,
Le condigne loyer d'un puant ravisseur.
Mais il eut mieux vallu qu'une juste vengeance
Eut perdu, pour un coup, ta viperine engeance,
En la faveur de qui nous endurons ici
Le regret, bien qu'à tort, de maint et maint souci.
Joinct que ton ame, un jour, sentira la detresse
Qui suit en mal vivant toute ame pecheresse :
Tant plus l'homme en peché vit miserablement,

Tant plus est-il puni plus rigoureusement;
Tant plus Dieu fait le sourd à punir nos offenses,
Tant plus sa main sur nous use apres de defenses.
Mais laissons ces propos; contempler ma cité
Qui à te décrier par tout m'a incité.
Cité que j'aime mieux que tout l'or de l'Indie,
Ni que tous les presans de l'heureuse Candie;
Cité vraiment cité, que j'aime encore mieux
Ni que mon petit cœur, ni méme que mes yeux.
Peuples, que direz-vous de sa façon immonde,
Sinon que c'est l'object où toute peste abonde?
Hé, ne dirés-vous pas que l'Epicurien
Ne fut jamais si mol ni lascif terrien?
Vous direz (je le sçai) que sa vie est égale
Au vivre bestial du vil Sardanapale,
Et seroit pis encor s'il avoit le moyen,
Tel que le terre-né Sardanapalien;
Car s'il se faut veautrer dans le lit des delices,
Ce n'est qu'un magazin échole de tous vices,
Faut-il tromper quelcun d'un doux miel empesté?
Nul ne peut étre mieux que de lui tempesté.
Est-il question encor de suborner vos femmes?
Ses rognons sont farcis de telles chaudes flames;
Il ne prend ses ébas qu'à tous plaisirs mondains,
Estimant ceux du ciel n'estre que songes vains.
Aussi ses actions, qui sont d'un fol Prothee,
Demontrent bien à clair que ce n'est qu'un Athee;
Athee est bien celui qui n'a cure de Dieu,
Et qui ne met son soin qu'en ce terrestre lieu;
Athee est bien celui qui trompe son lignage,
Et qui de ses subjects met le bien en naufrage;
Athee est bien celuy qui a esté vaincu
Selon la loy de Dieu n'avoir oncques vécu.

Combien de fois a il, contre son propre pere,
(Neron en cruauté) usé de vitupere?

Qui fait qu'ainsi de lui se voit abandonné,
Comme vray libertin à tout vice adonné.
O cœur plus dur qu'un roc ! ô audace cruelle !
O laict mal employé ! ô mal-mise mammelle !
Les lions Africans, les serpens Iberois,
N'ont point le cœur couvert de si cruels effrois;
J'en appelle à témoin quelcun à qui sa rage
A moissonné, malheur ! dix bons ans de son age.
Il n'est pas comme lui malin, ou fraudulеux,
Trompeur de simples gens, paillard, ni scandaleux :
Ains aumonier, devot, dressant mille prieres
Au ciel, pour convertir ses fautes journalieres.
Souvent les bons parants ont des enfans pervers :
Si son pere estoit bon, il est à luy divers.

Or, quand bien je tairoy que toute sa jeunesse
N'est passee qu'en jeus, en plaisirs, en paresse,
En cartes et en déz, consumant maint avoir
Dont un train de barons s'eut bien peu fere voir;
Et quand bien je tairoy que les crois et calices
Ont été le subject de toutes ses delices,
La bouche d'un chacun ne laisseroit pourtant
De le prêcher par tout, le crime detestant.
Or, va où tu pourras, et fai que la gent die
Qu'à bon droit j'ay tracé céte palinodie,
Veu que tu as le tort de m'avoir assailli,
Moy qui en ton endroit oncques n'avoy failli :
Le beuf ainsi emeut devant soy la poussiere;
Tel pense prendre autrui qu'il est prins par derriere.
Tandis, li et reli, pour ton sang rechaufer,
(Si tu n'es un Battus, une pierre, ou un fer)
Cest écrit que j'envoye à qui bien te cognoissent,
Afin que, cognoissant tes mœurs, ils te delaissent,
Comme excommunié de la troupe de ceux
Qui suivent, bons Chrestiens, le vray chemin des cieux;
Et sache hardiment que si plus ta bravade

Me fache, je ferai une longue Illiade
De la vie de toy, si bien que l'on dira,
En tenant mon party, par tout où l'on ira :
« Certes, ce gentil sot merite bien la flame
Qui consume en enfer toute ambicieuse ame,
La rongeant sans cesser, d'un tourment peu à peu,
En douleur Promethé, larron du divin feu.
Il est bon de cognoistre à qui l'on se veut prendre;
Contre nous il ne faut oser rien entreprendre
Qui ne soit de vertu, d'honneur, et de bonté. »
Mais en ce point tu n'as observé l'équité.
Onc aussi tu n'apprins que c'est que de justice;
Apren donc, bien que tard, à corriger ton vice,
Veu que ce n'est pas tout de voir quel est l'ami,
Mais il faut voir aussi quel sera l'ennemi.
Or, cestuy je serai, ou le ver qu'époinçonne
Le cœur en mal vivant de l'ingratte personne
Qui rend mal pour le bien comme toy, Ixion,
Chargé du fais pesant de vaine ambition.

(*Les Melanges*, 1584.)

AMADIS JAMYN

Amadis Jamyn naquit de Marie Chamelet et du prévôt de Chaource, en ce bourg du diocèse de Troyes, en 1538 ou 1540. Ronsard, qui le connut de bonne heure, « le nourrit page et le fit instruire, dit Claude Binet, par des maitres comme Dorat, Turnèbe et plusieurs autres, qui surent lui faire partager leur connaissance et leur amour des langues anciennes. On ne sait à quelle époque précise il entreprit les longs et pénibles voyages qu'il dit avoir faits dans sa jeunesse, soit dans les provinces de France-Dauphiné, Provence, Champagne et Poitou, — soit à *Paphos, Amathonte et Erice*, soit en Asie, où il vit *mille beautés non indignes des Rois*. » Comme le fait remarquer l'Abbé Goujet, peut-être a-t-il parlé allégoriquement et ne connut-il d'autre nef que celle d'Ulysse, lui qui traduisit les trois premiers *Chants* de l'*Odyssée*. Toujours est-il qu'il obtint par Ronsard la charge de secrétaire et de lecteur de Charles IX, suivant les uns, de Henri III, selon les autres. Bien qu'il fût considéré comme l'émule de Ronsard, que sa traduction d'Homère contienne quelques vers heureux par leur naturel, nous ne dirons pas avec Goujet que ses poésies soient préférables à celles de son maître, ni, avec Colletet, que les injures du Temps ne sauraient en effacer les tableaux. Ce serait montrer trop de complaisance ou d'aveugle acceptation. Pour de rares pièces d'une agréable naïveté, il faut lire mille platitudes; rien n'a moins de force ni de fantaisie. Le lecteur en jugera par la *Satyre* que nous choisissons dans le *Second volume des Œuvres de* 1584, de préférence à quelques autres, comme *la Gouvernante*, *Contre l'Honneur*, *Pour un Cocu*, la *Prosopopée de la Fortune*, ou celle encore contre la *Cour et les Courtisans*, déjà traitée avec plus d'ampleur et d'emportement par ses contemporains.

Après la mort de Ronsard, Jamyn se retira dans sa ville natale où il mourut à la fin de 1592 ou vers le commencement de 1593. Il fut inhumé dans une chapelle que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Saint-Jean Decollasse. En 1584, il avait fait don à ses concitoyens d'une maison pour y faire un collège. Ce collège exista

jusqu'en 1789. On y lisait une inscription sur cuivre commémorant la donation de « noble homme Amadys Jamyn... Sr de Basly ».

Tallemant des Réaux prétend qu'une fille de Jamyn servait de page à Mlle de Gournay. Le poète avait un frère, poète lui-même, qui s'appelait également Amadis, mais qui prit le prénom de Benjamin pour se distinguer, et qui fut loué par Dorat, Guy Le Fèvre de La Borderie, et d'Aubigné. Il n'a rien réuni. Disons que la pièce ridicule que l'on prête à Mathurin Regnier : *Vous qui violentez nos volontez subjettes*, lui est restituée dans le *Jardin des Muse* de 1643, sous ce titre : *Stances pleines*, antithèses par le Sieur Jamyn de Châtillon-sur-Seine. Benjamin Jamyn y mourut grènetier en 1606.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Œuvres Poëtiques*, Paris, 1575; 1579; 1582; 1584; 1585; — *Epitaphe d'Anne Duc de Montmorency*, dans un *Recueil* sur le même sujet, Paris, 1567; — *Discours de Philosophie à Passicharis et à Rodanthe, avec Sept Discours Académiques, le tout en prose*, 1584; — *L'Iliade, trad. en vers franç.*, Paris, 1574 (à partir du XIIe chant. Le début est de HUGUES SALEL); — *Les trois premiers Livres de l'Odyssée*, Paris, 1584; — *La nymphe Angevine au Roy Charles IX*, dans le *Recueil: Magnificentissimi spectaculi*, etc., Paris, 1573; — *Œuvres* (partielles), Paris, 1879, 2 vol.

A CONSULTER. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *Borboniana*, t. II des *Mém. de* BRUYS. — CLAUDE BINET, *Vie de Ronsard*. — GOUJET, *Bibl. franç.* XIII, 225; — Notice de CHARLES BRUNET, et *Vie* par GUILLAUME COLLETET, dans l'éd. cit. de 1879. — SAINTE-BEUVE, *Tabl. de la Litter. franç. au* XVIe *siècle*. — EGGER, *Rev. des Trad. françaises d'Homère* (*Nouvelle Rev. Encyclop.*, août, 1846). — LÉON DOREZ, *Amadis Jamyn jugé par une dame de la Cour de Henri III*. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poët. franç.* XVIe *siècle*, t. II, librairie Garnier.

SATYRE

Toujours à tes costés je rencontre un Abbé
Qui fait semblant d'avoir le plaisir desrobé.
Si tu es avisee, en arriere ne laisse
Le gain qui se presente et moissonne sans cesse;
Tonds ce mouton doré tandis que tu le tiens,
Puis, quand tu le verras despouillé de ses biens,
Dy luy que derechef il cherche une Abbaye
Et qu'il aille crosser s'il n'a point d'autre amie.

Le sexe feminin est amy des grandeurs
Et des ambitions et tiltres des seigneurs,
Mais il aime sur tout le poix et la lumiere
Du metal que produit la plus riche miniere.

Quelquefois, me trouvant en l'air d'un beau jardin,
En quelque grande salle ou en quelque festin,
Ou dessus un beau gué, proche voisin d'un fleuve,
J'ay connu que mon dire est certain, par espreuve;
J'ay veu que le plus riche est le plus carressé,
Et que le moindre en biens se trouve delaissé;
D'où vient qu'on dit encore, en proverbe champestre :
Si tu n'aportes rien, mene les vaches paistre.

Pour dire verité, si tost que j'aperçoy
Que l'on fait plus de cas d'un Abbé que de moy,
Je connois le party, et pense qu'on m'envoye
Chercher en Orient quelque luizante proye;
Je croy qu'en la mer rouge on m'envoye pescher
Des perles qu'on achete et qu'on revend si cher;
Je croy que l'on m'envoye en un païs estrange
Acheter des tableaux faits par un Michel Ange.

Si l'on ne se presente aveq force valets
Dedans la gallerie ou salle du Palais,

Si en une grand foire on ne donne peintures,
Anneaux, carcans, miroirs, bouquets, et confitures,
C'est n'estre point au monde, et qui n'ha tel moyen
Doibt du pole Antartic se faire citoyen.

Le siecle estoit heureux quand les Princes suprémes
Ne portoient sur le chef de riches diadesmes,
Et contens, demeuroient en un petit logis
Que le chaume couvroit et non pas l'or exquis.

Le siecle estoit heureux quand l'argent ny la soye
N'eblouissoient noz yeux en passant par la voye;
Le siecle estoit heureux quand la belle Cypris
Prizoit le plus grand cœur et non le plus grand prix;
Le siecle estoit heureux quand les Abbés bien sages,
Moines se renfermoient dedans leurs hermitages.

Lors, leurs troupeaux n'estoient ny ravis ni veincus,
Et si tant de maris ne se trouvoient cocus.
Abbés, muguets d'amour, je cesseray ma plainte;
Je suis assez vangé quand de pareille attainte
Vous estes, tour à tour, chassez de vostre rang
Par ceux qui portent ceinte une espee à leur flanc.

Plaignez vous donq aussy de ces beaux porte-espees
Par qui le plus souvent nos dames sont pipees,
Souz ombre que bienhaut ilz vantent leur grand cœur
Pour defendre en tous lieux d'une dame l'honneur ;
Mais ilz sont les premiers qui leur gloire diffament,
Car les discrets entre eux comme lourdaux se blasment.

Plaignez vous donq, Muguets, de tous ces Rodomons :
Les petites souris naissent de ces hauts monts,
Puis il y a plaisir, ce me semble, à mesdire
De ceux qui sont joyeux quand nous avons du pire.

(*Le Second Volume des Œuvres*, 1584.)

GUILLAUME DU BUYS

Les *Œuvres* de Guillaume Du Buys suppléent aux omissions de La Croix du Maine et de Du Verdier. Seul, parmi les bibliographes, l'Abbé Goujet a résumé la vie du poète d'après ses écrits; la sereine honnêteté qui s'en dégage inspira pour une fois au sévère critique une sympathie sans mélange. Nous ne pourrions mieux faire que de suivre l'abbé Goujet dans l'étude de ce « Juvenal pondéré », trop indulgent aux hommes pour les maudire sans retour, mais aussi trop véridique pour leur dissimuler leurs écarts. La fermeté du style, sans laquelle il n'est point de grand satirique, et qui ne trouve sa trempe que dans l'emportement, fait défaut à Guillaume Du Buys; pourtant, l'élévation de sa pensée, la pureté de ses intentions, lui donnent une place assez honorable dans l'histoire de notre Satire.

« Guillaume du Buys, dit l'auteur de la *Bibliothèque françoise*, étoit du Quercy; et il avoit résidé assez longtemps dans sa patrie pour s'y faire aimer, et en être regretté lorsqu'il en sortit... Du Buys abandonna le Quercy pour se retirer à Toulouse, où... il remporta quelque prix de poésie à l'Académie des Jeux Floraux. Ensuite, quittant encore Toulouse, il alla faire son séjour en Bretagne, où il se fixa. Je ne sçai de quelle Province il partit pour visiter l'Italie. Je vois seulement qu'il étoit à Rome au mois de juin 1559 et qu'il n'en étoit pas encore sorti lorsque Henri II mourut le dixième de juillet de la même année... Du Buys, par son esprit, sa prudence et sa conduite sage et réglée, se fit un grand nombre d'amis en Bretagne, surtout à Quimper et aux environs ; il avoue qu'il ne devoit guères moins à cette Province qu'à son Pays natal, vu les faveurs qu'il y avoit reçûes. J'ignore s'il s'engagea dans les liens du mariage... On voit par ses poésies, qu'il avoit beaucoup lu et réfléchi; qu'il avoit étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, les différentes conditions qu'ils peuvent embrasser, et qu'il envisageoit toutes et chacune de celles-ci en Philosophe, depuis le sceptre jusqu'à la houlette.

» Dans sa jeunesse, il étoit sensible à la gloire qui vient d'une bonne réputation; il se plaisoit à composer en vers sur différents sujets, il montroit ses productions à ses amis, leurs éloges le flattoient et il n'étoit pas fâché que l'on connût ses talents. Mais il craignoit le jugement du public; et, satisfait de l'approbation..., il refusa constamment de laisser imprimer ses ouvrages... Ces sentiments si peu connus, encore plus mal suivis, il les conserva jusqu'à la vieillesse. Enfin, *lorsque son âge tendoit à son occident et déclin*, on le pressa tant..., qu'il ne put se refuser à ces instances. Dans cette vüe, il vint à Paris au mois d'Aoust 1581, et il se préparoit sérieusement à remplir les vœux de ceux qui avoient arraché de lui ce consentement, lorsque la maladie arrêta tout à coup l'effet de sa bonne volonté... Comme l'hyver approchait..., il se hâta de retourner en Bretagne, se contentant de prier un de ses amis de veiller sur l'impression de ce qu'il vouloit bien se hazarder de mettre au jour.

» Ce recueil parut dès 1582... Ce n'étoit qu'une partie des poésies qu'il avoit laissées; on ne l'avoit point consulté ni pour l'ordre qu'on leur avoit donné, ni sur les raisons qu'on avoit eües de rejetter celles qui étoient omises... L'amour tendre d'un père pour ses enfans se réveilla alors : il fit faire à ses frais une nouvelle édition de ses poésies plus complète, plus exacte et plus correcte... Tout, dans ce livre, est instructif et même édifiant... »

Le recueil de Guillaume du Buys est divisé en plusieurs poèmes ou discours. Le premier, que nous reproduisons, est sur la *Noblesse*, le second sur l'*Aumône;* le troisième sur l'*Avarice* et en faveur de la libéralité; le quatrième, intitulé l'*Ame du Vieillard*, sur les avantages et les imperfections de l'âge. Du Buys s'y est peint lui-même. Le cinquième *Discours* a pour sujet le pécheur repentant; le sixième est une action de grâces au nom de plusieurs Dames sur la reprise de Concarneau en 1577; le septième est une peinture des maux de la Grandeur; et, dans le huitième, le poète étudie *les causes qui apportent une déplorable fin à toute République.* Il s'y rencontre avec Gabriel Bounyn, l'auteur de la *Satyre contre les Républicains*, que nous avons reproduite, en s'arrêtant aux troubles de la France dus au mépris des lois. Le neuvième discours est une explication des caractères de la *Charité* donnés par Saint Paul. Le dixième, *Remonstrance faite par un Garamant au Roi Alexandre, Conquérant de l'Asie*, est tiré de Quinte-Curce, et roule sur la guerre. Le onzième traite des devoirs des femmes envers leurs maris; le douzième est une paraphrase de la prière de Judith; le treizième, une autre paraphrase de la prose des Morts; le quatorzième une traduction du discours de Josèphe aux Juifs assiégés par Titus. Le quinzième a trait aux Lettres et à leur protection; le seizième est une exhortation à un Prélat, et le dix-septième, enfin, qui a pour titre *l'Oreille du Prince*, est une instruction pour un Roi. Du Buys y invective les

flatteurs qui abusent de la facilité que les Grands leur accordent de les approcher. Nous aurions reproduit ce poème s'il n'était un des plus longs. C'est lui qui donne son titre à l'édition de 1582, c'est-à-dire la première. Le volume se grossit encore de nombreux poèmes : *De l'infidélité et peu d'assurance de la condition de la vie humaine; Dialogue entre le Passant et l'Occasion*, imité d'Ausone; deux *Elégies*, des *Tombeaux*, douze sonnets à Pibrac, et 144 autres, presque tous moraux, adressés soit aux proches amis de l'auteur, soit à Pibrac, Ronsard, Amadis Jamyn, Baïf, Aubert, et Du Bartas.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Oreille du Prince, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, Paris, 1582; — *Les Œuvres, contenant plusieurs et divers traictez*, Paris, 1583.

A CONSULTER. — GOUJET, *Bibl. franç.*, t. XIII. — DU VERDIER et LA CROIX DU MAINE, *Bibl. françoises*. — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. Poétique.*

LA NOBLESSE

AUX SEIGNEURS ET GENTILS-HOMMES DE VERTU

Je ne m'estonne assez de ceste tourbe espesse,
Qui de ses pas la terre inutilement presse,
Jugeant, d'un sens trop lourd, que la crainte grandeur
De ceux là qu'on cognoist, du monde la terreur,
Retire sa noblesse ou d'une ancienne race,
Ou bien, comme l'on dit, d'une fortune grasse,
Voyant le plus souvent qu'aveq leur gravité
Marche aussi le pouvoir aveq l'autorité;
Que tout tremble soubs eux, et que la reverence
Ne se traine assez bas, abordant leur presence;
Que leur puissant effort, à droit ou à travers,
Fait tourner à son gré ce terrestre univers.

Dieu qui, de ta parole, as appris à ta suitte
De la pompe et grandeur eviter la poursuite,
Lors que de tes cousins la mere eust bien voulu
Que chacun de ses fils prez de toy fut esleu,
Pour estre des premiers à ta dextre et senestre,
D'un royaume mondain te pensant veoir le maistre :
Anoblis moy l'esprit, et adextre ma main
Pour rendre seurement à bon port mon dessein,
Pour faire desormais remarquer la noblesse,
Pour l'asseoir en tel reng qu'est deu à son hautesse,
Pour faire veoir en fin qu'on se trompe souvent
Et que sans la vertu noblesse n'est que vent.

De la noblesse donq la marque plus insigne
Tire de la vertu son estre et origine,
De laquelle esclairez nous y voyons si bien
Que nous sçavons trier le mal d'avec le bien,
Le droit d'avec le tort, la verité naïve
D'avec la fausseté, qui tousjours luy estrive.

Je ne fay point estat, en ce present discours,
D'esplucher les degrez que l'on void en nos jours
Tenir à la noblesse, ains rien je ne desire
Que d'esclaircir au vray, et nuement escrire,
En termes generaux, où la noblesse git,
Contre ce que le peuple en reçoit à credit.

Car je ne puis penser que celuy là se puisse
Dire noble à bon droit, dont on veoid la malice,
L'ignorance, l'abus, et toute indignité,
N'avoir rien en horreur que toute integrité,
Quoy que de ses ayeulx l'extraction ancienne
Premiere de nos ans un chacun la retienne;
Et que le sort heureux luy soit si familier
Qu'il semble qu'en richesse il est veu le premier,

D'autant qu'en race et biens le sort tant ne l'avance
Qu'en vices on le void estre une pestilence.

Tenir roide la bride à toute passion,
Attiedir le bouillant de son affection,
Du sentier vertueux suyvre tousjours la trace,
Rabaisser de l'orgueil l'impudence et l'audace,
Embrasser doucement l'humble benignité,
Avoir plus que les yeux chere toute equité,
Cela est si seant à la noblesse rare
Que, qui le suit de prez, d'elle point ne s'esgare :
Voire qu'estant issu du plus infime lieu
Se peust noble attiltrer si tost qu'un demydieu.

Que de la grand nature on ne se scandalize,
Qui semble, en aymant l'un, que l'autre elle mesprise,
L'un noble et l'autre ignoble, ainsi diversement
Les faisant apparoir trop inegalement;
Car, sans avoir esgard à biens, ny à puissance,
Ny à ce qu'à la race on donne d'excellence,
Je dy quant à l'esprit, en mesme sorte naist
Celluy qui, demy-nud, d'un grossier drapelet
Se sent enveloppé soubs quelque toict de chaume,
Que celuy qui, naissant heritier d'un royaume,
De linge Holandins, de pourpre, et de fins draps,
Si delicatement sent trousser pieds et bras.
Car rien, moins que cela, monstre la difference
Qui est plus noble d'eux : des vices la meschance,
Ou des vertus l'honneur, fait veoir tant seulement
Qui mieux, sans se flatter, sçait vivre noblement.

Amy de pieté, de sagesse et prudence,
Et de toute justice, et de toute constance,
Socrates fut cogneu, si docte et si sçavant,
Que tant ne le fut onq nul autre auparavant,

Ny depuis apres luy, comme, soubs la courtine,
L'oracle d'Apollon ainsi le determine;
Noble non seulement pour son rare sçavoir
De la philosophie, ains encor pour avoir
Fait que ses sectateurs de mesme honneur jouissent,
Lors que plus que leur cueur sa doctrine ils cherissent.
Son pere, toutesfois, n'est autrement cogneu
Que de tailleur de marbre, et sa mere on a veu
Pour un gain journalier se rendre ayde aux gesines :
Mechaniques mestiers, assez vils et indignes.

Aussi, quand en mourant il fust sollicité
D'employer de quelcun le nom, l'authorité,
Pour avoir de ses fils apres luy souvenance,
De sa femme suyvant la douce remonstrance :
« Si mes enfans, dit-il, mes semblables seront,
De la faveur d'autruy aucun besoin n'auront,
Mais si c'est autrement, je ne veux que l'on face
Aucun compte des miens n'ayant suivy ma trace. »

Les deux Tulles premiers, l'un sortant de berger,
A toute servitu l'autre ayant veu renger
Ses ans adolescens, de Rome encor naissante
Tiennent la royauté, et, d'une main puissante,
Estendent largement ses termes et ses bors,
Et craints, et redoutez, et dedans et dehors,
Chassent leurs ennemis, et rendent leur memoire
De triomphe enrichie, et de mainte victoire.

A ces deux grands heros je voudrois volontiers
Un Caton Censorin pour leur servir de tiers,
D'autant que, simplement, en naissant de Tuscule,
A tout glorieux acte onques il ne recule,
Voire tant peu de luy la grand'sincerité,
Que d'un nom venerable on l'a tousjours noté,

Estant, de ses vertus, la censure agreable
Jusqu'à nous et plus loin encor recommandable.

Qui, si outrecuidé ny si presumptueux,
Voudroit onques priver ces hommes vertueux
Du titre de noblesse, encore que leur sceptre
D'un tige infime et bas vienne prendre son estre?

Ce sont, ce sont ceux là que l'on estimera,
Et lesquels, à bon droit, un chacun jugera
Dignes d'un noble nom, et non pas ceste engeance
Qui le merite grand et la magnificence
De ses vaillans ayeulx, le credit, et l'adveu,
En degenerant d'eux à tout coup met en jeu,
Combien que de son siecle ell' soit la fable honteuse,
Car en lieu d'imiter sa race genereuse,
Un chacun la cognoit d'un debord ehonté,
Et n'estre que l'esgoust de toute volupté;
Car, comme le miroir, jamais representee,
Ne rend, estant taché, la figure objectee :
Ainsi la renommee et gloire des majeurs
Ne luit où vicieux l'on void les successeurs.

D'un tas de desbauchez se rendre la franchise,
Ne craindre pas beaucoup ny Dieu ny son eglise,
Mespriser et ses loix et ses commandemens,
L'irriter à tout coup par des reniemens,
Blasphemes, et jurons tant et tant execrables
Qu'un Turc n'en vomiroit à peine de semblables :
C'est où gist bien souvent la noblesse et valeur
D'aucuns dechiquetez, ne sçachans le malheur
Dont Heli menacé se void par le prophete,
Car, predisant les maux qui pendoient sur sa teste,
Il luy dit que ceux là qui Dieu mespriseront.
Forbanis de sa grace et ignobles seront.

Avoir l'oisiveté chere sur toute chose,
A tout genereux acte avoir la porte close,
Embausmer de senteurs la trace de ses pas,
Les esperons dorez, et d'anneaux à grand tas
Avoir cerclé les doigts, de soye et d'escarlate
Estre tousjours vestu, tant qu'une rue esclatte
D'un air tout flamboyant; au reste, sur tous biens,
En repas surpasser les mets Luculliens;
Sans la suitte et amas d'une gent ramassee
Qui rend plus la grandeur crainte que caressee :
Il ressemble à plusieurs que par un pareil train
La noblesse on assiet en degré souverain,
Et qu'en cela, sans plus, tant nostre race est plaine
De mauvaises humeurs, git la noblesse humaine !

Bien loin du jugement du Cynique raillard
Detestant si avant de ses pompes le fard,
Qu'il dit que le mespris d'une telle piafeure
Plutost l'homme anoblist, l'exalte, et le bienheure.

Comme aussi la vertu differer l'on cognoit
Du vice monstrueux, et le sçavoir on void
Detester l'ignorance, et comme la vistesse
Differe de tout point de la tarde paresse :
Ainsi cest attirail et ces frais superflus
Ne sentent sa noblesse et ne sont, au surplus,
Qu'un gouffre empuanty de toute incontinence,
De prodigalité, et de toute bobance.

Comme ne le sont moins les dorez bastimens
De tout marbre enrichiz, de Flamens paremens,
De meubles si exquis, façons si singulieres,
Que l'art elabouré surmonte les matieres;
Et où, en cent tableaux, images, medaillons,
Qui chambres, sales, courts, et tant de pavillons

Orment, pourtraite on void, de maint et maint ancestre
La vertu si aimable et la vaillance adextre;
Car tout cela ne sert que d'admiration,
Et tesmoigne plustost l'habomination
De celuy qui, bavard, de ses ayeulx se vante,
Dont il pert le beau los par sa vie meschante.

Et bien qu'ainsi vivant, le pompeux despensier
Pense atteindre à l'honneur, qui est le vray loyer
De la digne vertu, lourdement il se trompe
Avecques tout l'amas de sa prodigue pompe,
Ne sçachant que, jadis, on voyoit proprement
A Rome, de vertu le sacré bastiment
Joindre au temple d'honneur, où n'aborde personne
Si l'huis de la vertu entree ne luy donne.

Caligule, Neron, et Claude incestueux,
En villes, ports, et ponts, et thermes sumptueux
Theatres, aqueducs, despensifs se monstrerent,
Et à la mer souvent le passage fermerent,
Comme en Syrie aussi, imitant les Romains,
Herodes entreprit d'ouvrages souverains
Desquels il vint à bout, mais tant fut admirable
Leur superbe labeur, plaisant, ou proufitable,
Tant s'en faut, toutesfois, qu'ils fussent renommez
Ny pour nobles tenus, qu'ils estoient estimez
Monstres si tygreans, que leur pesteuse rage
Surpassoit en fureur toute beste sauvage.

Et si l'erreur commun pour nobles les tenoit,
Veu leur puissant effort qui seul les maintenoit
Aux tortionnaires droits de toute tyrannie,
Ignoble estoit pourtant recogneue leur vie.

Le Cynique, aussi bien, à qui tout est permis,
Ceste umbre de noblesse en tel reng il a mis

Qu'il dit que ce n'est rien que belle couverture
De meurdre, de pillage, et de tort, et d'injure.

Voila pourquoy il est necessaire et besoin
Que le nom de noblesse on rejette bien loin,
Où ceux vrais nobles soyent qui, d'esprit, de doctrine,
De grandeur, de courage, et de douceur benigne,
De prudence, industrie, excellent dignement
Ceux qu'on void obeïr à leur commandement.

Car que de la vertu ne sorte la noblesse,
Il est aisé à veoir, par ceste reigle expresse,
Que ceux qui font estat ainsi de leurs ayeuls
On void souvent moquez en degenerant d'eux,
Sans credit, sans honneur, et sans faveur aucune,
Non respectez des grands et moins de la commune.

Le nom des Scipions et cil des Fabiens,
En pris et en valeur estans des anciens
La seconde memoire, et la grand'eloquence,
Qui, Roy du plaidoyé, fit appeller Hortense,
Ne peurent jamais tant, vers maint leur successeur,
Qu'on n'en veid aucuns d'eux subjects à deshonneur,
Pour n'avoir imité la grandeur memorable
D'oncles, peres, ayeulx, d'honneur inestimable.
Comme Antoine, Clodie, et Sylle ensanglanté,
Et Catiline encor, mourant peu regretté,
Honnirent leurs maisons, et leur race excellente,
Par cent et cent forfais et audace impudente.

Le poete on void aussi s'escrier à propos,
Et dire franchement que la gloire et le los
De race et Bisayeulx ne se doit dire nostre,
Car quiconque pretend faire une belle monstre
De generosité, doit faire estat du sien,
Prouvenant de vertu, non d'un sang ancien;

Bien que de nos majeurs la valeur singuliere,
Qui n'a rien delaissé qui fut digne en arriere,
Puisse beaucoup servir à celluy qui les suit,
Et à qui leur vertu comme un astre reluit;
Estant bien moins de mal de veoir sa vie extraite
De quelque ignoble lieu, et toutesfois honeste,
Qu'estre issu d'un Cecrops, et n'imiter en rien
Ce qu'en luy recogneut le peuple Athenien.

Mais, si aux trespassez aucun sens or' il reste,
Ils deplorent des leurs la vie si funeste,
Regretant à bon droit que leur posterité
Abastardit ainsi leur honneur merité
D'une ame caignardiere, ahontissant la gloire,
Laquelle, en lettres d'or, les couchoit en histoire,
Enfumant de leur vice et rendant abbatus
Cent trophees et arcs tesmoins de leurs vertus.

Que si Dieu permetoit à leur cendre gelée
De s'eschaufer encor, estant renouvellee,
Pour jouyr de ce monde et y faire sejour,
Combien on les verroit fachez, à leur retour,
Pour la vie des leurs, trop et trop detestable,
A tout homme de bien du tout abominable,
Ayans, en ce pendant, et portant sur le front
La mesme majesté de ceux qui nobles sont,
Tellement qu'irritez contre leur race mesme
Ils luy feroient sentir, d'une vengeance extreme,
Ce que Cassie, Brute, et Torquat, à leurs fils
Firent sentir, ayant contre Rome mespris.

Je ne dy pas qu'aucuns, et mesme en nostre France,
De race, de vertus, et voire de vaillance,
Ne soient vrais successeurs de leurs ancestres vieux,
Par cent titres d'honneur plaçent leur nom aux cieux,

D'autant que, seulement en cela ils n'esgalent
Ceux dont, de main en main, bien heureux, ils devalent;
Qu'en sciences et arts, quand tout est bien conté,
Ils semblent surpasser la mesme antiquité.

Quoy que soit, des majeurs la gloire tant prisée
Ne rend de non valans la race autorisee,
D'autant que la vertu et la noblesse font
Que jamais l'amitié entre elles ne se rompt,
Et desquelles aussi la saincte Sympathie
Ne se plaist à rien moins que d'avoir pour amie
La justice honorable, et laquelle on peut veoir
Tenir heureusement tout le monde en devoir.

C'est celle qui esmeut les valeureux courages
De se mettre en danger, empeschant les ravages
De ceux qui, obstinez, taschent, trop malheureux,
De mettre à feu et sang un pays plantureux.

C'est celle qui permet au plus doux et paisible
De s'aigrir quelquefois, lors que, par trop nuisible,
Quelcun le veut tromper; voire, qui luy permet
De s'armer contre cil qui en armes se met.

C'est celle là qui fait que les lois on revere,
Que l'esprit plus cruel s'adoucit et tempere,
Que l'innocent ne craint le plus cruel tourment,
Deust il marcher piez nus sur l'ardent element.

C'est celle qui, jadis, du vice dechassee,
Prés du trosne divin fut pour un temps placee,
Et qui revint au monde : aussi, sans son appui,
Ce seroit peu de nous encores aujourd'huy.

C'est celle qui ne veut à aucun faire outrage,
Qui à chacun le sien esgalement partage,

Et qui veut que chacun sur le front ait planté,
Pour vivre heureusement, l'aimable honnesteté.

C'est celle qui se rend tousjours inexorable
Quand on veut d'elle avoir ce qui n'est equitable,
Et qui se plaist aussi de rendre contenté
Celuy qui ne poursuit d'elle que l'equité.

C'est celle qui assiste aux Royales puissances,
Tirant de leurs subjects devoirs et redevances,
Et qui, voyant contre eux les seigneurs se facher,
Elle vient la douceur de leur sein arracher.

C'est celle qui fermist les bornes d'un empire,
Y faisant pour jamais la douce paix reluire,
Et ne permettant point que quelques hobereaux,
Qui ont, pour la pluspart, de vent pleins les cerveaux,
Mastinent à leur gré le plus foible et le moindre,
Car elle à la raison les contraint de se joindre.

C'est celle qui semond et rend officieux
Ceux là qu'elle cognoit plus apparens des lieux,
Sages et advisez aux functions publiques,
Pour, d'un soin tout Chrestien, faire cesser les piques,
Pourvoir au bien public, et rendre plus veillans
Un tas de veauneants trop et trop sommeillans.

C'est celle qui peut bien, de vertu sa compagne,
Amollir celuy là qui point ne se dedaigne
De labourer la terre, estant presque incogneu,
Comme Attile Serran se contentant de peu;
Ou comme Cincinnat, qui eust cest avantage
De se veoir dictateur parlant du labourage;
Ou comme Agrippe fut, appaisant le debat
Tant et tant dangereux du peuple et du Senat;

Publicole, Aristide, et d'autres dont la vie
A tant et tant servi à leur chere patrie,
N'ayans pourtant dequoy à dresser l'appareil
Pour pompeux faire veoir leur funebre cercueil.

La force n'est pas moins utile et necessaire
A cil qui, droicturier, ne tache qu'à bien faire;
Car sans elle, souvent la Justice languit :
Aussi quand, sans Justice, elle seule s'aigrit
De toute iniquité, on la void l'asseurance
Où le moindre accablé reçoit du grand l'offence.

Et toutefois, du corps la force delaissant,
Et celle de l'esprit bien plustost embrassant,
Elle est propre à celuy qui, de bon cueur, propose
Se rendre vertueux, et qui, sur toute chose,
N'oublie rien qui soit qui luy puisse servir
Pour noble, adroit se dire, et d'un chacun ravir
L'amour, la volonté, la bienveillance et grace,
Afin qu'en ce faisant un chemin il se trace
Pour retrouver le temple, où, avec tout honneur,
De la noblesse on void la puissance et splendeur,
Ayant à ses costez celle là qui ne pense
Qu'à departir le droit d'une esgale balance.

Ceste force d'esprit, ou magnanimité,
Pour se rendre asseuree a le sens indomté,
Le mespris de soymesme, avec l'experience
De destendre les las de la concupiscence,
Tant qu'ainsi, se rendant de soy l'homme vaincueur,
La colere jamais ne luy trouble le cueur;
De toute ambition le pourchas il dechasse
D'un accident mauvais il ne craint la disgrace,
Il ne s'enorgueillit, ayant le vent à gré,
Et pour trop s'eslever ne change de degré,

Sinon lors qu'on le juge avoir la suffisance
Pour servir aux estats de plus grande importance;
De chacun les honneurs souvent il n'aymera,
Et de jouyr de ceux, sur tout, luy suffira,
Qui peuvent seulement apporter tesmoignage
Combien est deu d'honneur à un grand personnage.

Aux superbes terrible, aux humbles tout humain,
Liberale au besoin il doit tendre sa main,
De tout plaisir receu haster la recompence,
Et perdre d'un bien fait tousjours la souvenance;
Et, comme un medecin rend souvent allegez
De face et de propos ceux qui sont affligez
De quelque maladie, ainsi l'homme notable
Qui void desesperer un peuple miserable,
Atteint cruellement de la necessité,
De cent et cent espoirs le doit rendre arresté,
Luy remettre le cueur, et alegrir sa face,
Et faire qu'esperdu ses forces il ramasse;
Trait qui ne sort jamais que d'homme valeureux
Qui ne s'estonne point d'un hazard dangereux,
Conservant, en despit de la Parque meurdriere,
Le los si vertueux de sa dextre guerriere;
Mais, comme la constance est propre à l'homme né
Pour le salut commun, qu'on ne void estonné,
Se voyant rechargé de tant et tant d'affaires
Qui luy sont bien souvent trop et trop ordinaires,
Aussi, pour dignement s'en pouvoir acquiter,
Il ne doit peu l'oreille au sain conseil prester
De la sage prudence, estant de toute adresse
Et des autres vertus à peu pres la maistresse,
La reigle de la vie, et du mal la santé,
L'asseuré gouvernail sur le flot tourmenté.

Par icelle tousjours, et des choses hautaines
Et de celles qui sont recogneues humaines,

L'homme a la cognoissance, et pas icelle sçait
Tant soit il important se demesler d'un fait;
Car la saine raison jamais ne l'abandonne,
Aussi ses actions dignement il coronne,
Fuyant tousjours l'appas des ordes voluptez,
Et rendant de l'esprit les mouvemens domtez.
Elle sçait saisonner si bien une entreprise
Que l'execution n'en est jamais reprise,
Loin, loin de tout delay, paresse, et tardité;
Aussi la gentillesse et la dexterité
De la digne vertu en action consiste
Et aux aguets mondains heureusement resiste.

En meurs, en faits, en dits, doit estre continent
Celuy là qui jouyst d'un degré eminent,
Celuy qui non à tort à la noblesse aspire,
Celuy qui, bien apris, s'esloigne et se retire
Du sentier qui trop large a le commancement,
Celuy qui sçait si bien meurir son jugement
Que ces deux ennemis qui dedans nous combatent
Il appointe à tout coup que tant ilz ne debatent,
Faisant à la raison obeïr l'appetit,
Et que de sa prison porte la clef l'esprit.

Ainsi qu'à troubler tout s'ayme l'intemperance,
Marquant tousjours les siens de quelque irreverence,
Aussi de son contraire on void l'homme advisé
Des perturbations l'amas rendre appaisé,
Et les infirmitez de l'ame languissante
Sçavoir si bien guerir que mal elle ne sente,
Ce qui n'est moins requis à l'homme noble et fort
Qu'à cil qui court fortune est de trouver un port.

Sur tout, l'homme qui veut que pour un on le conte
De ceux qui nobles sont, doit faire que la honte

Soit comme un fondement de l'honneste desir
Qui le pousse à tout bien et qui le vient saisir;
Aussi, par ce moyen, on void la difference
Des brutes animaux avec l'intelligence
De l'homme raisonnable, et qui, de ce costé,
Sur toute creature est le plus haut monté.
Je parle toutefois de toute creature
Qui tienne, apres son Dieu, de la mere nature.
Où soit doncq' que quelcun se vante, et non en vain,
De descendre du tige, ou d'un Priam hautain,
Ou d'un chenu Nestor, ou encor qu'il se donne
Tant de los que d'issir de la race bessonne
Qu'une Louve allaicta, ou de plus loin, s'il peut ,
Si en ses actions il ne tend à ce but
Que de voir confirmer chose si precieuse
Par ce que peut encor la vertu glorieuse,
De ses ancestres vieux le renom tant prisé
Ne pourra de beaucoup le rendre autorisé.

Que de Crasse et Xerxez les richesses il tienne,
Et de chevance autant qu'est la grandeur Persienne,
D'un Crœse Lydien qu'il jouysse des biens,
Que la terre luy rende encor les tresors siens,
S'il n'a de la vertu l'heureuse cognoissance,
Ignoble et roturier, il aura jouyssance
De la peste des maux, qui rend ses nourriçons
Malheureux bien souvent et subjets des chansons,
Sans que pour ses talents il puisse onques atteindre
A la vraye noblesse, et qui semble s'esteindre
Quand de ces biens mondains l'homme est trop amoureux,
Le pouvant degrader du rang des genereux.

Que d'un cault Annibal et vaillant tout ensemble,
D'un Alexandre hardi sous qui le monde tremble,
D'un Cesar courageux, d'un Pyrrhe grand guerrier,
D'un Aphricain, en guerre et en paix si entier,

Il ait encor la force, et que, de main hardie,
Il aille conquerant mainte une seigneurie :
S'il ne suit de vertu les bons enseignemens
Il est comme la vie à faute d'elemens.
C'est à tort qu'il se croid, et qu'en vain il essaye
De donner quelque atteinte à la noblesse vraye,
Comme sans la vertu, tant soit victorieux,
Il ne merite point le laurier glorieux.

Aussi bien, un chacun jugera sa noblesse,
Noblesse de si peu que chacun la rabaisse,
Noblesse qui le rend lourdement esventé,
Noblesse qui le rend impudent, effronté,
Noblesse qui plus loin que son nez ne regarde,
Noblesse querelleuse, opiniastre, hagarde,
Noblesse qui par trop s'arme d'un cueur despit,
Noblesse despensiere à qui tout ne suffit,
Noblesse qui l'honneur va mendiant sans cesse,
Noblesse à qui defaut l'accorte gentillesse,
Noblesse mecanique aux brodequins drapez,
Noblesse qui de loin combat les plus hupez,
Noblesse dont le cent ne vaut pas la douzaine,
Noblesse à rez de terre, en apparence hautaine,
Noblesse à picorer plus prompte qu'à l'assaut,
Noblesse quelquefois proye d'un eschafaut,
Noblesse dedaigneuse à qui rien ne peut plaire,
Noblesse qui ne sçait ny parler ny se taire,
Noblesse casaniere, à qui, tout debatu,
Desplaist infiniment le lustre de vertu.

(Les Œuvres, 1585.)

HUBERT-PHILIPPE DE VILLIERS

Hubert-Philippe de Villiers, dit La Croix du Maine, florissait en 1567, et dut mourir postérieurement à 1585, date des *Cinq Livres de l'Erynne françoise*, son dernier ouvrage, à la tête duquel il prend la qualité de *Conseiller du Roy, et Esleu en l'Election de Clamecy*. Il dédia ce poème, composé depuis quatorze ans, à Philippe Desportes, au mois d'avril. Habert et Du Perron lui prodiguerent des éloges qui se lisent dans le volume; cependant, écrit Goujet, toujours excessif dans ses sévérités, « ce *fils aîné* fut assez mal accueilli pour ne pas engager son père à exposer ses autres enfans au grand jour ».

L'*Erynne Françoise* est une épopée satirique en trois chants. Erynnis expose les agitations qui ont conduit les Royaumes à leur perte; le poète la supplie de détourner ses regards de la France, mais la Justice divine exige le châtiment de nos crimes. Erynnis, remplissant sa fonction vengeresse, arme les sujets contre le Roi, le fils contre le père. Nous en avons reproduit le Troisième Chant, non pour sa valeur littéraire, qui est mince, mais en faveur d'un tableau de bataille qu'il est rare de rencontrer à l'époque, de quelques détails militaires, et, surtout, en terme de comparaison avec certains passages des *Tragiques*. Sachons gré à ce poète, trahi par ses moyens, d'avoir tenté la Satire épique, bien avant la publication du génial Agrippa d'Aubigné, et peut-être sans en connaître les projets.

BIBLIOGRAPHIE. — *Bref Discours du siège de Metz, traduit d'italien*, Lyon, 1553; — *Cinquante jeux divers et d'honnête entretien, industrieusement inventés par messire* INNOCENT RHINGHIER, *et faits françoys par* HUBERT-PHILIPPE DE VILLIERS, Lyon, 1555; — *Le Trophée d'Antoine de Croy, Prince de Portian*, Paris, 1567; — *Lettres amoureuses de* GIROLAM PARABESQUE, *avec quelques autres ajoutées de nouveau à la fin, traduites d'italien en françois*, Anvers, 1556; — *Le Limas*, Paris, 1574; — *Cinq livres de l'Erynne françoise*, Paris, 1585.

A CONSULTER. — GOUJET, *Bibl. Fr.* t. XIII, 240. — BRUNET, *Manuel du Libraire.* — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *Bibl. Franç.*

TIERS LIVRE

DE L'ERYNNE FRANÇOISE

La nuict calme en repos se passe, et le silence,
Compagnon du sommeil, sillant l'œil de la France,
S'enfuit au frez matin; le bruit estourdissant
D'un murmure confus, par la plaine croissant,
Se leve avec le jour soubs la vermeille aurore,
Qui d'un teint safrané le clair Levant colore,
Embaulmant l'environ de mille et mille odeurs
Dans le plaisant tapis d'un nuage de fleurs;
Quand ce peuple guerrier, qui point ou peu sommeille
Sus la dure et paillasse, aussi tost se resveille.
Il quitte d'un plein sault des logis la durté,
Reprend en un instant sa premiere fierté
Aux phifres et tabours et trompettes qui sonnent
La diane, et qui hault le boute-selle entonnent.

Qui va, qui vient, qui court, qui se retire à part,
Qui, courageux, s'advance, et qui craint le hazard;
L'un s'enqueste du mot, l'autre de son enseigne;
Tel est tenu de tous brave à qui le nez seigne.
Qui faict de l'empesché, qui, bien loing des dangers,
Remet fort voulentiers l'honneur aux plus leigers.
Et tout le camp brillant fremit, en la maniere
Que l'on voit fretiller une espesse fourmiere,

Alors que le passant, estant tout de loisir,
Importune son fort pour se donner plaisir.

Ce pendant, du beau jour la poincte renaissante
Maistrise de la nuict l'obscurité errante,
Et les rayons brillants de tous ses menus feux
Cedent à la clairté de la lampe des cieux;
Lors, les tonnants tabours de ces guerrieres bandes,
Bruyant, sonnent aux champs parmy plaines et landes;
Des squadrons ordonnés la gaillarde façon,
Par plus et plus d'un tour, forme le limaçon;
Les enseignes au vent se jouent, desployees,
De guidons ventelants bravement costoyees,
Animants au combat, d'un et d'autre costé,
De ces deux osts voisins la mutine fierté
Qui marche à la faveur de cent et cent cornettes,
Apres qu'au desloger les clairons et trompettes,
Courants par les quartiers, et à mont et à val,
Rechantent clairement : A cheval ! à cheval !

Les tasquets reluisants, les cuirasses brillantes,
Et des haults morrions les crestes undoyantes,
Le cliquetis du heurt des glaives et harnois,
Des vaillants chevetains l'imperieuse voix;
Des chevaux tressuants, qui se donnent carriere,
Leur clair hannissement, la volante poussiere,
Le furieux aspect, le grave demarcher
Du pieton que l'on void brusquement se marcher;
Du genereux roussin la nombreuse cadence,
Et de son cavalier la brave contenance;
Des chefs chevaleureux la haulte majesté,
De leur port asseuré la fiere gravité
R'asseuroit le courage à qui, paradventure
Se dementant, estoit veillacque de nature,
Mais qui, pour lors, des coups osoit bien approcher,
Couvrant un cœur de foin d'un semblant de rocher.

Lors, l'airin resonnant par la plaine replicque
D'un accent esclatant, bien plus, d'un vers bellicque,
L'alarme chaulde va par tous les regiments,
Et l'effroyable son des guerriers instruments
Ronfle : Dedans ! Dedans ! Tue ! Chocque ! Chamaille !
Heurte ! Fier ! Brise ! Fen ! Perce ! Romp ! Coupe ! Taille !
Le canon, qui vomit l'horrible fouldre, faict,
Pres et loing bondissant, plus de bruit que d'effect
Aux squadrons valeureux, qui, par la plaine large,
Debusquent, furieux, et s'en vont à la charge.

Quelle rage vous pousse, ô François insensez?
Où sont les ennemys qui vous ont offensez?
Quelle estrange fureur vous trouble le courage?
Allez, versez ailleurs ce foudryant orage
De vos sanglants efforts, es pays plus loingtains;
Là, là, tracez le seing de vos exploicts haultains
Sus le dos ennemy d'une anticque arrogance,
Et pardonnez au sang de vostre doulce France !

Ce n'est pas l'estranger qu'avez, par tant de foys,
Rompu, deffaict, contrainct de rendre les aboys;
En teste icy n'avez cette barbare audace
Qui vous usurpe encor plus d'une forte place;
Rien ne s'oppose à vous que vous mesme, et les champs
Coulpables, à regret, soustiennent tant de gens
Bandez l'un contre l'aultre, et dont la mesme langue
Ne sçauroit exprimer qu'une mesme harengue,
Ny l'usage autre habit, autre port ny façon,
Ny la nouveauté mesme encor autre leçon.

Le loup n'estrangle l'autre, et l'ours à l'ours pardonne.
Chacun aupres des siens paisible se façonne.
Nul que le furieux contre soy ne forfaict.
Inhumain est celuy qui soymesme deffaict.

Revenez donc à vous : celuy vrayment est saige
Qui aux talons d'autruy reconnoit un passage;
Et l'autre avec le fol symbolise aisement
Qui de noms factieux paist son entendement :
Car en leurs factions les factieux perissent,
Et de leur glaive mesme eulx-mesmes se meurtrissent.

Croyez vous plus d'un Dieu? avez vous double foy?
Hé, pour Dieu, dictes moy, avez vous plus d'un Roy?
Mais quoy? avez vous plus d'un naturel langage?
France n'est-elle pas vostre commun partage?
Qui vous faict donq ainsi, d'un courage endurcy,
Pour deux noms ruineux combatre sans mercy?

Si vous estes brutaux, sans chef, sans connoissance,
Vous serve la fureur, l'abandon, l'ignorance;
Mais vous estes Chrestiens, vivez chrestiennement;
Mais vous estes au Roy, servez fidellement;
Mais vous estes Françoys, vivez doncques en France
Paisibles, sans combat de l'un l'aultre à oultrance,
Et ne rensanglantez en vostre mesme flanc
Vos glaives enyvrez de vostre propre sang.

Ainsi les partisans, le flambeau de l'Itale,
D'eulx-mesmes ont esté la ruine fatale;
Et de deux noms aussi la folle invention
Apporta le subgect de leur perdition.
Quand pour se prevaloir, des estrangers liguez
Ouvrent la porte à ceulx qui les ont subjuguez,
Et maintenant, ce mal, n'y trouvant plus que mordre,
S'acharne dessus nous et met tout en desordre,
Qui, appellants à nous le Thedesque avec eulx,
Nous trouverons en fin de mesme malheureux.
Se trouve-t'il çà bas chose plus dangereuse
Que d'un puissant voysin la caresse envieuse?

Pour-dieu ! pensez à vous, et saiges, practicquez
La ruse des ciseaux l'un sur l'autre picquez.
De ces mutins ciseaux la façon ordinaire
Est de se paistre entre eux d'une feinte colere,
Mais ils ont bien aussi pour ancienne leçon
De ne porter jamais le mal de leur tençon,
Et s'appaisent tousjours au dam de qui, plus proche,
Pensant les demesler, sottement s'en approche.

Ne voyez-vous, le drap les ayant descouverts,
D'un despiteux semblant l'un dessus l'autre ouverts
(Prests à s'entre-choquer d'une felonne audace,
Et resouluz de vaincre ou tumber sus la place)
Prochain de leur fureur, se vient mettre entre-deulx,
S'entre-meslant, peu fin, de la querelle d'eulx ?
Il tasche à despartir, par sa foible entremise,
Le danger apparent de leur fiére entreprise,
Mais si tost ne s'est mis à faire le ho-là
Que son corps demembré tout en pieces s'en va.
Puis ces freres uniz se rient à leur aise,
Aux despends de ce fol se meslant de leur noyse,
Qui s'apperçoit trop tard de sa faulte, et ne sert
Que d'exemple à celluy qui de mesme se perd.

Le conseiller, en vain le furieux enhorte;
Où le glaive reluit, raison demeure morte,
Et ne sert le conseil, en cas fort advancé,
Non plus qu'à regretter le caillou ja lancé :
Car il fault que le cours de chaque destinee
Vienne au poinct limité de sa loy ordonnee.

Las ! malheur ! en cecy tous mes conseils sont vains,
Puis que ces forsennez sont ja venuz aux mains.
Ils sont ja colletez, les voylà pesle-mesle,
Et, de plombs fouldroyez, cette mortelle gresle,

Sus le terrein sanglant, a desja abatuz
Mille et mille guerriers, du malheur combatuz
Plustost que de l'adrece, ou que de la vaillance
D'un plus grand cœur, ou bien d'une plus grande lance.
Le fer entreprend tout, et par tout inhumain,
Discourt pour retrencher l'espoir du lendemain.

Comme quand les fureurs de Boree et de l'Austre,
Par le vague animez, tempestent l'une l'aultre,
De leurs poulmons enflez poulsants l'esbranlement
Qui du monde estonné sape le fondement,
Lors, les verdes forests mantelans les orees
Et les flancs raboteux des haults Hyperborees
Esmeues peu à peu par l'effort aleneux
De la gueule orageuse et de l'estomach creux
De ces vents despitez) au souflement s'esbranlent,
Des cimeaux jusqu'au pied les troncs plus puissants tremblent,
Les branchages fueilluz, librement agitez,
Des aultres plus prochains heurtent les sommitez.
Des rameaux estenduz la secousse undoyante,
A ce heurt flechissant, s'entrenuit, innocente.
L'environ en gemit, tout volle par esclats,
Le bas en hault s'esleve et le hault donne à bas,
La forest ruinee en un tas s'emmoncelle,
Difforme, et sans honneur, mesme en soy se recelle.
Ne luy restant en tout, des orages passez,
Que le piteux object des arbres entassez.

Triste comparaison, hé ! demeure imparfaicte :
Honteux, je tay le poinct auquel tu es subgecte;
Peussé-je ainsi celer cette confusion
Que je rentreroy bien en ma conclusion !

Rien ne se peut cacher en chose manifeste.
Qui ne void en plain champ la civile tempeste ?

Je voy les lys parens, ennemis s'attaquer,
Et les mesmes canons contre canons bracquer;
Les enseignes, jadis communes et unies,
De contraires partiz en fureur sont suivies,
Et les mesmes squadrons, sus eux-mesmes courants,
Pour s'entre-massacrer vont par tout discourants.
Quelle brutale erreur, François, quelle impudence
D'abandonner ainsi le sang de vostre France
Au barbare estranger ! Que vous sert la valeur
De vos bras employez sans nul espoir d'honneur ?
Hé ! que peut meriter vostre insolence folle,
Ny de vos cœurs felons la vaillance frivolle ?

Jà, jà, les fiers Angloys, du monde distinguez,
Pourroyent estre depuis vos troubles subjuguez;
Des pays plus haultains les testes desloyales
Debvroyent aorner le front de vos maisons royales;
Ces peuples arrogants qu'au poix vous acheptez,
Soubs vos bras valeureux debvroyent estre domptez.
L'Asian, l'Aphricain, l'Ethiope et le More,
L'Inde et toute autre gent, s'il en est point encore
Coulpable, outre le North, soubs le char estoylé
De l'Ourse, ou vers le bas du globe recelé.
Nos liz, enracinez es plaines Idumees,
Fleuriroyent au milieu des terres empalmees;
Leurs sceptres, s'eslevants richement chaqu'un an,
Lairroyent soubs leur haulteur les cedres du Liban.
Nous verrions parmy nous la plante Egyptienne
Embaulmer les entours de la superbe Seine,
Et tous peuples flechiz apprendroyent le François,
Avec l'humble façon de courtiser nos Roys.

Chaque party soustient et faict sa cause bonne,
Et les armes au poing la raison il se donne,
Mais de sçavoir qui d'eulx s'arme plus justement,
C'est entreprendre un peu trop dangereusement.

Par plus et plus d'un coup ces fureurs animees
Ont exposé au sort leurs puissantes armees,
Et plusieurs foys aussi (mettants leurs armes bas)
Paisibles, ont mis fin à leurs sanglants combats.
Mais comme deux taureaux, dont la fierté despite
En colere et fureur és prez herbuz s'irrite,
D'un menaçant reguard, d'un profond muglement,
D'un pied terre-grateur qui met la pouldre au vent,
Front à front se joignants, l'un sur l'autre s'advance,
Fourchent leurs chefs armez, combatent à oultrance,
Tant qu'au combat, lassez, prennent quelque respit,
Pour retourner plus frez à leur premier despit,
Et puis, ayants repris la vigueur retournee,
Exercent leur fureur le long de la journee.

Telle la France, estant quelque temps en repos,
Heureuse, respiroit, quand, trop mal à propos,
D'un et d'autre costé la noyse renouvelle,
Et les armes on prend pour la vieille querelle.
Le cartoche est bourré, le pulverin est fin,
Le chien est abatu, le reste est au destin :
Si bien qu'au declicquer, tant est fine la pouldre,
Le plomb, du feu poussé, devancera le fouldre.

Aussi en temps si chauld et qui encor bouilloit,
Beaucoup de paille au feu attiser ne failloit
Pour ranimer soubdain la flamme presque esteinte,
Et renverser du tout l'accord d'une paix saincte.

Plus et plus d'une foys a esté combatu,
Et plus et plus d'un coup le Protestant batu,
Qui plusieurs fois aussi, a bien cœur et audace
De se remettre sus et presser qui le chasse.

Comme un dogue hardy, lequel, robuste et fier,
Le taureau genereux ause bien deffier,

Et sans doubter en rien sa redoubtable force,
D'en venir au dessus par tous moyens s'efforce,
Puis, ayant essayé que c'est d'un repentir,
(Par plus d'un rude coup qu'il luy a faict sentir)
Ne veult pourtant ceder à si haulte puissance,
Quand, plus fort repoussé, plus courageux s'advance,
Cet indomptable chien, qui d'ungles et de dents,
D'une gueule escumeuse et de ses yeux ardents,
Fouidroye tout autour, l'entreprenant pour proye,
Quoy que souvent le Taur aux pieds le foule et broye.

Ainsi le Protestant, habile et courageux,
Se ressourd, accablé du destin oultrageux,
Comme Anthee, abatu d'Hercule contre terre,
Se relevoit sus pieds plus habile à la guerre.
Jamais il ne perd cœur, quoy qu'il soit combatu ;
Il ne peult faire joug soubs la force et vertu
De l'ennemy vaincueur; jamais il ne s'oublie,
Son asseuré cerveau ne s'esgare, ains ralie
Le soldat formené, qui çà et là espars,
Sans guide, avau-deroute, erre de toutes parts.
Il r'asseure des chefs la prouesse troublee;
Il remet cœur en pance à l'armee esbranlee,
Ses forces il r'assemble, et se void, desormais,
Prest à recommencer, plus gaillard que jamais.

Qui veit onq le filet d'une foible eau descendre
De l'Apennin cornu, aval, humble, se rendre,
En cachette couler, tout craintif et honteux,
Et puis se r'enforcer soubs l'orage venteux,
Qui, du chef enneigé, par une moite nue,
La coiffe blanchissante en liqueur a fondue?
Un deluge se faict, qui se verse à l'endroit
De ce ruisseau tapy dans son canal estroit;
Il s'enfle, et (orgueilleux en sa force augmentee,
Par l'effort surcroissant de la mare enfantee)

Terrible devenu, fierement s'escoulant,
Les rochers derocquez dans ses eaux va roulant,
Les arbres il arrache, et les hameaux emmeine,
Et les troupeaux beslants pesle-mesle en la plaine,
Soubs sa force asservie, et les valons aussi
Pres des monts assiegez, qu'il tient à sa mercy;
Mais l'orage escoulé, un simple guarson passe,
A pied sec le conduict de son eau humble et basse,
Et ne croyroit-on pas (tant le faict est nouveau)
Qu'il y eust eu jamais aulcune trace d'eau.
Tout tel, le Protestant aux forces infinies
(Apres tant de succez contraires re-unies)
Marche, terrible et fier, et porte, quant et soy,
Au Romain Catholic et l'horreur et l'effroy,
Et, les armes au poing, par tout il se faict voye,
Et tout ce qu'il rencontre il terrasse et fouldroye.

Mais tout en un instant (voyez comment est vain
Et trop mal-asseuré le jugement humain)
Lors que victorieux ce partizan pense estre,
Que tout luy va riant, et qu'il se faict paroistre
Comme ayant le dessus, l'espine vient soubdain
Se mettre entre l'espy et son heureuse main,
Qui luy faict lascher prise et quicter la victoyre
A plus heureux que luy, qui s'aorne de sa gloire.

C'est toy, prince aux liz d'or, dont le bras valeureux
A dompté puissamment les plus chevaleureux;
C'est toy, prince royal, dont la brave vaillance
Des plus forts a vaincu l'invisible puissance ;
Toy seul, à qui le ciel ce triumphe debvoit,
Car l'impossible aussi nul que toy ne pouvoit;
Alors qu'adolescent ta gloire faicts estendre,
Claire, beaucoup plus loing que ce grand Alexandre,
Qui souspire, envieux, et, du tout despité,
Mauldit de son destin la partialité,

Qui se prefere à luy, voyant qu'en plus bas age
(Qu'il n'entreprit le monde) as bien eu le courage,
Maistrisant la fortune, en despit des dangers,
Au tendrelet printemps de tes ans passagers,
D'attenter si grand chose, où la puissante crainte
Des plus rudes guerriers a bien failly d'ateinte,
Mais ta force et valeur, ton heur, et ton destin,
Ont à point coronné ton œuvre par la fin.

Poursuy donq, Prince heureux, mais drece à aultre usage
Tes armes, car le ciel te promet d'advantage,
Et te doibt departir je ne sçay quoy çà bas,
Pour te rendre plus grand troys foys que tu n'es pas.
Lors, quelqu'un chantera, peult estre, en meilleur stile
Le glorieux renom de ta force invincible,
Ta vertu, ta bonté, ta royale equité,
Et de ton port hautain la digne majesté.

Tandis, je poursuyvray, d'un metre pitoyable,
Tous les embrasements, et l'horreur effroyable
De tant de sang versé, le pays fourragé,
De mille indignitez le bas peuple oultragé,
Des vefves sans confort les pleintes desolees,
Les durs gemissements des vierges violees,
Les freres regrettez et les peres aussi,
Des parents et amyz le remordant soucy,
D'un et d'autre costé le destin miserable,
Et du royaume entier la perte irreparable.

Le sang arrose tout, et les champs sont couverts
De cadavres gisants, les cercueils sont ouverts
Dans les temples polluz, dont l'aire prophanee
Blasme la deité en vain tant reclamee,
Qui, sourde à nostre voix, permet si longuement
L'impieté regner çà bas impugniment.
Manes qui, voletants au-tour de vostre cendre,

Dans l'oubly stygieux differez à descendre,
Que faictes vous, errants entour voz os troublez?
Allez à la bonne heure, allez, umbres, allez,
Et par l'air frofrotants, employez la nuict brune
A rechercher, legers, le cercle de la lune.
Là, vivants en repos, exempts de passion,
Ne craindrez des malheurs la dure affliction,
Heroës devenuz; et proches des celestes,
Vous rirez franchement de ces dures tempestes
Que souffristes vivants, et qu'encor vous souffrez,
Trop inhumainement dans vos cercueils oultrez.

Allez, Manes, allez, quitez à la bonne heure
A nous, pauvres chetifs, cette triste demeure,
Qui, versants de nos yeux une mare de pleurs,
Courbez dessoubs le joug de si cuisantz malheurs,
Ne regrettons sinon de vous avoir veuz naistre,
Et, fiers, parmy les rangs, plus que Cæsars paroistre,
Puis, tout en un instant, furieux devenuz,
Vous qui fustes François, à vous-mesme inconneuz,
Contre vous-mesme armer vos dextres trop cruelles,
Et perir, entassez de playes mutuelles!

Ainsi la fiere gent qu'en armes enfanta
Le champ Bœotien, où Cadme s'arresta
Sus le serpent oultré, ne fut pas plustost nee
Qu'elle fut à peu pres sus l'heure exterminee,
Sus soy-mesme courant, et sans occasion,
L'occasion trouva de sa destruction.

Vous, guerriers genereux, qui, à vostre dommage,
Et d'une brave erreur, avez vengé l'oultrage
Sur vos noms entrepris par l'envie du temps,
Vivez à tout jamais sur la course des ans;
Puisque vostre renom glorieusement vole
D'une aile qui fend l'air de l'un à l'autre pole.

Perte de vie est gaing, quand de la perte sort
L'honneur d'un hault exploict où se gaigne la mort.
Anthoine (l'aultre honneur et la claire excellence
De l'antique maison royale de la France),
De ta haulte valeur les honneurs meritez
Ne furent onq d'aucun trop dignement chantez.
Prince, si quelque-foys ton oreille enchantee
Aux accords de ma voix, vivant fut contentee,
Reçoy tes derniers chants sus ta cendre, et reçoy
En gré ces tristes pleurs que je respan pour toy.

Robuste Guysien, ton audace terrible
Et ta vaillance extrême estoit toute invincible
Quand, d'un plomb aguetteur, poussé mal à propos,
Contrainct fus de cercher au ciel plus seur repos.

Toy, franc Montmorancy, tu coronnas ta gloire
Au milieu des estours d'une riche memoire,
Quand, ayant longuement, chargé d'honneurs, vescu,
Par une illustre mort la mort mesme a vaincu.
Et toy, Loys (duquel la prouesse estimee
Laisse arriere bien loing ta haulte renommee),
Le ciel tesmoigne encor, où tu viz bien-heureux,
L'immortelle valeur de ton cœur genereux !

O dure loy du temps ! cruelle et importune
De laisser apres vous l'inutile commune;
Quoy qu'on voye, eternels, tous vos beaux noms fleurir,
Jamais ne deviez naistre, ou jamais ne mourir.
Mais las ! le sort esgal mourir à tous ordonne,
Et à qui que ce soit la Parque ne pardonne :
Tous nos jours sont comptez, rien ne s'y peult changer,
Et le temps d'un seul poinct ne les peult alonger.

(*Cinq Livres de l'Erynne Françoise*, 1585.)

JEAN LE MASLE

On suppose, d'après son *Discours des incommodités de la Vieillesse*, écrit en mars 1568, où il dit n'avoir pas encore trente-cinq ans révolus, que Jean Le Masle naquit vers 1533. Il était de Baugé, en Anjou. Il perdit ses parents de bonne heure, et ce fut un de ses oncles, Mathurin Chalumeau, Sieur de Bernay, Avocat à Angers, qui se chargea de développer les heureuses dispositions qu'il montrait pour l'étude. Cet « Avocat droict, rond et entier, non touché de fallace, amateur de justice, et de la foy antique observateur », comme le dit le poète, lui inspira les mêmes sentiments d'équité et le même éloignement pour la Réforme, qui nous préparait la pire des guerres civiles. Il quitta Angers pour Paris, où il suivit les leçons de Turnèbe et de Dorat, lequel commentait alors Pindare et Théocrite. L'interprétation du Professeur Royal le « saisit d'un chaud désir de suivre la douce poësie ». Mais il eut aussi la sagesse, étant sans fortune, de s'appliquer à l'étude du Droit, comme le lui avait conseillé son oncle. Il se rendit donc à Bourges, y apprendre « la science de Thémis » avec le fameux Cujas. Touché par les charmes de plusieurs Demoiselles, qui ne répondirent pas à sa passion, il s'en plaignit en des *Elégies* pleines de « regrets et de soupirs cuisans », qu'il se refusa de mettre en lumière. Cependant, la guerre civile s'étant allumée à Bourges, Le Masle regagna son pays, où il épousa la sœur du Lieutenant général de Baugé et de Clément Le Bigot, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Dès lors, il se fixa pour toujours dans sa patrie, exerçant sa profession d'Avocat, sans chercher d'augmenter sa fortune, et partageant ses loisirs entre le soin de sa famille et l'exercice de la poésie :

Ores loüant les bons, et ores des pervers
Les vices reprenant selon qu'ils en sont dignes.

Mais, comme il cultivait les Muses sans en attendre autre loyer que son propre plaisir, nous n'avons de ses ouvrages que la plus

petite partie, sans les *Satires* qu'il dit avoir composées, ni les *Hymnes*, ni les *Cantiques Chrétiens*, ni le *Commentaire sur la Coutume* de son pays. Même, dans l'instruction morale qu'il laissa à René Le Masle, son fils, il l'exhorte à ne point mettre au jour les œuvres qu'il s'était abstenu de publier. Outre plusieurs discours moraux, on trouve dans ses Nouvelles récréations une *Epître à Jean Le Frère de Laval* contre les Poètes Lascifs, et une *Satire* qui devait servir de préface aux autres pièces de ce genre que Le Masle n'a point publiées. Il y faut ajouter le *Brief discours sur les troubles* publié à Rouen en 1573.

On relève, parmi ses dédicaces, celles à Hurault de Chiverny, à François de Belleforest, le traducteur de Bandello et de Boccace, et à son maître Jean Dorat.

Bibliographie. — *Deux Discours de l'origine du droit et de la Noblesse*, Paris, 1578; — *Brief discours sur les troubles qui depuis douze ans ont continuellement agité et tourmenté le royaume de France*, Lyon, 1573; — *Chant d'Allégresse sur la mort de Gasp. de Colligny*, Paris, 1572; — *Discours de l'Origine des Gaulois, ensemble des Angevins et des Manceaux*, La Flèche, 1575; — *Le Bréviaire des Nobles, contenant sommairement toutes les vertus, et perfections requises à un gentilhomme pour bien entretenir sa Noblesse*, Paris, 1578; — *Les Nouvelles récréations poétiques*, Paris, 1580, — *Annotations sur le Criton de* Platon, *de la traduction de* Philibert du Val, *Evesque de Seez ; avecque la vie de Platon mise en vers*, Paris, 1582.

A consulter. — Goujet, XII, 380. — Brunet, *Man. du Libraire*. — Viollet-le-Duc, *Bibl. Poét.* — C. Ballu, *Jean Le Masle*. — Lanson, *Manuel Bibliogr.*

DISCOURS

TRAITTANT DE LA NOBLESSE, ET DE SON ORIGINE,

A F. DE BELLEFOREST,

GENTIL-HOMME COMMINGEOIS

Nature (dont les faits sont remplis de merveille)
Nous a tous composez d'une masse pareille
Dès le commencement, si bien qu'en race et sang,
Jadis, tous les humains tenoient un mesme rang,
Sans qu'il y eust entr'eux aucune difference,
Fust en tiltre d'honneur, ou pompeuse chevance;
Ains vivoient par les champs, les deserts et les bois,
N'estans assujectis à la rigueur des loix,
Et, francs d'ambition, voyoient couler leur vie,
Sans point estre enviez ny point porter d'envie,
Contents de leur party et rois de leurs desirs,
En plaine liberté prenoient mille plaisirs;
Car, guidez d'innocence, entr'eux le nom de vice
Estoit lors incogneu; et tous, purs de malice,
Et blanchissans de foy, d'aucune ambition
Ne brouilloient leur cerveau, ny d'autre passion.

Mais, comme peu à peu, cette saison heureuse
Totalement se change en une autre fascheuse,
Lors, entre les mortels le vice s'avança,
Et leur simple candeur et bonté se passa;
Le miserable soing d'acquerir d'avantage
Et de paroistre grands, bourrella leur courage,
Tirannisant à coup leur libre affection,
Si bien que les plus forts, bruslez d'ambition,
(Et eux se confiants en leur force et puissance)
Les plus foibles ont mis soubs leur obeïssance,

En les faisans ployer soubs leur loy et vouloir,
Comme ceux qui n'avoient de resister pouvoir.
Incontinent sortit du centre de la terre
Discord, sedition, et furieuse guerre,
Et du sang des humains (meurdris de tous costez)
On veid en un moment les champs ensanglantez.
Lors, ceux qui es assaux, batailles, et alarmes,
Se monstroient les plus forts et adextres aux armes,
Furent par dessus tous honorez et prisez,
Et d'un commun accord les plus authorisez,
Comme libres et francs de la charge ordinaire
Que porte sur le dos le plus bas populaire;
Et deslors chacun d'eux choisit certain blason
Affin de remarquer sa race et sa maison.

Voila comment jadis le tiltre de noblesse
Print l'origine sien, par guerriere prouesse,
Car tous enfans de Mars qui, au priz de leur sang,
Faisoient mieux le devoir acquirent un tel rang,
Et leur race, à jamais illustre et decoree,
De fils en fils estoit prisee et honoree.
Nobles ils furent dits, comme ceux qui montez
Sont aux degrez d'honneur, par leurs faits meritez,
Ou bien par la vertu de leurs ayeulx antiques,
Lesquels, ainsi que Dieu, par actes heroïques,
Reluisoient sur le peuple, et, apres le trespas,
L'honneur par eux acquis en oubly n'estoit pas.

Un autheur de ce temps trois sortes de noblesse
Nous propose aujourd'huy, dont l'une s'apparesse,
Et caignarde chez soy par lascheté de cœur,
De ses nobles parens obscurcit tout l'honneur.
L'autre aux armes s'addonne, estendant la memoire
De son bruit et renom par faits dignes de gloire,
De ses gentils ayeulx imitant la vertu,
Qui, pour leurs Princes, ont vaillamment combatu;

L'autre hante la Court, où, avec mille peines,
Des Princes et des Rois ell' quiert les faveurs vaines
En admirant leur pompe, et vend sa liberté
Pour un petit honneur servement achetté.

Assez grand nombre encor' de vaillans Gentilshommes,
Et vertueux, sont veuz en ce temps où nous sommes,
Mais quant aux faits-neants, pestes du genre humain,
Et dignes de porter l'aiguillon en la main,
Non d'avoir au costé l'alumelle tranchante,
(Tant sont effeminez et d'ame non-chalante)
L'on n'en voit que par trop; et tels hommes oiseux,
Mangeans en vain le jour, tousjours entre les preux,
Sont lasches et couarts; mais vers la populace
Ils sont puissants de fait, de parolle, et d'audace,
Ayans à contre-cœur les lettres et les arts,
Et seulement de nom sont des enfans de Mars.
Brief, ce sont fayneants, grosses masses de terre,
Ny bons en temps de paix, ny bons en temps de guerre.

Sur cest endroit icy je m'estonne de ceux
Lesquels, bien qu'ils ne soyent aux guerres paresseux,
Ains genereux, et plains d'un valeureux courage,
Mesprisent toutesfois des sciences l'usage,
Comme s'il fust contraire à celuy du harnois,
Qui paroistre les fait entre Princes et Rois;
Car s'ils n'avoient les yeux pressez d'un serré somme,
Ils cognoistroient assez que, sans sçavoir, un homme
De beaucoup ne differe aux animants brutaux.
Mais, pauvres gents, pippez de l'ombre d'un bien faux,
Quell' extresme fureur, quell' ardane manie
Vostre sotte cervelle incessamment manie?
Si qu'ainsi dedaignez la science, qui fait
L'homme devenir sage, admirable, et parfait?
Par la lettre il cognoist non seulement soy-mesme,
Mais aussi l'Eternel, auquel il sert, et l'ayme

De toute sa pensee; et au ciel son esprit
A toute heure se pend, où, cherchant Jesu-Christ,
Sa grandeur et bonté de si pres il advise
Que toute chose humaine en son cœur il mesprise.

Si c'est un chef de guerre, ayant quelque sçavoir,
Par l'histoire il apprend quel est le sien devoir,
Soit à cheval, à pied, en bataille rangee,
En approche, en assault d'une ville assiegee;
Il apprend comme il fault, d'un œil non endormy,
En embusche caché surprendre l'ennemy,
Et à bien animer au martial ouvrage
Des soldats estonnez le cœur et le courage,
En les rendant à coup aux armes furieux,
Par sa voix, qui leur met l'honneur dedans les yeux.
Brief, l'homme, par l'estude, a moyen de se faire
Guerrier brave et pratique en toute grand'affaire.

Tous les livres sont pleins, tant Latins que Gregeois,
D'exemples infinis des Princes, Ducs, et Rois,
Qui n'ont moins caressé les sciences et lettres
Qu'ils se sont montrez pieux et aux armes adextres;
Tesmoin Jules Cesar, qui de nuit escrivoit
Tout cela que de jour executé avoit;
Tesmoin cest Empereur, qui tant aima Virgille,
Et cil qui tant prisa la trompette d'Achille.
Mesme de nostre temps, ce Roy le nompareil,
François premier du nom, qui tira du cercueil
Les lettres, et receut Minerve, qui de France
Chassee avoit esté long temps par l'ignorance,
Dont fut imitateur un du-Bellay, nommé
Le Seigneur de Langè, lequel n'a moins aimé
Du mestier de Pallas l'exercice ordinaire,
Que celuy du harnois et labeur militaire.
Le nombre est infiny des Princes qui, vivants,
Aux armes estoient preux et aux lettres sçavants;

Toutesfois aujourd'huy, plusieurs ne tiennent compte
Des lettres ny lettrez, voire mesmes ont honte
D'apprendre et de sçavoir, car par instinct certain,
Beaucoup de nobles ont les Muses à dedain.
Mais n'est-ce estrange cas que celuy qui se vante
D'estre le plus orné de noblesse excellente,
(Laquelle, de vertu son origine prend)
Souventes fois est veu tout sot et ignorant?
Certes, ne rien sçavoir est chose miserable,
Mais encor' est-il plus vilain et detestable
Ne vouloir rien sçavoir, et par commune erreur,
Avoir toute science et doctrine en horreur.

Le poëte Hesiode, entre diverses choses
Qu'il a divinement en ses escrits encloses,
Trois sortes nous descrit et manieres de gents,
Dont les uns sont pourveuz d'un esprit et d'un sens
Si excellent et vif, qu'ils peuvent bien cognoistre
D'eux mesmes tous les arts, sans l'aide d'aucun maistre;
Tels, en perfection tiennent le premier lieu,
Si bien que chacun d'eux est prisé comme un Dieu.
Les seconds ne sont pas d'une ame si subtile
Comme sont ces premiers, qui toutesfois docille
Se montre volontiers; et tels font bon accueil
Tousjours aux doctes gens qui leur donnent conseil;
En tous leurs faits cherchant l'avis des personnages
Qui, par estude, sont rendus prudents et sages;
Et, bien qu'en excellence accomplis ne soient tant,
Grand'louange et honneur ils meritent pourtant.

Les derreniers sont ceux qui, du tout sans science,
Ne veulent acquerir aucune intelligence
Des lettres ny des arts, voire mesme escouter
Ne daigneroyent ceux-la qui les vont exorter.

Tels sont noz fayneants, qui leurs races insignes
Obscurcissent par mœurs depravez, et indignes

Sont d'avoir honneur, mesme entre les artisants;
Toutesfois, nous voyons faire des suffisants
Icy, le plus souvent, à ces lames ferrees
Qui pour leur race et sang à tort sont honorees,
Puis que de leurs majeurs vertueux et bien nez,
Ne tiennent que le nom et sont effeminez,
Au lieu que les premiers, par vertu et proësse,
Acquirent ce beau tiltre et degré de noblesse.

Entre ceux-la d'Egypte estant quelque Seigneur,
Jadis, par mort ravy, avecques grand honneur
Il estoit inhumé, et faisoit-on memoire
De toutes ses vertus et faits dignes de gloire;
Mais un tel chant funebre, apres le sien trespas,
Tant seulement un mot allegué n'estoit pas
De son lignage et sang, pour montrer que nature
Nous a tous faits egaux, subjects à pourriture.

Il est bien vray que ceux qui suyvent la vertu,
Suants et travaillans, soit que le fer pointu,
Hardis, tenans en main, ils defendent leur Prince,
Ou soit que par sçavoir ils ornent leur Province,
Meritent plus d'honneur que ceux lesquels sont nez
De vulgaires parents, combien qu'ils soyent ornez
De sagesse et vertu : comme une belle pierre
Enrichist l'anneau d'or qui en son rond l'enserre.

Mon cher Belle-forest, dire en passant je veux
Que tu es tout ensemble et noble et vertueux,
Ayant, depuis vingt ans, d'une feconde plume,
Tant en prose qu'en vers escrit maint beau volume;
Et chacun jour encor', sans prendre aucun repos,
Travailles pour la France, en une estude enclos,
Ne voulant obscurcir le tiltre de noblesse
(Acquis par tes majeurs) d'une molle paresse;

Où tu as plus de los et d'honneur merité
Que d'avoir ainsi qu'eux les armes supporté,
Car tes œuvres ont plus accreu ta renommee
Que si Mars furieux ton ame eust enflammee,
Veu que des anciens les faits de plus haut pris
Nous seroient incogneuz sans tes doctes escrits.

Quant à ceux qui, bruslez d'ardante convoitise,
En la court des grands Rois engagent leur franchise,
Plusieurs se plaisent tant à leur cœur desguiser,
Qu'en violant leur foy on leur voit abuser,
D'un fard trompeur, celuy qui en eux a fiance,
Ainsi que j'en ay fait moy-mesme experience.
Mais (comme dit Ronsard) ces grands Dieux de la court
Me happent à la gorge et me font taire court,
De façon que parler je n'ose d'avantage
Des mœurs des courtisans, ny de leur feint courage.
Je diray seulement que ces ambitieux
Ont le cœur tout rongé de pensers soucieux,
Car un espoir trompeur leur esprit ensorcelle,
Et la frayeur aussi l'ame et le sang leur gelle,
Craignants leurs faveurs perdre et tomber, d'un beau sault,
Aussi bas comme ils sont en credit montez hault.
Ils sont fort curieux de bien se contrefaire,
En ployant le genou mesme à leur adversaire,
Et, contraints d'endurer l'effort des mesdisants,
Ecoutent chacun jour mille propos cuisants.
Bon Dieu ! que de regrets, de miseres, de gehennes,
De desespoirs, de peurs, de choleres haultaines,
De remords inhumains, et de soucis mordants,
Comme loups affamez les rongent au dedans !
Mais, Muse, que fais-tu ? veux-tu compter l'arene
Que le vent fait voler és champs blonds de Cyrene,
De penser declarer les travaux et ennuis
Qu'à la Court on endure et reçoit jours et nuits ?
Doncq', repren ton propos, traittant de la noblesse

Qui maintenant s'aquiert par pecune et richesse.

Aristote nous fait quatre genres divers
De tous nobles qui sont en ce rond univers,
Disant que par vertu (qu'on ne sçauroit abattre)
Quelques uns ont acquis ce droit à bien combatre
(Ainsi qu'avons deduit), les autres par sçavoir,
Les autres par chevance et par mondain avoir,
Et les autres aussi par sang et par lignage;
Mais l'on prise (sans plus) en ce malheureux age
Et vray siecle de fer, ceux qui tous comblez sont
De biens et de chevance, et qui grand's suittes ont
De valets, de chevaux, avec maisons dorees
Et sumptueux palais, dont on voit peinturees
Les voultes d'un esmail fait de riches couleurs :
Car pour avoir suivy la troupe des neuf sœurs,
Tous les jours de sa vie, et remply sa poitrine
(Par assidu labeur) de science et doctrine,
Ny pour estre facond, gentil, et bien acort,
Ny pour estre aux combats adroit, vaillant, et fort,
Ny pour estre sorty d'illustre sang et race,
Nul n'est icy prisé, quelque chose qu'il face,
S'il n'est bien opulent. Au rebours, pour n'avoir
Ny force, ny vertu, ny doctrine et sçavoir,
Pour estre aussi extrait de parents mechaniques
(Ayants, d'un vil mestier, travaillé aux boutiques)
L'homme tient le plus beau et honorable lieu,
Et, adoré de tous, il est ainsi qu'un Dieu,
Pourveu qu'il ait beaucoup d'argent et de chevance,
De cens et revenus, et face grand'despense.

Pour cette occasion maint poëte, en ses escrits,
A celebré de l'or l'excellence et le pris;
Entre autres, Philemon soustient que d'Amalthee
La corne, tant de fois és vieux siecles chantee,
N'est rien que l'argent pur, lequel, icy, nous fait

Avoir incontinent toute chose à souhait :
Soit noblesse ou amis, beauté et bonne grace;
Ce qu'a depuis esté rechanté par Horace,
Qui fait de la pecune une Royne, disant
Que par ell' un gros fat est veu beau et plaisant,
Car richesse est l'escu de la race, et sottise,
De maints que le vulgaire icy admire et prise,
Veu que s'ils ne l'avoient sots on les nommeroit,
Et moins que crochetteurs chacun les priseroit.
Apres, de Jan Second la plume ingenieuse
De cette Royne-là descrit la cour pompeuse,
Et, pour alleguer ceux de nostre temps encor',
Ronsard un Hymne a fait des louanges de l'or,
Pour montrer que le tiltre et degré de noblesse
N'est rien que mocquerie où deffault la richesse.

Quand Marius entra, triumphant et pompeux,
Dans la ville de Rome, et qu'on faisoit des feux
Et clameurs devant luy, en signe d'allegresse,
Qui, pour lors, eust osé doubter de sa noblesse?
Mais aussi quand il fut, par l'effort de Sylla,
Son ennemy mortel, honteusement de là
Chassé, comme un coquin, voire devenu herre
Jusques à mandier par la Punique terre
(Où sa retraite il fist) son miserable pain,
Qui doute qu'il ne fust lors estimé villain?
Fait-on nul cas de ceux dont paroist la chair nue,
En maint lieu, par dessoubs une robbe rompue?
Mais combien voyon-nous encor' de nobles gents
Qui, estants devenus pauvres et indigents,
Demeurent obscurcis parmy l'espesse tourbe
Du populaire bas, qui, sans fin, le dos courbe
Au labeur et travail? Au contraire, plusieurs
Sont nobles estimez, et appellez Messieurs
D'un chacun aujourd'huy, qui sont extraicts de race
La plus vile qu'on treuve entre la populace,

Dont les parents estoient, ainsi que crocheteurs,
Cinquante ans n'y a point, sans biens et sans honneurs;
Et tels hommes, sortis de bas lieu et lignage,
Changent incontinent de race et de langage,
S'estimants demy-Dieux, quand fortune leur rit,
Et perdants le meilleur alors de leur esprit,
Leurs plus proches parents ne daignent recognoistre,
Ny ceux lesquels, aussi, pauvres les ont veu naistre,
Tant la richesse bande et esblouit les yeux
De ceux qui sont, en biens et tresors, plantureux.
Mais ainsi qu'un vaisseau fait d'airain ou de cuyvre,
Bien doré par dessus, apres qu'il est delivre
De cest or precieux qui lustre luy donnoit,
Se monstre tel qu'il est, ainsi en fin se voit
La lascheté de cil qui faulsement se vante
Du tiltre de noblesse, et en ce monde, attente
D'aparoistre bien grand, ores qu'il soit extrait
Quelque fois d'un porcher ou cureur de retrait.
Mais où est Pharamond et toute sa lignee,
Laquelle aux armes fut sans cesse embesongnee?
Que sont Clovis, Pepin, et Martel devenus,
Et ceux qui de leur sang sont aussi provenus?
Certes, ils sont tous morts, et plus, la geniture
Et race d'aucun d'eux en ce monde ne dure.
Comment donq' se pourroient long temps perpetuer
Ces petis compagnons, que nous voyons suer
Apres ce tiltre et nom specieux de noblesse,
S'efforçants de le prendre et usurper sans cesse,
Puis que Princes et Rois, et leurs races aussi,
Ne peuvent mesmement tousjours durer icy?

Que je me ry de voir ces nouveaux gentilastres
Leur antique noblesse eslever jusqu'aux astres,
En tous leurs beaux discours, nombrants, par ordre et rang,
Jusqu'au temps d'Abraham les lignes de leur sang,
Tant ils sont impudents) et tous leurs plaisants comptes

Ne sonnent que Barons, que grands seigneurs, ou contes;
Mais, si de leurs majeurs quelqu'un le bonnet rond
Autrefois a porté, jamais ne l'advou'ront,
Car ces gros ignorants, qui ne sçavent rien faire,
Pensent totalement cette marque contraire
A la noblesse illustre, attendu qu'on la voit
Porter aux gents sçavants qui ont appris le droit
Et les loix, à cell' fin d'administrer Justice
A ceux de leur Province, en punissant le vice,
Premiant la vertu, et faisant tout devoir
D'hommes bien vertueux d'esprit et de sçavoir.

Apprenez, ignorants, apprenez qu'en la sorte
Que l'un et l'autre bras de l'homme se rapporte
Egalement au chef, et, comme un corps humain,
De membres et d'humeur bien temperé et sain,
Se rend, obeyssant franchement à la bride
Du chef, qui, çà et là, à son plaisir le guide;
Ainsi le Roy, qui a souveraine puissance,
Et auquel tous estats doivent obeïssance
Comme membres au chef, a, pour son dextre bras,
Justice qui esteint les proces et debats,
Et la noblesse, nee aux combats et alarmes,
Est le senestre bras; et, partant, l'homme d'armes,
Mespriser ne doit point ceux-là du long habit,
Ny les voir (comme il fait) d'un visage despit.

Or, veu qu'il fault avoir une tres-grand'richesse
A celuy qui commence à bastir sa noblesse,
Je m'estonne d'aucuns petis galands, qui ont
Aussi peu de moyen, comme dessus le front
Ils ont trop d'impudence, entendu qu'ils aspirent
A ce tiltre et degré, tant les honneurs desirent,
Et pensent acquerir un grand los et renom
Si tost qu'ils ont escrit par un DE leur surnom.

Pauvrets ! enflez d'orgueil, enflez de vanterie,
Vous servez au commun de fable et mocquerie
De tant vous eslever, parce qu'il cognoist bien
Quel est vostre lignage et quel est vostre bien.
Doncques, si m'en croyez, sans plus vous contrefaire,
Affables vous serez au menu populaire,
Veu mesmement que Dieu, qui toute chose peult,
Pert et maintient des Rois les sceptres comme il veult;
Car ainsi que le vent tout en ce monde passe.
Soit biens, honneurs, estats, illustre sang, et race,
Brief, rien n'est icy veu que ne change le temps,
Fors la seule vertu, qui deffie les ans,
Et demeure, sans fin, d'eternelle duree;
De là faut inferer la noblesse asseuree
Se bastir seulement sur icelle vertu,
Non par l'avoir mondain ou le glaive pointu.

Car, tout ainsi que l'or a la terre pour mere,
De noz esprits aussi le hault ciel est le pere;
Or, cela que la terre engendre est fresle et vain,
Tels les biens de fortune et tel le corps humain,
Mais l'esprit, qui du ciel a pris son origine,
(Comme estant une part de l'essence divine)
Est immortel et pur. Donq', les nobles vertus,
Dont les gents de bien sont ornez et revestus,
Nous devons plus priser que toutes les proesses
Qui procedent du corps, ou mondaines richesses.

Ainsi point ne suffit, pour noble devenir,
Ou bien pour la noblesse au monde entretenir
De ses premiers majeurs, d'estre chault à la guerre,
De tenir maint beau fied et spacieuse terre,
Si l'on tasche d'accroistre en grands biens sa maison,
Contre Dieu, contre droit, contre toute raison,
Opprimant les petits par trop grand'convoitise,
Ou bien si l'on s'adonne à l'orde paillardise,

A la crapule salle, ou quelque autre peché,
Veu qu'en ce point, du tout est polu et taché
(Je dy polu de tache et macule eternelle)
Le beau lustre du sang et race paternelle.
Mais (ô l'abus trop vain !) chacun aujourd'huy tend
A telle qualité, et noble se pretend;
Toutesfois, où sont ceux lesquels noblement vivent
Et qui de la vertu l'estroit chemin ensuyvent?
Plusieurs, le temps passé, sortis et provenus
De sang assez obscur, sont nobles devenus
Par leur gentil esprit, car le ciel a puissance
De changer es enfans la loy de la naissance,
Et, ainsi que le lis peult naistre d'un fumier,
La rose d'un buisson, ou, comme un jardinier,
Qui, sur un tronc sauvage ou de soy tout sterile,
Ente quelque bon fruit, ainsi, de race vile
Beaucoup d'hommes, jadis se cognoissants extraits,
Se sont icy rendus excellents et parfaits,
Si bien que, de leurs noms et faits dignes de gloire,
Jusques à ce jourd'huy l'on prise la memoire.
De quels parents yssit cest orateur, nommé
Marc Tulle Ciceron, si sçavant renommé?
De quels, Virgile, Homere, et autres maints poëtes,
Qui ont porté le myrthe et laurier sur leurs testes
Tandis qu'ils ont vescu, puis d'un los se suyvant,
Tousjours icy leur nom est demeuré vivant?
Qui doute qu'ils ne soient (quant à la geniture
De leurs antecesseurs) de race fort obscure?

Je me tais de maint Prince, et Empereur aussi,
Dont le pere a vescu ignoble et obscurcy
Au milieu du commun, lequel, par sa proẽsse
Et guerriere vertu, au degré de noblesse,
Souverain a monté; seulement de l'un d'eux,
Martius appellé, rememorer je veux
Le notable propos, qu'il se mist lors à dire,

Qu'à Rome on l'eut choisy pour gouverner l'Empire,
Bien qu'autrefois il eust exercé le mestier
Mecaniq' de forgeur, ou simple serrurier :

« Mes compagnons (dit-il) je ne fais doubte aucune
Qu'on ne me puisse bien ma pristine fortune
Et estat reprocher, mais j'ayme beaucoup mieux
Ouyr dire de moy le fer victorieux
Avoir esté plustost (ainsi que bien cognoistre
Le peult chacun de vous) manié de ma dextre,
Que le vin, ou les fleurs, ou les femmes, ainsi
Que faisoit Gallien, qui rendit obscurcy,
Par sa lascheté grand', de son sang tout le lustre,
Indigne se faisant d'un pere tant illustre.
Qu'on me reproche donq' tant qu'on voudra mon ar.
Pourveu que toute gent, demeurant autre part
Qu'en Italie, sente, à son dam et dommage,
Que j'ay traité le fer tout le temps de mon age,
Tant qu'il leur soit advis, oyant le nom Romain,
Que c'est un peuple dur plus que fer ny qu'airain.
Quant à vous, estimez d'avoir choisy non Prince,
Pour defendre et garder vous et vostre Province,
Qui onques n'a rien sceu, fors manier sans fin
Le fer, auquel il est de sa nature enclin. »

Ainsi cest Empereur (dont la Romaine histoire
Remarque la vertu), à son honneur et gloire
Prenoit d'avoir, premier, forgeron esté veu,
Puis en fin, d'un tel sceptre et couronne pourveu;
Comme signifiant qu'il est bien plus louable
De prendre en nostre fonds ce nom tant honorable
De noble, et en orner apres noz successeurs,
Que l'avoir seulement de noz antecesseurs.
Mais plusieurs, aujourd'huy, yssus de sang illustre,
De leurs nobles majeurs effacent tout le lustre,
Par leurs vices infects et par leur lascheté,

Usurpants faulsement leur tiltre et qualité.
Que si les saintes loix punissent tout faulsaire,
Que doit-on, par justice, à ces impudents faire,
Lesquels, contre tout droit, prennent le nom sacré
De noblesse, qui est à vertu consacré?

J'entends bien leur defense, ils diront que cogneue
Est assez leur Noblesse, et jusqu'à eux venue,
Tousjours, de pere en fils, dés et depuis mil' ans,
Et quelquefois encor' depuis un plus long temps,
Si qu'ainsi, leur estant de longue main acquise,
Jamais en controverse aucun ne l'avoit mise,
De tant qu'il ne fault point, par sur l'Antiquité,
S'enquerir nullement, tant a d'auctorité.
Outre-plus, ils diront avoir la jouissance
De maint Dommaine et Fied, et d'une ample chevance;
Partant, ont le moyen de tenir leur maison
Magnifique et ouverte, en tout temps et saison;
Qu'ils peuvent en plaisir chacun y faire vivre,
Comme Lievres et Cerfs à la chasse poursuyvre,
Ou voler la Perdrix, ou, à d'aultres esbas,
S'occuper tout le jour, ayant pris le repas.

Voila certainement la plus commune marque
De laquelle aujourd'huy l'homme noble on remarque.
Mais quant à moy, je dy que celuy qui donter
Ne peut sa chair rebelle, et les maux suporter
Que le Ciel luy envoye, avecques patience;
Qui ronge ses subjects par force et violence,
Ou par finesse caulte, et qui passe le jour
En plaisirs, n'ayant Dieu que le ventre et l'amour;
Brief lequel adonné et endurcy au vice
Mesprise l'Eternel le Roy, et la justice :
Tel meschant est vilain et deshonneste, encor
Qu'il eust pour ses majeurs Francion ou Hector.

Parquoy nous concluons que celuy seul se nomme,
A bon et juste droit, vray noble, ou Gentil-homme,
Non celuy dont la faux moissonne au champ d'autruy
Le tiltre de noblesse, ayant, pour tout appuy,
L'honneur et los acquis par ses malheurs antiques,
Lesquels ont sur le roc de leurs faits heroïques
Fondé telle noblesse, et n'ensuyt leur vertu :
Mais celuy qui (estant orné et revestu
De sagesse et valeur), de sa propre matiere
La bastit par science ou proësse guerriere,
Sans vouloir s'enrichir d'un tresor emprunté,
Alleguant ses majeurs pour toute authorité.

(*Les Nouvelles Recreations Poetiques*, 1586.)

GABRIEL BOUNYN

Gabriel Bounyn naquit à Châteauroux en Berry. Il termina ses études à Paris et se fit recevoir avocat. « Depuis, dit l'Abbé Goujet il devint Bailly du lieu de sa naissance, et, enfin, Conseiller et Maître des Requêtes du Duc d'Alençon, mort Duc d'Anjou en 1584. Du Verdier, et ceux qui l'ont copié, se trompent en lui donnant la qualité de Maître des Requêtes de l'Hôtel de Sa Majesté. Outre que cette charge n'eût pas été compatible avec celle de Bailli de Châteauroux, il est sûr que Bounyn ne prend point lui-même d'autres qualités que celles qu'on vient de spécifier, à la tête des Poësies Françoises et Latines, qu'il donna en 1586. J'ignore le tems de sa mort... » Ce fut son frère Jean qui exerça la charge dont parle Du Verdier.

En 1561, Gabriel Bounyn fit imprimer sa Tragédie de la *Sultane*, représentée l'année précédente, et qui a pour sujet la mort de Mustapha, fils de Soliman, victime des intrigues et des calomnies de la sultane Roxane. Il la dédia, ainsi qu'une Pastorale, au Chancelier de l'Hopital, qui paraît avoit été son protecteur. Les frères Parfaict font remarquer que Bounyn fut le premier qui ait mis un sujet turc sur la scène et un événement contemporain. Il précédait en cela Mairet, Dalibray, Desmarets, Magon et Tristan, qui traitèrent le même sujet sous les titres de *Soliman*, de *Roxelane*, de *Tamerlan* et d'*Osman*. Racine en semble moins audacieux, avec son *Bajazet* tiré d'un fait récent de l'histoire ottomane, trente ans après la mort du Prince.

« Un zèle vif et ardent pour la France », dit Goujet, fait le principal mérite de ses poésies, telles que la *Satyre au Roi contre les Républicains*, et l'*Alectriomachie, ou joûte des coqs*, satire assez obscure, prise des diverses Histoires d'Elien. La *Satyre au Roy* est proprement une invective contre les Protestants, qui songeaient à partager la France en province fédérales, sous le gouvernement d'une Assemblée unique, projet sur lequel Brissac fit un mémoire dont il est parlé dans Sully « Mais, en relevant la puissance du

Roi, écrit Goujet, il tâche aussi de lui persuader qu'il ne doit rien faire au préjudice des Loix du Royaume, ni qui aille au détriment du bien public. Ses avis sont sensés, quoique mal exprimés, mais ses déclamations sont un peu aigres. » Gabriel Bounyn, sans avoir la fougueuse aisance de Ronsard, écrivait dans le style de son temps; quant à l'aigreur que le critique lui reproche, où faut-il s'attendre à la trouver ailleurs que dans la Satire?...

BIBLIOGRAPHIE. — *La Sultane, tragédie*, Paris, 1561; — *Epigrammata heroica, Parisiis*, 1586; — *Harangue au roy, à la roine et aux hommes françois, sur l'entretenement et réconciliation de la paix, et entree dudict seigneur en ses villes*, Paris, 1565; — *Ode sur la Medée* de JEAN DE LA PÉRUSE, imprimée dans les *Œuvres* de celui-ci; — *Satyre au roy contre les républiquains, avec l'alectriomachie ou joutte des coqs*, Paris, 1565; — les mêmes, augment. de *poés. franç. et latines*, Paris, 1586; — *Les Joies et Allégresses pour le bienveignement et entrée du très-illustre Prince François... en la ville de Bourges*, in-4° 1576; — *Tragédie sur la défaite et occision de la Piaffe et de la Picquorée et bannissement de Mars*, Paris, 1579; — *Traité sur les cessions et banqueroutes*, Paris, 1586; — *Les Œconomiques d'*ARISTOTE (trad.), Paris, 1554.

A CONSULTER. — GOUJET, *Bibl. Fr.* t. XIII, 243. — LA CROIX DU MAINE, *Bibl. Franç.*, t. I, 247. — LES FRÈRES PARFAIT, *H*re *du Théâtre franç.*, t. III, 325 sq. — BEAUCHAMPS, *Rech. sur les théâtres*. — PAUL MESNARD, *Œuvres de* J. RACINE, Hachette, 1886, t. II.

SATYRE AU ROY,

TENDANT A FIN DE LUY REMONSTRER LES MISERES ET INFLICTIONS DE SON ROYAUME : LE TOUT PROCÉDANT DE LA SEULLE LICENCE DES REPUBLIQUAINS

Sire, les doubles murs, donjons, forts et rampars,
Les guerriers soubs le voile en grand nombres épars,
Les morions gravez, les harnois et les lances,
Ne sont de vos citez perennelles defences,
Car ce qui est forgé par l'ouvrier mortel,
Comme fraisle et caduc, ne se void jamais tel
Qu'il puisse sur-vieilir les cours immesurables
Des siecles et saisons, et des aages durables.
Tout cela est caduc, Sire, cela n'est rien,
Comme trop foible appuy et debile soutien;
Car Dieu, tout autrement contre-pense et devise
Que l'homme sensuel ne discourt et advise;
Dieu, par ses jugements, tout autrement decrette
Que l'homme sensuel ne discourt et projette.

Sire, il a dict que cil qui, autrement qu'en luy,
En son glaive esmouleu asseura son appui,
Lors, qu'il l'emoussera; et si il dit, plus outre,
Qu'il le convertira en faucille et en coutre.
Sire, le vray soutien, la targe, et le pavois
De vostr' estat royal, Sire, ce sont les loix.
Ouy, Sire, c'est la loy qui maintient et asseure
En paix vostre repos et royale demeure,
Qui tient et affermist les bornes et les fins
Contre l'hostile main de vos païs confins.
Je n'entend celle loy de pareille efficace
Que la table où ell' est, qui se souille et efface,

Exposée aux hivers et aux froids tourbillons
Des vents injurieux et mutins Aquillons;
Loy qui semble au tableau qui tout souffre et endure,
Subjette au trait de plume et à tout' effassure;
Non, ce n'est celle loy, mais bien nous entendons
Celle vestu' de nerfs, de muscles, et tendons,
Qui sont vos magistrats et vos souverains juges,
Des peuples affligez les recours et refuges.
Sire, le magistrat est le bras, l'ame, et l'œil,
Le goust, et l'aliment de tout vostre conseil;
Non, non, c'est le pillier, l'arc-boutant, et colomne
De vostre majesté et royale coronne;
Car, sans le magistrat, tout ce rond univers,
Comme desordonné, tumberoit à l'envers,
Tout iroit pesle mesle, et si le fort superbe
Raviroit au pupil sa moisson et sa gerbe,
Sire, cela s'est dit pour monstrer que les pleurs
Et les mordants regrets qui becquettent nos cœurs,
Dont nous voions ici, en nos fertiles pleines,
Volter tant d'estendars, de drapeaux et enseignes,
Cliqueter les harnois, et les corselets clairs
A l'object du soleil briller à grands esclairs.
C'est obstant que la loy est mise hors de la table
Où elle reposoit, pour estre escrite en sable.
C'est obstant que la loy n'a tant soit peu de sang,
Estant sans nerfs, sans os, sans artere, et sans flanc.
C'est obstant que la loy, comme une idole peinte
Dans le plan du tableau, est demeuree esteinte.

Las ! Sire, si la loy eust esté bien gardee,
Ceste vermine là ne se feut hazardee
De mutiner ainsi contre vous son vray Prince,
Encontre vostre estat et ceux de sa province.

Or', Sire, vostre edit, vostre loy est que cil
Qui, contre le sainct oint, herissra le sourcil,

Qui renfroignra son front, et son audace huppee,
Luy et ses partizants soient touchez de l'espee.
Sire, l'edict est tel que cil tant acreté,
Qui, mutin, grommelra contre la majesté
Et vostre estat roial, que le glaive n'espargne
Son chef, et soient ses biens acquis à vostre espargne.
Sire, de cette loy vous n'en estes l'autheur,
Nul roy de vos ayeux n'en fut onc inventeur :
C'est ce guerrier Cæsar, qui, par sa loy Publie,
De ces republiquains damne, annott' et publie
Les vies et les biens, contre l'estat romain
Pour avoir animé leur conjurable main.
Donc, Sire, authorisez vostre sainte Justice,
A vos vrais magistrats faite qu'on obeïsse;
Quand ferez un edit, une loy desormais,
Faites qu'irrevocable elle soit à jamais,
Et si quelqu'importun en demande la glose
Ou retractation, dittes luy : « Quoy? Qui ose
S'opposer à ma loy? Retirez vous d'icy,
Qu'on ne m'en parle plus, je veux qu'il soit ainsi. »
Allors vous florirez, voire de race en race,
Et conquestrez citez, païs et forte place;
Allors les trois fleurons de la gent des Vallois
Et leur haute valleur, d'icy jusqu'aux Indois,
Et de l'Indois au Maure, et des Scytes au Thrace,
Voire, par tout ce rond, sera bien loing esparce.

Sire, ces mirmidons qui en leur teste ont mis
Le casquet contre vous, ces maseaux, ces fourmis,
Ces brodes ehanchez, ces grues, ces Pygmees,
Comm' un glas au soleil s'en iront en fumees.
Quoy? Sire, mais comment ces petits hommelets
Pourroient ils guerroier dessoubs les corselets?
Assaillir et choquer, et venir à la charge,
Quand ne peuvent trainer leurs rançons et leur targe?
Tant se travaillent ilz pour leurs armes trainer

Que, quand l'on vient aux mains, ne peuvent halainer;
Quand il faut chamailler, cette gent est si vaine
Pour pleier sous l'harnois qu'ell' en est hors d'halaine.

Tous ces coporiaux, ces rustres, ces faquins,
Ces gentils polliceurs et beaux Republiquains,
Ces portefais poussifs et nettoyeurs de rues,
Tous ces banqueroutiers et picqueurs de charrues,
Feroient mieux de reprendr' leurs picqs et leurs crochets
Sans si sauvagement s'accoustrer d'halecrets.

Sire, il me semble voir quelques hideuses quines,
Voiant ces fols mitrez de vieilles brigandines,
Et morions forgez à l'espreuve des dens
Et des ongles crochus, où y nichoit dedans
La race des souris; et quant à leurs épees,
Elles sont au vieil loup, d'un fer aigr' attrempees,
De mode qu'à les voir ainsi marcher de front,
Faisans leur tran tran tran, sembl' à voir que ce sont
Les prestres de Bacchus, confreres des Menades,
Estans ainsi coiffez de leurs vielles sallades.
Mais, bon Dieu ! quel ennuy, quell' aigreur, quels dépits
Eguillonnent ces gens de faire tout au pis ?
Qui émeut et épоint cette peuplade mince
D'ainsi s'enorguillir contre son Roy et Prince ?

Sire, je voy que c'est : c'est faute d'un bon mords
Pour tenir en arrest ces peuples si discords,
Ouy, c'est pour n'avoir mis et tenu roide en bouche,
Un mords à ceste gent, et peuple si farouche.
Ouý, c'est pour ne l'avoir reprins et rudeié
Lors que du vrai sentier il s'estoit devoié.

Qui l'arbréau tendron dés jeunesse ne taille,
De le tendre envieilly celuy en vain travaille,

Car le tendre arbréau, et tous jeunes taillis,
De gros rameaux branchus s'estans enorgueillis,
Ne sont plus jeunes laiz, hantes, ne bois de cherpe,
Qui cedent au cousteau et à la courbe serpe.

Donnez de l'œil icy, or', Sire, oiez les plaincts,
Les clabaudans abois de ces republiquains :
L'un, Sire, vous requiert liberté de sa pance,
Et l'autre, tout douillet, la quiert de sa conscience.
L'autre, de mal verser veut estre dispensé,
Et l'autre, en vostre court desire estre avancé.
Bref, les hergneux Timons et ploreux Heraclites
Riroient effrenément de voir ces hypocrites
Qui ne quierent sinon que pure liberté
De mesfaire à autruy, avec immunité
De tous droicts decimaux, de tributs et de tailles :
Or', voilà le plaintif de toutes ces quenailles.

Sire, de ces mutins les yeux sont obscurcis,
C'est pourquoy ce grand Dieu a ses bras accourcis,
En son ire, sur eux; c'est pourquoy, dans la voie,
Au plaisir de vos gens il les a mis en proye.
Ouy, Sire, c'est pourquoy ilz ont leur chef navrez
Du glaive de là sus, comme gens reprouvez;
C'est pourquoy ce grand Dieu, le Dieu des exercites,
Foudroira tout à main, eux et ceux de leurs suittes.

Dieu, qui parois plus haut que les mons de Seon,
Ni que les oliviers des montagnes d'Hermon,
Qui triomphes là-sus, et as ta force aux nues,
Les superbes hautains qui deforce de nues,
Qui passes en hauteur les chesnes de Basan,
Les Ciprés haut festez et Cedres du Liban :
Armes ta forte main, aigris toy, et te courbes,
Mi-panché, et du ciel, sur ces hostiles tourbes,

Dardes epoissement, de ton bras punissant,
Tes dru-brillans esclairs et fouldre rougissant.

Mais quoy? poisons un peu l'effet de la requeste
De ce monstre testu et si horrible beste,
De ce vulgaire bas, ignare, defeal
A vous, Sire, leur roy, et vostr' estat roial.

Quoy? Sire, où est la loy, soit civille ou tant saincte,
Qui reçoive l'effet de leur si lourde plainte?
Quel octroy veullent ils de pure liberté
Que celuy là qui est, et tousjours a esté?
Que celuy là qui est donné és temps prosperes,
Quand la loy florissoit, et vivoient nos saints peres?
Ce faire ne pouvez, non, Sire, car les Rois
Ne sont qu'executeurs et ministres des loix.
Sire, sur ce que bruit cette folle commune,
De dimes et tributs pretendant estre immune,
Ce sont gens mal racis, quintifs, et forcenez,
Car les droits et devoirs proprement destinez
A vostr' estat public et roialle personne,
Ce sont devoirs fiscaux subjets à la coronne,
Hors de tout hypotheque, et de leur qualité
Subjets à l'entretien de vostre majesté;
Devoirs quittes et francs, et desquels aussi, Sire,
Jamais la qualité et nature n'empire:
Sire, c'est le dommaine et just' heredité
Que des Rois voz ayeuls vous avez herité.

Mais, Sire, voiez vous ces faiseurs de menees
Qui veulent quereller les choses destinees
A vostr' estat roial, cuidant diminuer
Ce que Dieu et la loy vous en veulent donner!

Sire, ce bien icy et royalle largesse
Est accordé de Dieu à vous et vostr' hautesse,

Afin de pollicer, deffendre, et soustenir
Vos subjets naturels, et pour les maintenir
En paix et seur repos, ès cœur de vos provinces,
Contre les Rois voisins et tous estranges Princes,
Afin qu'ils puissent, Sire, en commode saison,
Serrer leurs petits biens, leurs fruits et leur moisson,
Accroistre et amander leurs doux champs et leurs terres,
Affranchis de discords et de civilles guerres,
De leur propr' et acquets, pour les garder en fin
A leur plus proche hoir, leur parent et affin.

O race de Dathan, Philistins, Moabites,
Enfans de Canaan, peuples Gomorroïtes,
Peuples plus incensez, felons, et abrutis,
Qui du sentier de paix vous estes divertis !
Helas ! que ce grand Dieu or' s'atriste et courrouce
Dont avez delaissé, vostre appuy et recousse,
Dont du joug social vous vous estes demis,
Abhorrant vostre Roy : pour vous estre permis
Licentieusement toutes sortes de vice,
Dieu ne vous sera plus comme jadis propice,
Ains vous foulra aux pieds en son ire et fureur,
Et si vous bannira, mais, ô Dieu ! quel horreur !
Du saint mont de Sion, et de son sanctuaire,
Comme gent à son Roy rebourse et refractaire,
Ou il vous exclu'ra du lieu des saints éleus,
Comme ses devoiez et ses plus mal-vouleus.
Vostr' œil, vostre lueur du tout sera esteinte,
Et du sang de voz flancs la terre toute teinte,
Voz bleds, voz oliviers, et tout genre de fruits
Seront treuvez és champs tous bruslez et recuitz,
De mode que cherté, faim, et dures famines
Vous mettront à ce point de vivre de racines.

Peuple hostil et mutin, as tu bien tant mespris
Contre ton Roy et chef, que d'avoir entrepris,

Las ! aiant tant osé, que de battre l'estrade
Sur le dos de nos champs, et en la pleine rade,
Morgant, fendant, mutin, mettant tout en deroy,
Disant : « Sus ! tuons tout ! car il n'est plus de Roy;
Vive la liberté ! Sus ! soldats, qu'on s'appreste
De France ruiner qui nous est en conqueste !
Sus donc ! venons aux mains ! c'est trop temporisé,
Le conseil n'est plus riens, ou tout est advisé. »
Quell's raisons sont cecy ? quels propos, et quels themes ?
Sinon purs argumens de frivols anathemes ?
Non, non, tu as un Roy, peuple fol, abbruty,
Auquel servillement Dieu t'a assubjety,
Du fait de ton ayeul, le peuple Israelite,
Qui t'y oblige ainsi, et tout ceux de ta suitte.
Cette obligation de son effet entier,
Par fiction de droit passant à l'heritier,
Comme toy reputé une et mesme personne
Que cil qui t'obligea au droict de la coronne.
Ores, d'en appeller, s'en plaindre, ou reclamer,
C'est alleguer sa faute et soy mesme blasmer,
Puis qu'il y a arrest registré au sainct livre,
Par lequel ce grand Dieu oint, benit, et delivre
Un Roy, pour commander sur ces peuples discords,
Et punir durement leurs fautes et leurs torts.

Or tu te tais, mutin, tu n'as plus de replicque,
Tu ne regimbes plus, encores qu'on te picque.
Ores, comme vaincu tu rougis, tout honteux,
En remerquant tes faits si beaux et merveilleux.
Reconnois donc en toy, ô trop mutine tourbe !
Que le Dieu de là haut çà bas se panche et courbe,
Pour œillader ton Roy, le guigner, et des yeux
L'advertir sagement des cas avantureux.
Dieu l'a oint et beny; Dieu a touché sa bouche,
Son sceptre diademal, et son lit, et sa couche;
Dieu luy guide sa main, son œuvre, et si ses pas

Sagement il mesure et les dresse au compas,
Afin que son alleure et son pied ne s'absente
Ou ne s'ecarte au loin de la plus droite sente.
Du levain de bonté Dieu a petry son cœur
Et si l'a abreuvé de sa douce liqueur,
De son royal' manoir, au plus haut du pinacle,
Ayant posé son seau, sa marque et son signacle.

Tout ainsi sur la mer que le chenu naucher,
Sage, pour échapper le hurt du dur rocher,
Ou qu'un vent boreal, de sa depite halaine,
Ne froisse les timons de sa viste Carene,
Hatif, cale la voile, évitant à l'effort
Des vagues, et prudent à la guide du nort,
Tenant le gouvernail et peaultre du navire,
Attendant un Zephir' qui plus doux luy aspire,
Calant aux flots marins, soudain gaigne le port
Et jette l'ancre à fond. Ainsi le Dieu tres fort
Est du Roy le naucher, la guide, et le pilote,
Afin que notre Roy, de la marine flotte,
Ne soit veu assailly, ains plustost que son cœur
Ne soit emmertumé de fierté et rancœur,
Mais à nous, ses subjets, soit doux, aimable, tendre,
Enclin de son instinct et facile à entendre
A nos cris. Ainsi Dieu tient son cœur et ses yeux,
Ses levres et ses pieds, et le tout de son mieux,
Le guidant droitement, pour crainte qu'il ne verse
Par les détroits mondains et si dure traverse
De ce rond ici bas. Sire, ores je m'en ris
De tous ces mal-contans, déplaisans et marris :
L'un grommelle, mutin, et en soy se refroigne;
L'autre croise les bras, et l'autre fait la troigne;
L'autre, ayant enfoncé son chappeau sur les yeux,
D'un pas froid-alanty marche, tout marmiteux;
L'autre, tout enfumé, roidement se pourmeine,
Discourant à part luy, et, d'une grosse haleine,

Se lamente et gemist, des soupirs enfantant,
Comm' un homme attristé faisant le mal contant;
L'autre, se pourmenant, à plusieurs fois s'arreste,
Ores parlant des doigts et ores de la teste,
Et l'autre, transporté de ses profonds discours,
Comm' un homme éperdu répond tout au rebours.
Mais quoy? que veulent ils? cette troupe depite
De ses debtes passifs veut elle qu'on l'acquite?
Pour vous avoir servy tant seullement un jour,
Ou pour s'estre trouvez au choc de Moncontourt,
Ces messieurs veulent ils que soudain l'on leur ouvre
Ou leur baille les clefs des finances du Louvre?
Mais quoy? indignement voudroient ils bien ranger
Au siege où il vous plaist les Princes arranger?
Il y a tel seigneur qui pour vous fait defense,
Qui onc ne vous pria luy faire recompense.
Combien sont ils de grands, qui ne suyvent vos cours,
(Comme font chacun jour ces donneurs de bons jours)
Lesquels ont dépansé or, terres et chevance,
Pour le juste soubtien de vous et vostre France,
Mais pour cela, pourtant, à fin de leur donner
Ils ne sont point icy pour vous importuner?
Il y a tel aussi, envieilly en vos guerres,
Qu'il a tousjours suyvi és plus lointaines terres,
Lequel, estropié, froissé, vous sert icy,
Le transi mal-contant sans contrefaire ainsi.
Sire, c'est à vous seul de juger des services
Que vos serviteurs font, chascuns en leurs offices;
Faut que vous alliez, Sire, un chacun remarquant,
A fin que, quand aurez quelqu'office vacquant,
Quelqu'estat, quelqu'honneur, et dignité insigne,
Celuy en soit pourveu qu'en voirrez le plus digne.

O Dieu! que ces mutins sont fols et mal rassis
D'ainsi eux dépiter et faire des transsis!
O quels reformateurs des polices civiles,

Des empires hautains, des citez et des villes!
Ils veulent tout muer, alterer, et changer,
Et à leurs seuls advis toutes choses ranger;
Ils veullent reformer, par leurs si folles quintes,
Les edits, les statuts, et mesme les loix sainctes!

Sire, ces gens icy sont si fols et quintifs,
Si mal-ingenieux et si lourds inventifs,
Qu'ils veullent gaulloïer toute la voute ronde,
Arpanter tout ce rond, et puiser l'eau profonde
Du gouffreux Ocean; quant à l'ordre des cieux
Et de ses mouvemens, ces beaux ingenieux
Veullent tout r'abiller et de nouveau refaire,
Et voire mémement les cercles de la Sphaire.
Ils veulent mettre et voir le chartier Ericthon,
En la place et endroit de l'ourse Caliston.
O nobles trop mutins, gens felons et rebours,
Nourris dedans le creux des Liepards et des ours!
Gens qui avez osé, dans les gauloises pleines,
Lever les blancs drapeaux et hostilles enseignes
Contre Henry vostre Roy, Prince chevalleureux,
Roy de tous redouté pour ses faicts valleureux!
Roy, le prime des Rois; Roy qui, en tout le monde,
Comm' un Phœnix roial n'a Roy qui le seconde!
Roy les armes au poing qui son nom va bornant,
A l'œil de l'estrangier, du levant au ponant!
Roy! cher mignon des cieux! Roy lequel, s'il s'embarque,
Il conquestra les mers et se fera Monarque!
Roy qui a adjousté aux beaux fleurons de liz
Ce que va entournant le fleuve de Rudiz!
Roy esleu de Poloigne, et Prince de Russie!
Roy des Gracchoniens, duc de Lihuanie!
Mais quoy? peuple mutin, ose tu t'affronter
A celuy là qui peut tout un monde dompter?
Qui, garny du conseil si saint et salutaire
De la Roine sa mere, auguste et debonnaire,

Domptera sous ses loix les Princes plus rebelles,
Leurs villes et citez, et fortes citadelles?

Ores, Sire, ma nef, trop lasse de ramer
Par les flots orageux de cette ondeuse mer,
Soufflee d'un zephir' qui doucement la pousse,
Aborde icy vers vous, son havre et sa recousse,
A fin de vous prier, premier que debarquer,
A vostre estat Roial de tousjours bien vacquer,
De veiller chacun jour, soigneux, sur votre charge,
Comme votre devoir et Dieu le vous encharge.
Faites que vos subjects ayent facile accez
Vers votre majesté; et quand, de quelque excez,
L'on vous sera plaintif, commandez que justice
En soit faicte soudain. Ceux qui vous font service,
Comm' ils meriteront qu'ils soient recompensez,
En credit et honneur pres de vous avancez :
Sire, recognoissez vos suppots et vos Princes,
Aimez et soulagez vos pauvres peuples minces,
Sur tout, aimez la paix en la cerchánt la sus;
Si l'étrangier n'en veut et vous en fait refus,
Servez vous, Sire, allors, de loyaux Capitaines
Que soudain envoirez aux depesches lointaines.
Faites que vos edicts à leur estroit desir
Soient gardez, et si, Sire, il vous vient à plaisir
D'en faire autre, selon et ainsi que l'urgence
Le necessitra lors, poisez en l'importance
Premier qu'il ne soit veu ne leu dedans vos cours,
Quand sera publié faites qu'il ait son cours;
Si aucun en requiert, comm' en forme d'attache,
Interpretation, ne souffrez ceste tache,
Sinon lors que ce feut pour à plein éclaircir
Ce qui de vostre edict vient le sens obscurcir;
Chassez de vostre court tous faiseurs de divorces,
Ceux qui ne vont le droit et cerchent les detorses;
Sire, chassez ceus là, pour avoir rente ou cens

Qui vendent leurs parfums, leur fumee et encens;
Chassez de vostre court tous ces faiseurs de fourbes,
Ces menteurs asseurez et ces bailleurs de bourdes.

Faites, Sire, une loy, ordonnance et edict
Que cil là qui bouffonne, et blasonne, et mesdit,
Soit puny; mais surtout, retirez voz aureilles
De tous ces rapporteurs et semeurs de nouvelles,
De cil là qui medit en cuidant s'avancer,
Des autres detractant pour loin les devancer.
Quant aux derniers et soude, et tout ce qui s'enrolle,
Tenez en soubs la clef un estat et un rolle.

Sire, prenez plaisir à voir parler souvent
De ce qui vous affaire, et voire si avant
Que vous mesme entendiez l'estat de vostr' affaire,
Voire, Sire, aussi bien que cil qui la doit faire;
Soigneux, enquerez vous de quelques bons seigneurs,
Signalez gens de bien, et non point exacteurs,
Fort experimentez és polices des guerres,
Pour regir vos citez, vos païs et vos terres;
Et quant à gouverner les bornes et les fins
De vos païs frontiers, n'y mettez que gens fins,
Vieux soldats, et, pour chefs, gens qui vous soient fidelles,
Pour garder comme l'œil vos forts et citadelles.
Sire, je ne remarque, en toute la rondeur
De la terre peupleuse, un plus brave vainqueur,
Plus courageux guerrier que vostre de La Chastre,
Qui, possedé du ciel par l'influs de son astre,
Moullé dedans l'anneau du celeste lambris,
A exploité, vainqueur, des faits de si haut pris,
Si beaux, si signalez, si que la terre toute
Comm' un autre Cæsar l'on cherist et redoute,
Voire le fier Anglois, l'Espagnol, l'Allemant,
Tesmoing Arnaleduc, où nostre regiment

Pleioit sous l'ennemy, s'il n'eust prins en sa garde
De nostr' ost là campé la Françoise avant garde;
Tesmoings nous sont à l'œil les rebelles parois,
Les murs démantelez des mutins Sancerrois,
Leurs rochers sourcilleux de superbe nature,
Qui hurtoient du sourcil la celeste vouture,
Lequel, par ses efforts et tempesteux orage,
Par assaults furieux et martial ouvraige,
Par outils, a ses rocs superbes desassis
Et dejettez en bas du plan de leurs massis,
Si que ces hauts rochiers, jadis si roidroissez,
Par son glaive vangeur sont ores r'abaissez.
Ouy, je di r'abaissez, et limez de la lime
De l'outil martial, si qu'ils n'ont plus de cime,
Mi-panchans contre val, dérochez, et tous corbes,
Pour estre martelez et battus de coups orbes.
Sire, vous le sçavez, Charles, Roy, ce monarque,
Vivant le reputoit pour un grand chef de marque,
Lequel pour le conseil l'appelloit son Nestor,
Son Ulysse facond, son belliqueux Hector,
Voire qu'il l'eut doté de ses plus hautes marques
De son estat Royal, si des mortelles Parques
N'eut esté prevenu. Or', Sire, aimez-le donques,
Autant que favory que vous aimates onques.
Aimez les gens lettrez, Sire, et les avancez;
Faites de leur labeur qu'ils soient recompansez;
Car sont ceux, à l'autel de la saincte memoire,
Qui consacrent vos ans, vos faicts et vostre gloire,
Qui consacrent vos ans à toute eternité,
Et aux siecles futurs de la posterité.
Ainsi srez redouté, ainsi cest Eternel
Rendra vostre Couronne et sceptre perennel;
Dieu vous fera florir sur toutes les hautesses,
Et vous soumettera citez et forteresses;
Il vous fra triompher sur les rois étrangiers
En vous affranchissant de perils et dangiers;

Il accroistra bien loin vos frontieres limites,
Voire jusqu'aux Indois et pardelà les Scythes;
Il assujetira tous peuples sous vos mains;
Bref, Sire, il vous fera le plus grand des humains.
Tout tremblra dessous vous, et mesme les Monarques
De là outre les mers singlront voile à leurs barques
Pour voguer jusqu'icy, à fin de vous offrir
Eux et leurs royautez, vous priant de souffrir
Qu'ils regnent vos subjects et humbles tributaires.
Sire, quant à ceux là qui vous sont refractaires,
Comm' invincible Roy vous en triompherez,
Et de leurs partizants; ouy, Sire, vous serez
Redouté d'un chacun; et si Paix, la Deesse,
Chere fille de Dieu, vous donra à largesse
Toutes sortes de bien; si que felicité
Ne s'éloignra jamais de vostre Royauté.

(*Satyre au Roy*, 1586.)

CLAUDE DE TRELLON

Suivant Guillaume Colletet, Claude de Trellon naquit à Molose, en Provence; selon l'Abbé Goujet, à Angoulême, et M. Pierre de Lacretelle, à Toulouse. Ce dernier critique fonde son assertion sur l'existence de Gabriel de Trelon, conseiller au Parlement de Toulouse, auteur de *Six chants de vertus*, qui contiennent un sonnet de Claude, son frère. Ils seraient, avec un Gilbert de Trelon, mainteneur des Jeux Floraux, de 1592 à 1621, les fils de Claude de Terlon, né à Toulouse en 1525, capitoul en 1555, et député aux États-Généraux d'Orléans en même temps que Guy du Faur de Pibrac. Terlon se serait signalé dans le parti catholique, au cours des guerres de religion.

Quant à Claude de Trellon, le poète qui nous occupe, nous ne saurions rien de lui sans la notice de Guillaume Colletet, et ce qu'il dit de lui-même dans ses œuvres, notamment dans un roman autobiographique intitulé : *Histoire de Padre Miracle et de l'Amant fortuné. Padre Miracle*, d'après l'Abbé Goujet et M. de Lacretelle, est Claude de Trellon, et l'*Amant Fortuné*, le comte d'Aubijoux. Dans ce cas, Trellon serait né en 1560, ou 1564... Après d'insuffisantes études, il s'engagea, en 1579, dans la compagnie de Jean de La Valette, plus tard duc d'Epernon, qu'il suivit en Piémont, en Languedoc et en Guyenne. Il quitta La Vallette pour la cour de Fontainebleau et se lança dans les aventures galantes, en compagnie du comte d'Aubijoux, l'*Amant Fortuné*. Il reprit du service en 1587, dans l'armée de Joyeuse, et fit sous ses ordres la seconde campagne de Poitou. Blessé à Coutras, où son maître fut tué par ceux qui l'avaient capturé, il passa dans l'autre armée ligueuse, commandée par Nemours, et combattit aux journées d'Arques et d'Ivry. En 1593, se trouvant à Lyon avec le duc de Nemours, il céda à son penchant pour la satire et rima des remontrances à son chef. Celui-ci fit arrêter le poète-soldat si mal inspiré, et l'envoya sous escorte à Turin, dans les États du duc de Savoie, sur quoi une émeute éclata à Lyon, Nemours fut mis à la forteresse de Pierre Scize, et les

stances satiriques de Claude de Trellon se lurent imprimées avec le manifeste des mutins.

Le satirique resta prisonnier toute l'année de 1594. Il parcourut ensuite l'Italie, contre laquelle il a laissé des sonnets que l'on pourrait ajouter, du moins quant à l'inspiration, à ceux de Du Bellay et d'Olivier de Magny. Rappelé dans le sanctuaire de Lorette aux devoirs d'une religion qu'il n'avait pratiquée qu'en soudart, il céda aux instances d'un ecclésiastique qui lui conseilla d'expurger ses œuvres de leurs parties libertines. Ce fut dans cette disposition qu'il prépara l'édition collective de Lyon 1595. De celle de 1597, plus sévèrement revue, il écarta son roman allégorique, plusieurs pièces de la *Muse Guerrière*, de *la Flamme d'Amour*, et enfin *Le Ligueur repenty*, qu'il désavoua, et qui n'est sans doute pas de lui, bien qu'il ait paru sous son nom. Ce recueil prit le titre de *Cavalier Parfait*, pour deux raisons : la première de faire honneur au Duc de Guise, qui était, dit-il, un *Cavalier* vraiment parfait; la seconde, parce qu'une pièce de cent deux stances concerne les devoirs d'un *Cavalier*, autrement dit d'un gentilhomme. A partir de cette date de 1595, on le perd de vue. Contrariant Colletet, qui le fait mourir en 1594, M. de Lacretelle prolonge sa vie jusqu'en 1625, où il aurait fini conseiller au Parlement de Dombres. « Cette dernière opinion est discutable, écrit M. Frédéric Lachèvre : à partir de 1597, on imprime souvent, il est vrai, à Lyon, les *Œuvres de* Trellon, mais sans aucune addition, et il semble peu probable que ce poète ait abandonné complètement la Muse trente ans avant sa mort, surtout en présence de l'assertion de Colletet. » Pourtant, les remaniements et suppressions entre 1595 et 1597 prouvent que Claude de Trellon n'est pas mort en 1594, comme le prétend Guillaume Colletet.

Il nous paraît assez extraordinaire aujourd'hui qu'un poète si souvent réimprimé de son temps soit au nôtre presque inconnu. Même, il ne passa guère le premier tiers du XVIIe siècle, et Colletet à peine adolescent commençait à le mépriser. « Le premier livre de poésie, dit-il, qui soit jamais tombé entre mes mains a esté la *Muse guerrière* de Trelon. Je n'avois pas sept ans que je la savois presque entière par cœur. Mais comme à sept ans je l'avois fort estimée, je commençay de le mespriser à douze, et ce d'autant plus justement que ce fut en ce temps-là que je commençay de lire les doctes œuvres du grand Ronsard, et les conférer avec les ouvrages de l'ancienne Grèce et de la vieille Rome. Après tout, sans faire le fin ni le glorieux, ce fut par la lecture des sonnets de Trelon que je reconnus que le sonnet étoit un petit poeme de quatorze vers, et par la lecture de ses élégies, j'appris qu'il y avoit des rimes masculines et féminines dont la seule alternative estoit un grand ornement en nostre langue. »

En tenant compte de ce que le dégoût de Colletet eut d'accidentel,

ainsi que de la précocité du lecteur, on peut juger que le succès de Trellon allait déjà s'affaiblissant. Du reste, il ne devait être soutenu que par les officiers de garnison, ses contemporains immédiats, et ceux que l'on appelait les *plumets de cour*. Les vers de Trellon ne méritent pas cet oubli. Ils ont de l'invention, de la vivacité, du naturel, et cette nonchalance, enfin, d'où Regnier tirait ses plus grands artifices... L'auteur de *Macette* doit, d'ailleurs, à la pièce que nous publions, maints traits de la *Satyre III au marquis de Cœuvres*. Il connut certainement Claude de Trellon à Vanves, chez Desportes, lequel a mis une poésie en tête de l'*Hermitage*, recueil édifiant, dont les meilleures pièces sont deux *Elégies Satiriques :* l'une contre la Cour, l'autre sur la condition de l'homme et la vanité des grandeurs. On ne manquera pas, non plus, de rapprocher les *Stances* de Regnier : *Quand sur moi je jette les yeux*, de l'Oraison : *Hélas, Seigneur, je me repens*, bien que ces pièces aient les mêmes sources dans le *Livre de Job* et *les Cantiques de David*.

Il est malheureux que Trellon n'ait pas réuni les *Satires* et les *Elégies satiriques* que l'on trouve éparses dans ses *Œuvres*. Elles eussent fait de lui un satirique de bon aloi, au lieu qu'il n'apparaît guère que comme un auteur prolixe de fatigantes frivolités, un poète au mérite trop inégal.

La *Satire à M. De la Broue* est extraite de la *Muse guerrière* de 1587. L'Abbé Goujet, assez avare de compliments, écrit à son propos : « Tout ce Discours, qui est très long, mérite, selon moi, d'être lû. »

Bibliographie. — *La Muse guerrière*, Paris, 1587, 2 éd., et suivantes en divers lieux : 1589, 3 éd.; 1590, 1593, 1596, 2 éd.; 1597, 1599, 1604, 3 éd.; 1608, 2 éd.; 1611, 1614, 1616, 1614, 1618, 1619, 1624, 2 éd.; 1664, 2 éd.; 1633; — *Le Premier Livre de la Flamme d'amour avec l'histoire de Padre miracle, plus diverses poésies*, Paris, 1591; — *Stances extraites des Œuvres du* Sieur de Trellon *sur le desordre des humeurs et actions d'un prince mal conseillé*, Lyon, 1593; — *L'Hermitage du* sieur de Trellon, *avec ses Regrets et ses Lamentations*, Lyon, 1593; — *Discours en forme de déclaration*, Lyon, 1593; — *Les Œuvres Poétiques*, Lyon, 1594; 1595, 2 éd.; — *Le Ligueur repenty*, Lyon, 1595, 2 éd.; 1596; — *La Muse Sainte des divines inspirations*, Paris, 1596; — *Le Cavalier parfait du* sieur de Trellon, *où sont comprises toutes ses œuvres diverses en 4 livres*, Lyon, 1597, 1599, 1605, 1614.

Claude de Trellon a mis un quatrain en tête des *Premières Œuvres poét.* de Flaminio de Birague, 1585; un sonnet en tête de l'ouvrage de son frère Gabriel de Trellon : *Six Chants de vertus*, 1587; et un autre devant *Le Deuil du* Sr de Ferron *sur la mort de* Mgr *le*

duc de Genevois et de Nemours, 1596. Les recueils libres, publiés de 1600 à 1626, renferment deux pièces de lui, dont une satirique : *Ode contre un jaloux sot et fascheux.*

A CONSULTER. — GOUJET, *Bibl. franç.* XIII, 375. — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. Poét.* — OLIVIER DE GOURCUFF, *Les confidences poétiques du sieur de Trellon (Revue de la Renaissance*, juin-juillet 1902). — LACRETELLE, *Claude de Trellon* (*Bull. du Bibl.*, 1905-1906. — F. DE GELIS. *Hist. des jeux floraux.* — HUGUES VAGANAY, *Bibliogr. du Sonnet.* — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des rec. collect. du* XVIe *siècle* (à paraître); *Rec. collect. de poes.*, t. IV (contient la *notice* de GUILLAUME COLLETET); — *Rec. Libres et Satyr.* — MAURICE ALLEM, *Anthol. poèt. franç.* XVIe *siècle*, t. II; librairie Garnier.

DISCOURS

A MONSIEUR DE LA BROUE

La Broue, que les cieux ont fait icy bas naistre
Pour, entre les mortels, comme un soleil paroistre,
Escoute, je te pry', de quelle humeur je suis,
Et de quelle façon mes amours je poursuis.
Quand je suis amoureux, que l'amour me travaille,
Que cent mille pensers me livrent la bataille,
Que je me meurs d'angoisse, et que mon cœur transi
Ne pense à rien, sinon qu'à l'amoureux soucy,
Guidé de desespoir je parle en ceste sorte :
« Madame, vous sçavez l'amour que je vous porte,
Je vous l'ay fait cognoistre en mille et mille lieux,
Pourquoy donc logez vous la rigueur dans vos yeux ?
Le ciel veut que mon corps de vostre corps jouysse;
Le ciel veut que je meure en vous faisant service;

Tout le monde y consent. Hé ! quoy ? vostre beauté
Veut-elle disputer contre la deïté ?
Non, non, il faut ceder; la raison le commande;
Aussi, vous ne pouvez refuser ma demande,
Elle est trop raisonnable, ha ! vous le sçavez bien,
Mais l'honneur vous deffend de ne m'en dire rien. »

Ainsi, mon cher La Broue, à ma fiere maistresse
Je conte ma douleur, mon mal, et ma tristesse;
Je luy dis mes ennuis afin d'avoir le fruict
De l'amoureuse peine où l'amour me conduit.
Au reste, mon humeur n'est point desagreable;
J'ayme tout ce qui est de beau et de louable;
J'ay tousjours estimé les hommes valeureux,
Et ne fais point de cas des courages peureux.
Que les hommes vaillans sont dignes de louange !
Encore bien qu'ils soient en un païs estrange
Ils sont soudain cogneus, car tousjours la valeur
Montre de sa clarté par tout quelque lueur;
Pour ceux-là, volontiers, je finirois ma vie;
J'ay de leur amitié toute l'ame ravie;
Je suis du tout à eux, et n'ay d'autre desir
Que d'avoir le moyen de leur faire plaisir.
Je ne suis pas de ceux qui aiment tout le monde;
Je ne me mets jamais à la mercy de l'onde,
Avant que m'embarquer j'y songe bien souvent,
Et sonde le vouloir de la mer et du vent;
Je suis particulier en tout cela que j'ayme;
Je suis particulier en mon amour extresme;
J'aime fort peu de gens, mais je les aime tant
Qu'il n'est rien comme moy au monde de constant;
Jamais l'ambition ne loge en mon courage;
Je ne suis pas de ceux qui bravent le langage;
Je suis brave d'effect, et tiens tousjours au poin
L'espee, pour aider mes amis au besoin;
Je crains Dieu, je l'honore, et n'offence personne;

A rien qu'à la vertu mon esprit ne s'addonne;
Je hay du tout le vice, et blasme infiniment
Ceux qui le bien d'autruy tiennent injustement;
Je fuis, tant que je puis, de ceux la compagnie
Qui veulent qu'un chacun à leur gré se manie;
Je fuis, tant que je puis, les hommes indiscrets,
Et ne m'informe point de sçavoir des secrets.

Mon humeur n'est pas propre à servir de cuirasse;
Je ne puis demeurer long temps en une place;
Il faut qu'un petrinal soit patient et doux,
Quand il parle à un grand parler à deux genoux,
Avoir la teste nue, attendre à une porte
Son maistre, tout un jour, jusques à tant qu'il sorte
Et au partir de là n'avoir rien que du vent.
O le piteux estat qu'est celuy d'un suyvant!
Le paysant mille fois, qui laboure la terre,
S'estime plus heureux, quand ses grains il enserre,
Qui, franc d'ambition, remply de liberté,
Court où luy semble bon, d'un et d'autre costé;
Au lieu qu'un petrinal, puis qu'ainsi on l'appelle,
Il faut qu'il ait tousjours le cul dessus la selle;
Il n'ose dire mot quand on dit : Monsieur dort;
Cent mille fois le jour il voudroit estre mort.
Bref, ce mot de (Monsieur) est tant insupportable,
Que j'aime beaucoup mieux ne manger à ma table
Qu'un morceau de mouton, vivant parmy les champs,
Que d'estre, en court, esclave et consumer mon temps.
Il faut estre tousjours attachés à leur queue,
Et basteler ainsi tout le jour par la rue,
Attendre à l'antichambre, et faire le valet.
Ah ! je puisse mourir ! c'est un mestier si laid
Que les hommes qui ont tant soit peu de courage
Se faschent de jouer un si sot personnage.
L'un dit : « Hola ! mes gens, qu'on m'apporte un chapeau ! »
L'autre dit : « Mon valet, qu'on m'apporte un manteau ! »

Dieu sçait comme un bon cœur peut avoir patience.
Si les coupe-jarets faisoyent ce que je pense,
Messieurs les grands seigneurs, avec tout leur bon heur,
Chercheroient bien ailleurs qui leur feroit honneur.

Je ne suis pas de ceux qui aiment à mesdire;
Je ne puis, sans sujet, de personne me rire;
Je ne desire rien que je ne puisse avoir;
Je ne suis pas de ceux qui se paissent d'espoir;
Je ne suis pas de ceux qui veulent qu'on les croye;
Je veux par les effets que le monde me voye
Tousjours ferme et constant en mon affection,
Sans jamais m'estonner d'aucune affliction;
Je ne suis pas de ceux qui monstrent au visage
Tout autrement qu'ils n'ont au dedans du courage;
Je ne suis pas de ceux qui croyent de leger;
Je hay plus que la mort un homme mensonger;
Je ne puis endurer que personne me brave;
Qui se dit mon valet, je me dis son esclave;
Qui se hausse d'un pied, je me hausse de deux;
Je ne suis point des biens nullement desireux,
Je n'en desire avoir que pour passer la vie,
De peur qu'elle ne soit de pouvreté suyvie,
Car, en ce temps icy où tout malheur reluit,
Un homme sans moyen est un homme sans fruit.
Je ne suis pas de ceux qui manquent de promesse;
Quand je suis si heureux d'avoir une maistresse
Qui me fait cet honneur de me favoriser,
Pour elle je voudrois tout mon sang espuiser;
Je ne suis plus à moy, je suis du tout à elle;
Je ne desire rien que luy estre fidelle,
Car l'honneur d'un amant qui a quelque faveur,
C'est de conserver bien à sa dame l'honneur;
Il faut qu'un amoureux par la raison se guide,
Sçache tenir, lascher à ses desirs la bride,
Fonder bien son amour, pour n'estre de ces sots

Qui n'ont autre recours qu'aux pleurs et aux sanglots;
C'est affaire aux amans qui n'ont point de courage
De se vanter d'un bien qui peut porter dommage;
Un amant genereux, qui a du jugement,
Doit tenir son amour secret incessamment.
J'estime celuy là bien meschant de nature
Qui ne peut pas celer une bonne adventure :
Il n'est rien de si beau qu'un amoureux secret;
Il n'est rien de si beau qu'un amoureux discret;
Je ne sçaurois jamais medire d'une femme
Qui d'un si grand plaisir auroit repeu mon ame;
Le devoir le commande, et tout homme de bien
D'une telle faveur ne dira jamais rien;
Celuy vrayement est lasche et bien mechant encore
Qui ne rend point d'honneur à celuy qui l'honore,
Je ne suis pas de ceux qui, pour suyvre le vent,
Loueront sans raison un homme bien souvent;
J'aime fort le renom d'un homme veritable :
Hé! qu'avons nous icy de plus recommandable?
Un menteur, un flatteur est à la fin blasmé,
Et mesme lors qu'il pense estre plus estimé.
A un homme qui est remply de vaine gloire,
Il n'est pas mal-aisé de luy faire tout croire;
Il croit estre habile homme encor qu'il soit bien sot;
Il croit estre sçavant et ne sçait dire mot :
Ainsi, par la faveur nous perdons cognoissance.
Bien heureux est celuy qui, franc d'outrecuidance,
Loin des pompes des courts, qui nous trompent tousjours
Passe dans sa maison heureusement ses jours!
Je ne suis pas de ceux qui, remplis d'arrogance,
Mesprisent sottement le lieu de leur naissance;
J'aime fort ma patrie et honore les miens;
Je ne suis pas de ceux qui abondent en biens,
Mais je suis bien de ceux qui ont dans le courage
Quelque chose qui vaut encore d'avantage;
Je ne suis pas de ceux qui ont beaucoup de soin,

Tous ces pensers fascheux je les rejette loin;
Je ne sçaurois aimer une personne ingrate;
Je ne sçaurois aimer un amy qui me flate;
J'aime fort un amy qui parle franchement
Et de qui l'on se peut fier entierement.
Tel vous fera cent fois une grand reverence,
Vous offrira son corps, son bien, et sa puissance,
Que si vous lisiez bien, puis apres, dans son cœur,
Il n'est ny vostre amy, ny vostre serviteur;
Je ne suis pas de ceux, quand j'offre mon service,
Je l'offre de bon cœur, non avecques malice;
Ceux ausquels je promets et leur jure la foy,
Ne trouveront jamais rien de perfide en moy.

Je suis fort admirable, il faut que je le die,
A porter des poulets quand un amy m'en prie.
Je sçay mille moyens pour parler devant tous,
Pour oster le soupçon à un mary jaloux;
Quand je voy qu'une femme est trop opiniastre,
Qui ne veut assigner aucun lieu pour combattre
Dès l'heure, je commence à luy parler ainsi :
« Si jamais il y eust un courage endurcy;
Si jamais il y eust une dame cruelle,
Vous l'estes à l'endroit d'un serviteur fidelle.
Et que pensez-vous faire? Hé! ne voyez-vous pas
Que pour vous trop aimer il encourt le trespas?
On dit qu'ingratitude est mere de tout vice,
Voulez-vous donc qu'il meure en vous faisant service?
Vous ne le voudriez pas, vous avez trop d'esprit
Pour vouloir que de vous un tel propos fust dict. »

Et si pour tout cela elle n'en veut rien faire,
Je ne luy dis plus mot, ains me sçay fort bien taire,
De peur de la fascher, car je sçay qu'en amour
Trop d'importunité cause maint mauvais tour;
Puis, au bout de trois jours, autres fois je commence,
Je n'ay jamais repos, je travaille, je pense,

Je songe incessamment, poursuyvant mon dessein,
Jusqu'à tant que je tiens ce que je veux en main.
Je ne suis pas de ceux qui tiennent ce langage
Qu'ils ne voudroient pour rien faire un maquerelage;
Je suis d'une autre humeur, j'en ferois un millier
Pour un qui me seroit amy particulier.
Et qu'est-ce que cela, macquereau, macquerelle?
C'est une opinion qui sottise s'appelle.
Nous ne sommes pas nez tant seulement pour nous;
Il faut faire plaisir aux amis et à tous;
Il faut que l'amitié des amis soit extresme,
Faire pour son amy ainsi que pour soy-mesme.
Je blasme infiniment un Prince, un grand seigneur,
De ce que bien souvent il fait beaucoup d'honneur
A des sots, des bouffons qui ne sont rien au monde,
Et de ceux dont la langue et diserte et faconde,
De ceux qui sont vaillans et qui ont du sçavoir,
Il n'en fait point de cas et ne les daigne voir.
Je n'ay qu'un seul regret, veu le temps où nous sommes,
Je voy que tous les jours on esleve des hommes
Qui sont de gens de peu, et les hommes de bien
Sont ceux qui, desastrez, ne sont contez pour rien.

Je suis d'un naturel qui veut qu'on le cherisse;
Je me plaists à tout beau et honneste exercice;
J'aime à chanter, sauter, à dancer dans un bal;
Je me plaists quelquefois à monter à cheval,
A courre, à voltiger, et à tirer des armes;
Je me plaists fort d'ouyr raconter des alarmes,
De batailles, d'assauts, de combats dangereux,
Et des braves effets d'un homme valeureux.

Je suis à mes amis celuy que j'ay esté,
Et ne manque jamais de bonne volonté.
L'homme mescognoissant, par divine puissance
Est à la fin puny de son outrecuidance.

Je ne suis pas fort propre à conduire un procez,
On dit qu'on ne sçauroit solliciter assez;
Je ne pourrois jamais avoir la patience
D'aller à ces messieurs faire la reverence,
Les attendre à la porte une heure, voire deux,
Et encor bien souvent ne parler point à eux,
Mandier leur faveur, leur offrir mon service,
Pour, au partir de là, recevoir injustice.

Je ne suis pas fort propre à faire cet estat;
Mon humeur est de prendre un plus plaisant esbat;
J'estime beaucoup mieux faire l'amour aux Dames,
Escrire en cent façons mes amoureuses flames,
M'en aller tous les jours voir monsieur Arlequin,
Que d'aller au Palais ouyr parler Latin.
Que voit on au Palais? que papiers, que requestes,
L'un plaide pour un meurtre et l'autre pour des debtes,
L'un demande le bien que son grand pere avoit,
Et l'autre luy respond qu'il n'y a point de droit;
Bref, le Palais n'est rien qu'un amas de querelles,
Cause de mille et mille inimitiez mortelles,
Que si nous sçavions tous juger ce qui nous nuit,
Nous fuyrions le Palais et de jour et de nuict,
Comme l'Enfer du monde et la source faconde
Des maux, où le plus grand de tous les maux abonde.

Je me hay d'une chose avec occasion,
Je voue mon service et mon affection
A ceux qui n'ont vouloir de me le recognoistre;
Et ceux qui me devroyent des moyens pour paroistre,
Qui de m'accommoder quelque jour auroyent soin,
Ce sont ceux que je fuis à mon plus grand besoin.

Je me plaists bien souvent à estre solitaire,
A estre dans un bois bien loin du populaire,
Là, pleurer ma fortune, en disant hautement
Ces vers qui m'ont donné cent fois allegement

« Hé ! qu'as tu contre moy, Ciel, à ceux favorable
Qui meritent cent fois une mort miserable ?
Et moy, qui ay de toy tousjours bien merité,
Tu me vas delaissant à ma necessité.
Hé ! quel est ton dessein ? Hé ! que pense-tu faire ?
Me veux-tu donc du tout accabler de misere ?
Tout le malheur me suit, et encor rigoureux,
Tu veux de plus en plus me rendre malheureux.
Destourne ta rigueur à ce coup, je te prie,
Destourne ta rigueur et change ta furie ;
Avec un doux repos plein de mille plaisirs,
Donne trefve à mes maux et fin à mes desirs.
Helas ! contente toy que tu m'ayes fait naistre
Pour servir de valet, et non pour estre maistre ! »
Je me plais bien souvent à tenir ces propos
Pour me plaindre du mal qui me va jusqu'aux os ;
Je me plais bien souvent à parler de la sorte,
Parce que ce papier mes esprits reconforte.

Je loue grandement la demeure des champs,
Si j'estois jamais grand, j'y serois en tout temps ;
Je ne me pleus jamais de demeurer aux villes,
Aussi c'est le sejour des hommes inutiles ;
J'estime fort la chasse, et pense fermement
Qu'il n'y a point au monde un tel contentement,
Visiter ses amis, passer ainsi la vie,
Jusqu'à tant qu'elle soit par le trespas ravie.

Mon humeur est sans fard, telle que je l'escris.
Te cognoissant, La Broue, en tout si bien appris,
Je t'en fais un present : recoy le, je te prie,
Et prens en bonne part ceste mienne furie ;
Encores que ces vers ne soyent dignes de toy,
Ne les refuse point, puis qu'ils viennent de moy,
Et fais moy cet honneur de croire, si tu m'aymes,
Que je suis mille fois plus à toy qu'à moy-mesmes.

(*La Muse Guerriere*, 1587.)

MARC DE PAPILLON DE LASPHRISE

Marc de Papillon, dit : *Le Capitaine Lasphrise*, « jouit d'une réputation détestable, écrit Prosper Blanchemain; c'est un coureur, un vicieux, un débauché, un pillard, un arrogant, en un mot un homme de sac et de corde... » Les *Annales Poëtiques* et les autres recueils qui ont emprunté des vers au galant capitaine ont été moins sévères, j'oserai dire plus justes; ils lui reconnaissent de la verve, du talent, et une certaine allure gasconne, qui donne à sa poésie un caractère martial et délibéré ». Bref, — après ces précautions oratoires qui ne tendent qu'à faire excuser ses défauts littéraires au profit de sa pittoresque gaillardise, — Marc de Papillon naquit vers 1555, près d'Amboise, dans le fief de Lasphrise, dépendant de la terre de Vauberault, en Touraine. Il se dit cadet de la Maison de Vauberault, dont la châtellenie était dans sa famille depuis trois cents ans, et il cite, parmi ses ascendants, Adam Fumée, garde des Sceaux de France de 1485 à 1494. Il n'était âgé que de quatre ans lorsqu'il perdit son père, N. de Papillon, et fut élevé par sa mère, Marie du Plessis-Prévost. A douze ans, privé de fortune, il dut abandonner ses études pour porter les armes. Il cite complaisamment ses garnisons et les batailles auxquelles il prit part, Dormans, Vernay, Vimory, La Rochelle, Lusignan, Domfront, Saint-Lô, Brouage, Fontenay, Maran, Saintes, Mesle, La Mûre, et toutes les contrées qui éprouvèrent sa *brave humeur*. Il en prend à témoin l'Europe et l'Asie, et l'empire de Neptune, car il tint la mer pendant une année, on ne sait en quelles circonstances ni sous quel pavillon. A vingt ans, se trouvant au Mans en garnison, il s'éprit des charmes d'une novice insensible, Renée Le Poulchre, que l'on croit être de la famille du poète François Le Poulchre de la Motte-Messemé, auteur de *Sept Livres des Honnestes Loisirs*. Le soudart de Phébus avait été séduit par la voix de la pensionnaire, dans un couvent de Bénédictines qu'il nomme Le Pré. Pendant une dizaine d'années, il lui fit parvenir des chansons, des sonnets et autres témoignages de sa passion. Finalement, celle qu'il avait surnommée *Théophile*,

prononça ses vœux, et le laissa au désespoir de l'Élégie. Lasphrise ne put se contenir de taire le nom de sa Laure : il le révéla par deux sonnets acrostiches. De *Théophile*, le volage Papillon passa à *Noëmie*, qui lui inspira des plaisanteries épicées; de *Noëmie* à la *Nouvelle Inconnue*, dont il a cueilli les faveurs dans une grotte du parc de Saint-Maur... Couvert de blessures, perclus de goutte et de rhumatismes, affligé de coliques — il ne nous fait grâce d'aucune infirmité —, il se retira dans son fief et acheva sa vie entre la Poésie sacrée et les réclamations qu'il adressait à Henri IV pour obtenir son arriéré de solde. Mais le roi faisait la sourde oreille aux plaintes de l'ancien ligueur. Papillon ne demandait rien pour lui-même : il avait recueilli une jeune fille, nommée Marguerite, pour qui il écrivit le *Désaveu du Fléau féminin*, antidote d'une satire outrée que l'on va lire et qu'il dut commettre avant de se ranger de Vénus en ressassant de cuisants souvenirs. Bien qu'on ne lui doive que cette satire, le Capitaine Lasphrise appartient à l'école dite *Satyrique*, que nous avons déjà définie. Ce qui le signale le plus dans ce genre, avec maintes *médisances* et *débauches*, sont les *Stances de Bacchus et de Caresme-prenant*, et la *Nouvelle tragicomique*. L'on connaîtra mieux sa muse soldate par ce *Sonnet en authentique Langage soudardant*, qui plaisait tant à Marcel Schwob, et que citent souvent d'autres philologues, dans leurs études sur l'argot ancien.

Accipant du Marpaut la Galiere pourrie,
Grivolant porte-flambe enfile le trimart,
Mais, en despit de Gille, ô gueux, ton Girouart,
A la mette on lura ta biotte conie.

Tu peux gourd piailler me credant et morfie,
De Lornion du Morme et de l'oygnan criart,
De l'Artois blanchemin ; que ton riflant chouart
Ne rive du courrier l'andrimelle gaudie.

Ne ronce point du sabre au mion du taudis,
Qui n'aille au Gaulfarault, Gergonant de tesis
Que son journal oflus n'empoupe ta fouillouse.

N'embiant ou rouillarde, et de noir roupillant,
Sur la gourde fretille, et sur le gourd volant,
Ainsi tu ne luras l'accolante tortouse.

Bibliographie. — *Les Premières Œuvres poëtiques du* Capitaine Lasphrise, Paris, 1597. Les mêmes, *Reveues et augmentées*, 1599; réimprimées partiellement par Gay, avec notice de P. Blanchemain, sous ce titre : *Les gaillardises du* Capitaine Lasphrise...

par un membre de la Société des Bibliophiles Gaulois. Stances sur l'Amour Conjugal (et sur le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis), Lyon, J. B. Q., 1600, in-8.

A CONSULTER. — GOUJET, *Bibl. franç.* XV, 14. — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. Poët.* — LACHÈVRE, *les Recueils libres et Satiriques.* (Colletet avait consacré une notice à Lasphrise, sous la date de 1600; elle fut brûlée dans l'incendie du Louvre de 1871.)

FLEAU FEMININ

Femme, Fiebvre, Fureur, Flamme, Faim, et Froidure,
Sont six maux feminins par qui le monde endure.
Du premier nous avons double damnation;
Du second les douleurs d'estrange passion;
Du tiers sommes destruicts pour trop vouloir pretendre,
Du quatriesme on nous voit souvent reduicts en cendre;
Du cinquiesme mourons en miserables maux;
Du sixiesme noyez par le glacis des eaux.
En tous ces fiers tourmens il se trouve remede,
Fors au premier, cruel, qui tous mal-heurs excede.
La fiebvre ne peut pas tousjours nous allumer,
Fust-elle pestilente, on la peut consommer
Par drogue, par saignee, ou bonne medecine.
La cruelle fureur n'est sans cesse mutine,
Car la guerre s'appaise; hé quoy? n'est-elle pas
Communement changee en gracieux esbas?
Son orgueil par orgueil se peut aussi refraindre;
Toute bruslante flamme on peut de mesme esteindre;
La gloutonne famine en tout temps ne paroist,

Encor l'assouvit-on, et peu à peu decroist.
La froidure, eau glacee, et l'onde toute froide
S'arreste, s'alentist, tant coure-t-elle roide.
Voylà : toute douleur se peut diminuer,
Fors le fleau par femme. On ne sçauroit muer
Son traistre naturel, bourreau de nostre vie,
Par force, par douceur, ni par autre industrie.
Qui le veut eschanger abuse son cerveau,
Et fait comme celuy laissant choir son anneau
Dans la profonde mer, lequel tant plus s'essaye
A le vouloir reprendre, et plus il perd sa voye;
Tout de mesme, vrayment, tout le mesme fera
Qui au cœur feminin le sien addressera.
Mais qui se peut garder d'une femme sçavante,
Qui a l'œil doux, riant, qui a l'ame attrayante ?
Non pas quand ce seroit, ce croy-je, un mesme Dieu.
Regardez, je vous pry', ce grand Prophete Hebreu,
David, ce grand guerrier, luy qui, pour Betsabee
Sentit de l'Eternel la colere enflambee;
Adam, le plus parfaict, a par une offensé;
Le sage Salomon en devint insensé.
Qui s'en peut empescher ? ses appasts et ses charmes
Domptent la saincteté et la force des armes.
Samson, le plus puissant, qui si fort a vescu,
Par Dalile, soudain, vergongneux fust vaincu.
Une autre fust de Loth ainsi victorieuse.
Par elle seule, Job, d'ame religieuse,
Que mesme l'Antechrist n'avoit sceu esbranler,
Et de sa simple humeur faire en rien vaciller,
A murmuré beaucoup; et par la femme encore,
Sainct Pierre a renié Jesus-Christ que j'adore.
L'incomparable Hercule, invincible vainqueur,
D'Iole fust taché, puis sa mortelle ardeur;
Cesar, qui par l'espee acquist telle victoire
Que l'on combat son nom d'Imperiale gloire,
Par la femme attiré dedans les rhets d'Amour,

Faillit à se briser en tombant d'une tour;
Mais Achille, plus grand, si superbe en prouesse,
Qu'on tenoit comme un Dieu, que sa mere, Deesse,
Pour le rendre immortel porta au preux Chiron,
A faict, par Briseïs, le fat et le poltron,
Et, voyez, mes Amis, la belle Cleopatre,
Qui Anthoine rendit tellement idolatre
Que, sous ombre d'un rien, se feignant au tombeau,
Le fist, ô fier destin ! de soy-mesme bourreau;
Pandore (ce dict-on) ouvrit d'envie immonde
La bouette epandant la maladie au monde,
Et, pour voir mieux la femme, il faudroit voir Cypris
Que chaque Dame adore; elle eust les sens espris
D'un jeune Bergerot, couchant dessus la dure;
De Mars, le Dieu d'honneur, elle n'a plus de cure;
Cest autre est son desir, son cœur, son tout, ses yeux,
Sa cabane luy plaist cent fois plus que les cieux;
Elle brusle, elle meurt d'Amoureuse furie,
Et puis, quand, par desastre, Adon perdit la vie,
On eust dict, avisant ses larmes, ses sanglots,
Ses souspirs, ses regrets, ses gestes, ses propos,
Qu'Amour jamais, Amour n'allumeroit sa flamme :
C'eust esté mortel crime en soupçonner son ame !
Et, toutesfois, le mort n'estoit pas mort quasi,
Qu'une nouvelle ardeur son courage a saisi,
Oubliant le chasseur qui l'avoit si bien prise,
Pour aimer un bouvier, le Phrygien Anchise.
Ligde usoit sagement de vouloir le berceau
Estre aux filles, soudain, le funeste tombeau;
Mais il ne se devoit fier en Teletuse,
Car la femme infidele est trop pleine de ruse;
Elle sceut esmouvoir, par ses gemissemens,
La Deesse qui peut sur les accouchemens,
Qui trop, par trop piteuse à ceste geniture,
De l'enfant deguisé eschangea la nature.
Helene fit perir les siens et son Paris;

Les filles d'Egyptus tuerent leurs maris;
Il y en a de mesme une innombrable exemple :
Tesmoin sainct Jean Baptiste. Enfin, que l'on contemple,
Pour prouver ce fleau d'un fard pippeur caché,
Que la femme au cœur sainct fist le premier peché :
(Eve, tel est son nom) qui fust nee innocente
Par les mains du grand Dieu, si desobeissante
Qu'elle ne peust sans faute un instant demeurer,
Et non contente encor, son mary fist errer
(Erreur qu'incessamment nous portons, mal-heureuse,
Pour avoir voulu croire à la femme envieuse).
Qu'on ne blasme en ce lieu l'homme plein d'amitié;
Où est qui penseroit que sa mesme moitié
Le trahist meschamment? Croiroy-je ma main dextre
Estre faicte, ô bons Dieux! pour couper ma senestre?
Au commencement donc de la creation,
La femme fust inique, aimant la fiction,
Apres, de jour en jour elle se monstra pire
Et plus, subsequemment, que l'on ne sçauroit dire.
Or, si Eve innocente, œuvre du Createur,
N'a peu vivre un moment sans detestable erreur,
Comment s'en garderoyent celles dont la naissance
Vient par la puanteur de fragille semence?
Chose tout impossible! et aussi void-on bien
Son vice qui pullule en ce val terrien,
Le desastre et le mal où elle nous enserre.
D'elle l'enfer sourdit, d'elle l'avons sur terre,
Donc d'elle nous souffrons double damnation.
Qui pourroit supporter son imperfection?
Comme cil qui voudroit combattre la tempeste,
Faisant la reverence avec parolle honneste;
Encores par saisons void-on l'onde calmer :
Elle, de plus en plus ne se fait qu'animer.
Cestuy-là est vrayment de sens paralytique
Qui endure l'orgueil d'animal tant inique,
Qui de son poil occist les justes innocens.

De ses cheveux pourris s'engendrent des serpens;
C'est (ce croy-je) pourquoy le destin en ordonne
(Ainsi qu'à ses deux sœurs) à l'orde Thisiphonne,
Et m'esbahis comment le sage Socrataïs,
En riant, supportoit ses œuvres imparfaicts :
Sa femme, un jour, bruyant avec menace rude,
Il ne respondit rien, attentif à l'estude,
Dont elle, despitee, empoigna un grand seau
Et furieusement luy jetta toute l'eau :
« T'esbahis-tu, dit-il à la troupe esbahie,
Si apres le tonnerre il survient de la pluye? »
Platon, Hyppocrates, si grand et si divin,
Ayant examiné la femme au cœur malin,
Dict ne sçavoir le rang où elle est colloquable,
S'il est du dur metal ou du bon raisonnable.
Il accusoit Nature, et puis, d'un subtil art,
Disoit qu'en la faisant elle avoit eu esgard
A delectation, pour croistre le lignage,
Plus que pour la bonté d'un Amour si volage,
Ayant je ne sçay quoy dans l'intestin honteux,
A toute heure mouvant, insatiable aux jeux
Que Cyprine desire et en qui elle est nee.
Bien que la femme fust d'honorable lignee,
Il la recommandoit à un de ses amis,
L'envoyant à sa mere, absentant le païs :
« Non que j'en aye object d'un infidele blasme,
Mais, dit-il, mon Amy, à cause qu'elle est femme. »
Et les Romains, voyant sa fresle opinion,
La forclurent d'avoir nulle succession.
Pharamond, par la loy qu'on appelle Salique,
L'a deboutee ainsi du throsne magnifique;
En France, en quelques lieux, pres Dure mesmement,
La femme au double cœur n'herite nullement.
Les Saincts n'ont pas voulu qu'elle regist l'Eglise,
Une infame parvint, qui au Tybre fut mise.
Le Philosophe encor luy defend son sçavoir,

Et le Jurisconsulte où elle n'a que voir,
Le barbare l'esclave, et de rien ne dispose,
Et de son paradis Mahommet l'a forclose.
Bref, presque tout le monde, au vent de sa fierté,
N'a voulu luy permettre aucune authorité,
La connoissant plus propre à l'Amoureux office
Qu'à regir, qu'à prescher, qu'à sçavoir, qu'à Justice.
On dira, par merveille : une a prophetisé,
Telle a jugé, vaincu, en habit deguisé;
On en dira quelqu'une en sçavoir singuliere,
Quelque autre ennoblissant, l'autre digne guerriere,
L'autre saincte, pudique, et, bien qu'il soit connu,
Tout cecy est miracle et par hasard venu.
Puis il ne s'ensuit pas qu'une gaye Hirondelle
Avant-coure, seulette, une saison nouvelle.
Qu'on prouve, si l'on veut, son peché souverain;
Nostre damnation vient pourtant de sa main.
Feminin, chante-nous l'Amazonne Asienne,
Et la pudicité de la brave Lorraine.
Si doit-on s'esbaïr que ce petit trouppeau
N'a crû depuis ce temps, redevenant plus beau,
Car clairement on seme Essence si louee,
Elle a donc beau venir s'elle n'est enclouee.
Feminin, chante-nous que d'elle nous naissons,
Que doncques par la femme au monde paroissons.
Si l'homme pouvoit naistre entre plus fiere beste,
Il n'en seroit que plus habilement honneste,
Et n'est moins, pour entrer en son gouffre punais.
Le beau Soleil va bien dans les sales retrais,
En perd-il pour cela sa grandeur accomplie,
Qui, sur tout, toute chose, en tous lieux vivifie?
De l'eau salee, en mer, ne vois-tu pas pecher
Du poisson le plus doux qu'on estime plus cher?
Ne vois-tu pas sortir, de terre tres-meschante,
Le bon arbre fruictier et la meilleure plante?
Car la vigne, qui est hors de comparaison,

En maigre sable apporte un vin sur tout vin bon.
L'excellent diamant vient d'une roche dure,
La perle en l'eau marine, et l'or, sans nulle injure,
Sort d'un puant terroir; le clair argent aussi;
La chose belle sort de la plus laide ainsi,
Dont l'homme plus parfaict sort de femme imparfaicte,
Pour plus faire admirer l'ouvrage et le Poëte.
Priseroit-on tant l'or si sa miniere estoit
Aussi pure que luy? on le negligeroit.
La beauté se fait voir tousjours par son contraire;
La nuict faict estimer le jour qui nous esclaire;
Desestimant la femme, ainsi l'homme est prisé;
Par le vent de la femme on void l'homme posé;
C'est l'unique bon-heur que nous recevons d'elle;
Il n'auroit jamais faict qui diroit sa cautelle;
Qui entreprend nommer ses faicts malicieux
Aura plustost nombré les estoilles des Cieux,
Les poissons de la mer, les bestes terriennes,
Le feuillage des bois, le sablon, les areines,
L'herbe, les fleurs de May, aux prez et aux forés,
Et les dons jaunissans de la riche Cerés.
Je veux en peu de mots son naturel apprendre,
Qui donneront icy facilement entendre
Et sa vie, et le cours de toute son humeur.
Elle est le mesme vice et le mesme mal-heur,
Deux beaux tiltres, vrayment, et qui valent la peine
D'en faire plus de cas! O grand Dieu qui me meine!
Seigneur sur tous Seigneur, Pere, pardonnes-moy
Si j'outrepasse en rien les bornes de ta loy,
Si j'ose prononcer, et si j'ose te dire
Que tu ne devois point, pour accoiser ton ire,
A cause des pechez que nous avions commis,
Nous faire accompagner de nos vrais ennemis!
Car, estant seuls autheurs de nostre laide faute,
Sans offencer beaucoup ta divinité haute,
Nous ne sçaurions pas vivre avec tels Animaux,

Car, qui seroient ceux-là qui aimeroyent leurs maux?
Dieu! que n'as-tu permis à l'homme, ton image,
Que de soy-mesme il peust peupler l'humain lignage?
Comme un bon vigneron, qui d'exerçans labeurs,
En proignant, d'un beau cep en engendre plusieurs,
N'empruntant que de luy, ce bois divin surplante,
Ou, comme un masle Lievre, en soy d'autres enfante?
Pere, si tu voulois, tu as bien le pouvoir
Que l'homme, honnestement, peust ainsi concevoir;
Mais par ce que, par Eve, il mangea de la pomme,
Pour cruel chastiment tu l'as laissee à l'homme;
Ou, Dieu, qu'il ne s'engendre ainsi que cest oiseau
Qui, mourant, de sa cendre en renaist un nouveau.
Tu peux bien davantage, ô Dieu! tu peux plus faire!
Laisseras-tu tousjours l'homme en telle misere?
Vois-tu pas que la femme est des vices autheur,
Vices qui font noircir en terre ta splendeur?
D'elle, nostre fleau, tes fleaux nous adviennent,
Brouillans tes volontez que les hommes soustiennent.
Comme la froide neige a pouvoir d'enflammer,
De mesmes elle peut un monde consumer;
Comme la froide neige eschauffe en sa froidure,
Elle, en la glace aussi incite la bruslure;
Mais la femme differe à la neige d'un poinct :
Elle fond pres du feu, la femme n'y fond point,
Ains plus fort s'en approche et plus elle est ardente,
Et sy (quoy que l'on fasse) oncques ne se contente,
Car, si son favorit luy aggree aujourd'hui,
Demain, luy seul sera son detestable ennuy.
Que dy-je, un favorit? plustost une centaine
(Vray est qu'elle est encor si doucement humaine,
Maugré les mesdisans qui ont mué sa voix)
Qu'elle ne peut sur elle avoir qu'un à la fois.
Non, non! je l'accompare au gouffre insatiable,
Et au jouet du vent legerement muable;
C'est un mal necessaire, à guerir mal-aisé,

Un diable domestique en Ange desguisé;
O bel œuvre imparfait que l'on ne peut parfaire!
On a beau besongner, il faut tousjours refaire.
Toute (et plus, la plus grande) en grandeurs et beauté
Retient de la laideur d'une difformité,
Car on voit (mesme au temps que l'ennemy l'espie)
Qu'elle a deffaut d'un Membre où est sa chere envie.
L'habile pare bien cette imperfection,
Et la docte estudiant en composition;
Toute autre femme aussi (tant soit-elle imparfaicte)
Estant dessous Hymen, pere de Jean Cornette;
Mais où est celle (et fusse un œil de chasteté)
Qui pres d'un beau subjet n'en aye volonté?
J'asseure donc chacune, ou de vueil, ou d'ouvrage,
Rendre son Mary serf du cornu cocuage,
Et si le prompt vouloir et l'effaict n'estoyent qu'un,
Chacun seroit cocu plus souvent de chacun,
Car toute a l'Ythiphale ou en corps ou en Ame.
Pour mieux faire couvrir sa honte qui l'enflamme,
Son desdain en Amour est fort pernicieux,
Car sans cesse on y perd le temps qui vaut le mieux,
On y depend son bien, on y sert de risee,
Pour avoir faict la beste apres telle rusee.
Si le mespris abuse, un baiser plus deçoit
(Et ne vaut rien ainsi à chose que ce soit) :
Car la femme en Amour semble à la fiere Louve,
Qui plus souvent le laid plus aggreable trouve,
Et puis le faict meurtrir avec ses hurlements
(Les propos feminins, querelles des Amants);
Si quelqu'un plus accort evite telle trappe,
Lors, par agguets mortels, le chetif n'en eschappe;
Sa plus grande action ne tend qu'au vain deduit;
La honte est son honneur, effrontee au doux fruict!
Le serpent Tentateur est devenu Andouille;
Ores, la paillardise est tombee en quenouille!
Usez de mon conseil, vous, jeunes Amoureux,

Ne vous allumez point d'un sang si vigoureux.
Celuy qui aime tant n'est aimé de sa Dame,
Elle l'estime serf, en balance elle enflamme.
Non, non, soyez certains qu'il ne jouyra pas
Du gracieux plaisir des Amoureux combas;
Elle auroit peur de perdre, offrant ceste delice,
Ce cœur passionné prest à faire service,
Et bien qu'il en jouyst, il ne pourra pourtant
(Fist-il cent mille efforts) rendre son cœur content,
Car la femme ressemble à l'usurier qui preste,
Qui ne se lasse point de recevoir sa debte;
Tant plus on luy en baille, et plus y prend plaisir :
On ne peut contenter son avare desir;
Mais l'habile debteur n'a pas ceste puissance,
Ni n'a point, comme luy, double resjouyssance,
Encores qu'il soit bon de s'acquitter du tout,
Si est-il mal-aisé d'estre tousjours debout.
Il vaut trop mieux devoir qu'estre entierement quitte,
Cela nous rend soigneux et plus fort nous incite;
Il sied mal de payer et d'estre pauvre apres,
L'ordinaire est plus beau que n'est pas le surcrais;
Le liberal aussi, en faisant son aumosne,
Se lassera plustost que l'autre à qui l'on donne.
Il n'est pas malaisé de tousjours recevoir,
Mais il est difficile incessamment d'avoir.
Il est vray que ce bien mille maux luy engendre,
Car Dieu est au prester, mais le Diable est au rendre;
Le Crediteur ne peut le terme prolonger,
Quand Lucine l'adjourne il vuide en grand danger;
Voire mais, ce dira quelque bonne Huguenotte,
Ou quelque catholique, et mesme la bigotte :
« La femme ne veut rien seulement que le *droict !*
Quelle chose plus juste aspirer se pourroit ?
Si la raison gist là, tu gaigneras ta cause,
Partout (mesme au Palais) on t'offre telle chose.
Ainsi, tu as grand tort en te plaignant de nous,

Nous tous qui te baillons le *beau droict* à tous coups !
Je veux continuer, d'une ardeur volontaire,
Garçon maistre de moy, à qui je veux complaire,
Et plustost je serois de moy-mesme bourreau,
Que je fusse subject au feminin fleau.
Je ne m'amuseray a descrire la rage
Qu'a l'homme plein d'honneur, au joug de Mariage.
Ne soyez donc si prompts; nous voyons le blessé
Mourir d'un petit coup pour n'estre bien pansé;
Mais mediocrement aimons ce qui nous aime,
Sans nous lier, bruslans d'une Amour si extresme.
La femme est babillarde et de peu d'amitié,
Son cœur n'est point constant qu'en grande mauvaistié;
L'amour semble au laict frais qui fraischement aggree,
Mais ceste beauté là est de peu de duree,
Car, si le laict se garde, il a plusieurs caillons,
Il est soudainement plein de corruptions :
Aussi, nouvellement, la femme est amiable,
Puis, estant mariee, ardemment hayssable.
Vieux maris, sçavez-vous pourquoy tant vous souffrez ?
Escoutez ma parolle et vous le connoistrez :
Bien que ces vers soyent faicts en l'Avril de mon age,
Que mille flots bouillans animent mon courage,
Que mon Astre fatal me soit si tenebreux
(Qu'homme de bien je sois entre autres mal-heureux),
Toutefois il me plaist de monstrer que ma terre
Peut estre bien paisible en sa cruelle guerre.
C'est qu'estes au vouloir trop bravement actifs,
A l'execution trop laschement poussifs,
Aux pensers trop rusez, soupçonneux à la ruse,
Au souspçon trop aisez à croire quelque excuse,
Importuns aux desirs, aux desirs trop jaloux,
Et puis la jalousie ameine le courroux,
Et le courroux la hayne, et la hayne un debat,
Dont chez vous vous logez un discordant combat.
C'est pourquoy qui est sage et qui craint le doutable,

Ce fleau feminin sur tout fleau fuyable,
Il ne se doit lier d'indissoluble nœu,
Ains aimer librement d'un volontaire feu.
Ou cil qui, par mesgarde, est de si triste feste,
Il doit prier les Dieux de finir la tempeste,
Car on ne peut baiser de bonne affection
La personne objectant diverse passion.
Quelle aggreable Amour ! quelle douce delice !
D'embrasser le bourreau qui nous met au supplice !
Qui peut donc adviser sa femme de bon œil ?
Vous, martyrs mariez, lorsqu'en prendrez le dueil,
Qu'il soit en violet, portez-le à la Royale,
Et ne chommez jamais l'infeste nuptiale !

(*Les Premieres Œuvres Poetiques du Capitaine Lasphrise*, 1597.)

JEAN PASSERAT

Jean Passerat naquit à Troyes, en Champagne, le 18 octobre 1534, de Pantaléon Passerat et de Nicole Thiénot. Son père aimait les sciences et les cultiva jusqu'à sa vieillesse. Soit qu'il mourût avant de pouvoir s'occuper de son fils, soit qu'il n'eût pas les moyens de lui faire donner une éducation convenable, ce fut son beau-frère, le chanoine Thiénot, qui se chargea d'élever le jeune garçon. Il l'envoya au collège de Troyes, où le conduisait chaque jour un prêtre nommé Laurent Acaria. Ne pouvant supporter les rigueurs du Régent, il s'enfuit à Bourges. Là, pour subsister, il se fit embaucher dans une forge. Mais, comme le peu qu'il gagnait ne suffisait pas à calmer son appétit, il joignait le produit de sa pêche à son frugal ordinaire. De Bourges, il fut à Sancerre, chez un religieux du Monastère de Saint-Satur, qui l'employa près de lui, on ne sait en quelle qualité. Au bout de trois ou quatre mois, cédant sans doute aux conseils du religieux, il retourna chez son oncle, qui le remit au collège, où il continua ses études pendant trois ans. Ensuite, il fut placé au collège de Reims, à Paris, et de nouveau à Troyes, sous l'excellent latiniste Jean Lescot. Celui-ci ayant été rappelé à Paris pour y professer la Rhétorique au collège du Plessys, il y fit donner à Passerat les fonctions de Régent de seconde. « Passerat, dit Niceron, ne se borna pas alors à l'instruction de la jeunesse, il étudia encore en son particulier les anciens auteurs grecs et latins, et fit de ces derniers des recueils en forme de Dictionnaire, où il marqua avec beaucoup de soin les significations de chaque mot, et commença à s'acquérir par là une connoissance exacte de la Langue Latine dans laquelle il écrivoit avec beaucoup de politesse... » Ce fut apparemment la raison qui engagea les éditeurs lyonnais d'Ambroise Calepin d'imprimer sur le titre que Passerat l'avait vu et augmenté. On voit par les fautes grossières que contient cet ouvrage, que Passerat n'y fut pour rien. Du collège du Plessys, il passa à celui du Cardinal Lemoyne, régenté par son compatriote Jean Richer. Il s'y lia avec Marc-Antoine de Muret;

mais la peste l'obligea de se retirer quelque temps à Milly-en-Gâtinois. De retour à Paris, il occupa la chaire d'éloquence au collège Boncourt et il eut l'honneur d'expliquer les Commentaires de César à Pierre de Ronsard et Jean-Antoine de Baïf. S'étant convaincu qu'il ne pouvait pénétrer à fond l'éloquence latine, et celle de Cicéron en particulier, sans connaître la latinité des anciens jurisconsultes, il abandonna sa chaire pour redevenir étudiant. Il alla donc à Bourges, en compagnie d'Alphonse d'Elbène, depuis évêque d'Albi, afin de suivre les leçons de Cujas. Après trois ans de séjour, il revint en 1569 à Paris; là, protégé par le savant Henri de Mesmes, maître des Requêtes, il logea chez lui en qualité de précepteur de son fils unique. Il demeura vingt-neuf ans dans cet hôtel, c'est-à-dire jusqu'à sa mort; en reconnaissance, il ne manquait pas d'offrir, chaque 1er janvier, une pièce de vers latins à son mécène. L'ensemble de ces *étrennes* fut publié sous ce titre : *Kalendæ Januariæ.*

En 1572, il obtint la chaire de Professeur Royal d'éloquence et de poésie latine, laissée vacante par l'assassinat de Ramus. Son auditoire, attiré par ses leçons agréables, comptait plusieurs Présidents et Conseillers du Parlement de Paris. Charles IX et Henri III ne lui témoignèrent pas moins de bienveillance. Ses leçons furent interrompues par les troubles de la Ligue; il ne les reprit qu'en 1594, après avoir aidé, en quelque sorte, au triomphe de Henri IV par la *Satyre Ménippée,* avec Jacques Gillot, Pierre Le Roy, Florent Chrestien, Pierre Pithou, Durand de La Bergerie, et, enfin, son ami Nicolas Rapin. Il continua ses cours jusqu'au déclin de sa santé. Ils s'ouvraient par une harangue; ces harangues, au nombre de vingt-neuf, montrent qu'il avait expliqué plusieurs livres de Cicéron, Salluste, le Discours de Caton sur la loi oppienne, l'Epithalame de Catulle, la Consolation d'Ovide à Livie et son Jugement des Armes d'Achille; Properce, Tibulle, Virgile, plusieurs comédies de Plaute, etc.

En 1597, une hémiplégie l'enleva à son auditoire. De borgne qu'il était depuis un accident de jeu de paume, il devint aveugle. Il mourut cinq ans après, le 14 septembre 1602, à l'âge de 68 ans. Jean-Jacques de Mesmes, son ancien pupille, lui fit ériger un monument dans l'église des Dominicains de la rue Saint-Jacques. Les biographes se plaisent à dire qu'il dut sa fin tardive aux excès des plaisirs de l'amour et de la bouteille, et prétendent que son nez, qu'il avait fort gros et coloré de vermillon, attestait sa dévotion à Bacchus. Nous y voyons, au contraire, que Vénus et Thyonée lui conservèrent l'amitié des Muses jusque dans un âge avancé. Il eût atteint celui d'Anacréon sans l'abus des lectures et des veilles.

« *Passerat, le séjour et l'honneur des Charités* », comme le dit Mathurin Regnier, était un esprit délicat, qui se plaisait au badinage et s'était formé sur les Anciens, sans affectation ni contrainte.

Il rappelle Marot, il devance La Fontaine, et, au dire du judicieux abbé Goujet, « il ne lui a manqué pour réussir parfaitement que d'être né cent ans plus tard ».

On peut considérer comme une satire son *Invective contre Phœbus et les Muses*, où il feint de les quitter, ainsi que la *Métamorphose d'un homme en oyseau*, et la *Plainte* où il déplore le mépris de ses contemporains pour les Lettres. Ajoutons-y l'*Elégie de Solon*, et surtout la *Sauvegarde pour la maison de Baignolet*, contre les *Reistres*. Passerat aurait composé un *Commentaire sur Rabelais*, que Colletet dit avoir été détruit sur les instances d'un confesseur. D'autre part, il paraît que les jésuites le conservèrent sous clef, dans leur collège de Clermont.

La Divinité des Procès, ingénieuse satire que nous publions d'après le *Recueil Bonfons*, 1598, est suivie, dans les *Œuvres Poétiques*, d'un sonnet sur la ressemblance des femmes et des procès, que le poète termine ainsi :

Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords
Il faudroit qu'aux procès il mariast les femmes.

Bibliographie. — *Adieu à Phœbus et aux Muses, avec une ode* (à Bacchus), Paris, 1559; — *Hymne de la Paix, faicte en l'an 1562, à Alfonse Delbene, abbé de Haulte-combe, avec le Commentaire de* M. A., Paris, 1563; — *Rien, à Henri de Mesme, pour estrenne* trad. par Phil. Girard, Paris, s. d.; — *Vers de chasse et d'amour*, Paris, 1597; — *Chant d'allegresse pour l'entrée du Roy Charles IX, en sa ville de Troyes*, Troyes, 1564; — *Complainte sur le trepas d'Adrien Turnèbe*, Paris, 1565; — *Sonnets sur le Tombeau du sieur de la Chastre, dit de Sillac*, 1569; — *Vers de chasse et d'Amour*, Paris, 1597; — *Kalendæ januariæ et Varia quædam Poëmatia*, Paris, 1597; — it. *Accesserunt ejusdem Miscellanea nunquam ante hac typis mandata*, Paris, 1603; — *Recueil d'Œuvres poétiques*, Paris, 1602, 1603, 1606; — Apollodore (trad.), Paris, 1604; — *De Litterarum inter cognatione et permutatione Liber*, Paris, 1606; — Jo. Passeratii, *Præfationes et Orationes Collectæ à Joanne de Rougevalet*, Paris, 1606, 1621, 1637; — *Commentarius in Catulum, Tibullum et Propertium*, Paris, 1608; *Conjecturarum Liber*, Paris, 1612; — *Præfatiuncula in disputationem de Ridiculis, quæ est apud Ciceronem, Liber*, 2, *de Orat*. Francofurti, 1595; — *Les Poés. franç. de* Jean Passerat, *avec Notice et Notes par* Prosper Blanchemain, Paris, 1880.

A consulter. — Scévole de Sainte-Marthe, *Elog. des hommes Illustres, trad.* Guillaume Colletet, Paris, 1644. — La Croix du Maine. — Niceron, II, 320. — Goujet, XIV, 1. — Le Clerc,

Bibl. anc. et mod., t. VII, 313. — Grosley, *Mem. sur les Troyens célèbres.* — Sainte-Beuve, *Tableau de la poés. franç. au* XVIe *siècle.* — Viollet-le-Duc, *Bibl. poet.* — Abbé Georges, *Les Illustres champenois*, 1849. — L. Lacour, *Passerat*, 1856. — P. Blanchemain, *Notice*, éd. cit. — Edg. von Mojsisovics, *Jean Passerat, sein Leben und seine Personlichkeit*, 1907. — Frédér. Lachèvre. *Bibl. des Rec. Collect.* — Maurice Allem, *Anthol. Poèt. franç.* XVIe *siècle*, t. II, librairie Garnier.

LA DIVINITÉ DES PROCÉS

Je veux parler de Dieu, mais non à langue armee,
Comme ceux qui trois fois ont la France enflamee
De mille feux de Mars, pour une ambition
Couverte du manteau de la Religion.
De peur que de mon sang la terre soit rougie,
Je parleray plus doux de la Theologie,
Discourant des Procés, car, à la verité,
Rien ne ressemble mieux à la divinité;
On n'y peut garder ordre : il faut à l'adventure
Comparer des Procés et des Dieux la nature.

Les Anciens ont faict trois manieres de Dieux,
Qui demeurent és eaux, en la terre, et aux Cieux :
Il y a des procés d'eau, de ciel, et de terre;
Ceux du Ciel, maintenant, se vuident à la guerre
Ou à coups de canon : on plaide des edicts
Dont le vainqueur s'attend de gaigner Paradis.
Les Procés de la terre, et les Procés de l'onde
Si fort que ceux du ciel ne tempestent le monde.

En un abysme chet l'humain entendement
Qui les secrets des Dieux sonde profondement :
Il y a des Procés si fascheux à entendre
Que les meilleurs esprits ne les peuvent comprendre.
Les mysteres des Dieux à tous ne sont ouverts :
Ceux des Procés aussi ne sont point descouverts,
Sinon aux yeux de ceux qui les sçavent bien taire,
Et qui, en les taisant, ne font mal leur affaire.
Un gardien de temple, et secretin des Dieux,
Les garde jour et nuict aussi cher que ses yeux;
Ainsi est des Procés : on les traite et manie
En toute reverence et grand'ceremonie;
On aime mieux la vie au peril hazarder
Que de les laisser perdre et ne les bien garder.
Tesmoins les Angevins, qui leurs procés envoyent
Par terre en seureté, de peur qu'ils ne se noyent,
Et se fiant d'eux-mesme, ô Loyre ! à ta mercy,
Ne s'y osent fier de leur procés aussi.
Pour rendre leur venue aux mortels incertaine
Les Dieux les viennent voir ayants des pieds de laine :
Les Procés au venir marchent si doucement
Qu'ils ne sont entendus pour le commencement,
Puis d'un son esclatant leur presence est connue;
Les Dieux et les Procés sont voilez d'une nue.
Aucunefois, les Dieux se monstrent partizans,
Comme au siege de Troye ils firent par dix ans,
Mais, d'un commun accord, en la dixieme annee,
La livrerent aux Grecs pour estre ruinee.
Advocats au barreau l'on voit s'injurier,
Prets à se prendre au poil, et en sorte crier,
Un chacun pour son droict, que le Palais en tremble.
Et, au sortir de là, ils s'en vont boire ensemble.
Les Dieux vendent les biens aux hommes cherement,
Achetez par soucy, par peine, et par tourment,
Dont la proprieté n'est par eux garantie :
Avant que par Procés soit riche une partie,

Il se faut coucher tard et se lever matin,
Et faire à tous propos le diable Sainct Martin;
Remarquer un logis, assieger une porte,
Garder que par derriere un Conseiller ne sorte,
S'accoster de son Clerc, caresser un valet,
Recognoistre de loing aux ambles un mulet,
Avoir nouveaux placets en main et en pochette,
Dire estre de son cru tout cela qu'on achete
A beaux deniers contans : bref, il faut employer
Possible et impossible à procés festoyer.
On n'ose dementir des Dieux les saincts oracles,
Ny l'arrest des Procés. Les Dieux font des miracles,
Les Procés que font-ils ? les plus gouteux troter,
Galoper les boiteux pour les solliciter,
Les rendans au besoin, prompts, dispos, et habiles :
Du profond des forests ils attrainent aux villes
Cerfs et Daims, et Sangliers, sans rets ny hameçons,
Et sans mouiller la pate ils prennent les poissons;
Leur occulte cabale attire metairies,
Villages et chasteaux, rentes et seigneuries.
Comme le luth d'Orphé les arbres desplantez,
Ou celuy d'Amphion les rochers enchantez
Qui, descendans des monts en une grasse plaine,
Bastirent sans maçons la muraille Thebaine.

Ce qui est ja passé et une fois est faict,
Par tous les dieux ensemble estre ne peut desfaict :
Les Procés en ce poinct ont sur eux l'advantage,
Pource qu'un alibi, avec un tesmoignage
Presté en charité, desfaict tout le passé,
Fait un vif estre mort et un vif trespassé.
On recognoist les Dieux, ainsi que dit Homere,
Au mouvement des pieds qu'ils tournent en arriere :
Mon Procés prend plaisir à tousjours reculer.
Les Dieux sont recogneuz souvent à leur parler,
Car toute autre est leur voix que n'est nostre langage

Les Procés, vrais Bretons, ont à part un ramage.
Aux Dieux, francs de la mort, on dresse des autels :
Qu'on en dresse aux Procés puis qu'ils sont immortels !
Mon procureur Guillot en sçauroit bien que dire,
Qui mon Procés jugé tire encore, et retire,
Et, depuis seize mois, m'a tant villonnisé
Que je le tiens desja pour immortalizé.
La presence des Dieux en terre est coustumiere
D'esclater çà et là une grande lumiere :
Où le procés s'assied en son pontificat,
Tout flambe d'escarlate en fin or de ducat.
Les Dieux sont bien heureux et n'ont disette aucune :
Les juges des Procés sont enfans de fortune.
On sacrifie aux Dieux la chair de maint Taureau :
On dedie au Procés qui est sur le bureau,
Non parfums d'Arabie, ou le sang de cent bestes,
Ains promesses, et dons, et faveurs, et requestes.
On n'ose offrir aux Dieux que victimes de choix :
Les escus des Procés doyvent estre de poix,
D'or luisant, bien formez, ou, autrement, l'yssue
N'en sera que mauvaise, et obscure, et tortue.
Quand les prestres des Dieux les veulent supplier,
Tous leurs accoustremens il leur faut deslier :
Qui Procés recommande, et ne veut qu'on l'oublie,
Perd sa peine et son temps si bourse il ne deslie.
Les vœux qu'on fait aux Dieux ne sont pas tous ouys :
A la fin des Procés tous ne sont resjouys;
Tel se pense asseuré dont, par une traverse,
L'adversaire peu cault l'asseurance renverse.
Les Dieux donnent le bien ou l'ostent aux humains :
Aussi font ceux qui ont le Procés en leurs mains.
Les Dieux, comme l'on dit, ont de rien faict le monde :
Un Procés mal chastré, qui en bastards abonde,
Ou de rien ou de peu fait quelquefois grand cas,
Croissant par escriture au sac des Advocats.
La main de Jupiter, par un horrible foudre

Porté d'estourbillons, met en cendre et en poudre
Les orgueilleuses tours et les haultes forests :
Aussi font bien souvent les foudres des arrests;
Les plus grosses maisons, à plaider obstinees,
Par l'effort des procés se trouvent ruinees.
Jupiter courroucé d'un don va s'appaisant :
Un rigoureu procés s'adoucit d'un present.
L'ambrosie et nectar sont des Dieux les delices :
Et le procés friant aime fort les espices.
Jupiter, balançant des combatans le sort,
Donne à l'un la victoire et à l'autre la mort :
Le procés, intenté en pareille esperance,
Soustient pour quelque temps égale la balance;
En fin, par un arrest fatalement donné,
On en voit l'un qui gaigne et l'autre condamné.
Mercure aux pieds ailez, par sa verge charmee,
La porte de Pluton tient ouverte ou fermee
Aux esprits pallissants, qu'arrachez de leurs corps,
Dans les enfers il pousse, ou les en tire hors :
Un huissier, par sa verge, ainsi comme Mercure,
Tire les prisonniers de quelque fosse obscure
Pour revoir la douceur de la clarté du jour,
Ou tristes les conduit au malheureux sejour
De ces cachots moisis, où la crainte eternelle
Ne laisse en nul repos une ame criminelle.
Si Mercure est ruzé en tous joyeux larcins,
Autant, ou plus que luy, les procés y sont fins.
Mercure court tousjours, et preside aux voyages :
Combien pour les procés se fait-il de messages?
Apollon est à craindre avec son arc d'argent :
Avecques un exploit est à craindre un sergent.
D'Apollon et Bacchus on vante la jeunesse :
Un procés rajeunit souvent en sa vieillesse,
Tel qu'on voit un serpent qui, sur le renouveau,
Despouille, vigoureux, et ses ans et sa peau.
Neptune, de son sceptre à trois pointes aigües,

Faict la terre crouler, et les villes esmeues :
Les juges des procés, quand ils sont irritez,
Font trembler sous leurs voix et peuples et citez.
Les procés, en autruy ne font pas grande estime
Du crime de l'Amour, s'il faut l'appeler crime :
Quand le jaloux boiteux sur le faict eut surpris
Le felon Thracien et la douce Cypris,
Estroitement liez en un plaisant martire,
Les Dieux, bons compagnons, ne s'en firent que rire.
Les temples qu'on bastit pour les Dieux tout-puissans,
On voit de leur haulteur les astres menaçans,
Garnis et estoffez des richesses plus rares
Qu'on trouve dans la terre, et que les mers avares
Cachent dessous leurs flots; et certes, il convient
Bien loger les hauts dieux de qui tout bien nous vient :
Le Procés, qui les Dieux en mainte chose imite,
Es Palais somptueux plus volontiers habite
Que sous les pauvres toicts des petites maisons;
Voila pourquoy il hait Suysses et Grisons,
Où il est mal receu, et que plus il ne daigne
Pour demeure choisir les poesles d'Alemaigne.
Si les Dieux desguisez, changeans leur majesté
En bestes et oyseaux, par la terre ont esté,
Et ont faict de bons tours dessous forme empruntee,
Le Procés ne doit rien aux changes de Protee.
Vous le pensez civil, il devient criminel;
Vous l'estimez finy, le voila eternel;
Est-il prest à juger? de nouveau il informe;
A chasque bout de champ il prend nouvelle forme;
D'un corps il en faict sept, qu'il allonge en despens.
Ainsi qu'Hercule veit sept testes de serpens
Renaistre d'un seul col, despit en son courage
De voir son ennemy croistre de son dommage;
Mesmes sans le feu Grec, son esclave vertu
Ne fust venue à bout de ce monstre testu.
Masle et femelle ensemble est nature divine :

Le procés à bon droit se peut dire Androgyne,
Produisant des enfans sans se joindre à autruy,
Qui, dedans peu de jours, sont aussi grands que luy.
Il est masle au parler, mais bouillant en querelle,
Replique, et contredicts, il se monstre femelle.
L'injustice et les torts par les Dieux sont vangez,
Et aussi par procés les hommes outragez.
Tout est rempli de dieux, et les estangs liquides
Du vieil pere Ocean, et les campagnes vuides
Du pur ciel et de l'air, et ce gros element
Qui est des autres trois le commun fondement :
Du monde la grandeur de ta grandeur est pleine,
Procés, fils du Chaos, mais j'ay trop courte haleine
Pour un si long discours; finy doncques mes vers,
Toy qui dois mettre fin à ce grand univers,
Si du Sicilien la Muse est veritable
Qui, vif, s'ensevelit au gouffre espouvantable
Du Montgibel ardant, se lançant au milieu,
Afin que, comme toy, il fust estimé Dieu !

*(Recueil de plusieurs diverses poesies...
Paris, Nicolas et Pierre Bonfons*, 1598.)

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE

Gaucher II, dit Scévole Ier de Sainte-Marthe, neveu du célèbre poète et humaniste Charles de Sainte-Marthe et fils aîné de Louis de Sainte-Marthe, seigneur de Neuilly, Procureur du Roi à Loudun, naquit dans cette ville, le 2 février 1536. Scévole étudia d'abord à Paris, sous la direction de Turnèbe, Muret et Ramus, qui le formèrent à l'Éloquence et à la Poésie. Outre le latin, dans lequel il devint habile, il étudia avec soin les langues grecque et hébraïque. Agé de dix-sept ans il se rendit successivement à Poitiers et à Bourges pour étudier la jurisprudence sous le célèbre Douaren, qui resta son ami. Ce fut par des liaisons de ce genre et son application à l'étude, que Scévole devint orateur, jurisconsulte, historien et poète. En 1571, il est nommé Contrôleur Général des Finances en Poitou; en 1579, maire et capitaine de Poitiers, et ensuite Trésorier de France dans la même généralité. Cette charge ayant été supprimée, ses collègues lui donnèrent l'occasion de briller par la parole, en le chargeant d'obtenir d'Henri III la révocation des lettres royales Le monarque lui accorda ce qu'il demandait, disant qu'il n'y avait pas d'Édits qui pussent tenir contre si forte éloquence. Son dévouement et son courage parurent avec éclat aux États de Blois de 1588. « Un des principaux chefs de la Ligue, dit Niceron, ayant remarqué qu'entre les Députez, il n'y en avoit point de plus contraires à ses desseins, ni qui témoignassent plus de fidélité pour le Roi que ceux qui avoient des Offices dans les Provinces, fit proposer d'en supprimer une partie, dans le dessein de les intimider et de les attirer au parti de la Ligue. Les Officiers, qui s'aperçurent de ce piège, firent un acte de protestation, qu'ils signèrent au nombre de plus de trois cens, et chargèrent M. de Sainte-Marthe de le présenter et de porter la parole pour eux. Il entreprit une action si généreuse, même au péril de sa vie, et renversa par là les desseins qu'on avoit formés contre le service du Roi. » Henri III le chargea à deux reprises, à la fin de la même année et de la suivante, de contenir les Ligueurs dans le Poitou, de veiller au rétablissement de

la Religion d'État, ainsi qu'à la restitution des biens des Catholiques. En 1593 et 1594, il exerça les fonctions d'intendant des finances dans l'armée de Bretagne commandée par le Duc de Montpensier; et ce fut lui qui fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance d'Henri IV. Ce Prince le compta parmi les Notables du Royaume, qu'il réunit à Rouen en 1597. Réélu unanimement maire de Poitiers, il ne put se dispenser de refuser pour se consacrer à sa famille, à ses amis et aux Muses, comme il en avait eu l'intention. La période de son mandat terminée, il se retira dans sa ville natale, dont il avait, par son crédit, empêché la ruine au temps des guerres civiles, et qui lui donnait le nom de *Père de la Patrie*. Il y mourut le 29 mars 1623. Son oraison funèbre fut prononcée par Urbain Grandier, et son éloge par Théophraste Renaudot. Il laissait huit enfants, dont Scévole II et Louis, frères jumeaux, célèbres auteurs du *Gallia Christiana* et premiers éditeurs des *Lettres de Rabelais*. « Cette famille, écrit Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, a été pendant plus de cent années féconde en savants. »

Le meilleur éloge que l'on puisse faire des poésies de Sainte-Marthe et surtout de ses vers latins, dans lesquels il imite Horace et Lucain, se rencontre dans une lettre de Ronsard à Baïf : « Grands Dieux ! quel livre viens-tu de m'envoyer, composé par notre Sainte-Marthe? Non, ce n'est pas un livre, ce sont les Muses elles-mêmes. J'invoque à cet égard le témoignage de tout notre Hélicon. Si l'on m'accorde le droit de prononcer le jugement, je déclare préférer l'auteur de ces vers à tous les poètes de notre siècle, quelque désagrément que je puisse causer à Bembo, à Navagero, au divin Fracastor... »

Il est une autre satire de Sainte-Marthe, le *Discours* qu'il adresse à son fils Louis, prêt à partir pour aller fréquenter le Barreau à à Paris. Tous les abus de la profession d'avocat y sont représentés. Ce *Discours*, et la Satire que nous publions, appartiennent au recueil de 1600.

Bibliographie. — *Œuvres*, Paris, 1569, 1579; — *Hymne sur l'avant-mariage du roi Charles IX*, Paris, 1570; — *La louange de la ville de Poitiers*, Poitiers, 1573; — *Pœmata*, Paris, 1575; — Les mêmes avec : *Pædotrophiæ, sive de puerorum educatione*, lib. III, Paris, 1580; — *Gallorum doctrina illustrium memoria qui nostra patrumque floruerunt elogia*, Poitiers, 1598, 1602, 1606; — trad. par Guillaume Colletet sous ce titre : *Eloges des Hommes illustres qui depuis un siècle ont fleury en France dans la profession des lettres*, Paris, 1544; — *Opera latina et gallica*, Paris, 1633; — *Les Œuvres de* M. de Sainte-Marthe, dern. éd., Poitiers, 1600; — Les mêmes avec les *Poésies latines et autres écrits ; les Oraisons funèbres, Panégyriques et autres Eloges, tant en prose qu'en vers, à l'honneur de*

l'Auteur, Paris, 1633. *Diverses poésies* dans le *Journal de Henri III*, année 1587, et parmi les *Poésies* de Jean de La Péruse.

A consulter. — La Croix du Maine et du Verdier. — Niceron, VIII, 12. — Goujet, XIV, 324. — Dreux du Radier, *Bibl. du Poitou.* — Gabriel Michel de La Rochemaillet, *Vie de Sainte-Marthe.* — Sainte-Beuve, *Tableau de la Poésie franç. au* XVIe *siècle.* — Léon Feugère, *Et. sur Scévole de Sainte-Marthe.* — Lachèvre, *Bibl. des Rec. collect.* — P. de Longuemare, *Une Famille d'auteurs... les Sainte-Marthe*, Paris, 1902 — C. Ruutz-Rees, *Charles de Sainte-Marthe, trad. par* Marcel Bonnet, Paris, Champion, s. d. — A. Hamon, *De Scævolæ Sammarthani vita et latine scriptis operibus*, 1901. — Maurice Allem, *Anthol. Poèt. franç.* XVIe *siècle*, t. II, librairie Garnier.

CONTRE LA GOURMANDISE

A P. JOYEUX, MEDECIN

Icy je veux je veux blasmer l'infame Gloutonnie,
De boire et de manger non jamais assouvie,
Qui fait son Dieu du ventre, et cuide que ce soit
Le comble de son bien, mais elle se deçoit,
Car rien n'est si honteux ne si mal convenable
A la perfection d'une ame raisonnable,
D'autant que seulement pour vivre en ce bas lieu
Les autres animaux sont ordonnez de Dieu :
Mais l'homme a celle fin que de toutes les choses
Il aprenne en vivant les effets et les causes,
Et qu'à l'honneur des Dieux esgalant son honneur,
Il soit du monde bas le chef et gouverneur.

Mais ces gens eshontez qui si peu se commandent,
Qui vivent en l'ordure et sans cesse gourmandent,
Deviennent hebetez, et comme le Soleil
Empesché de brouillas trouble son teint vermeil,
Tout ainsi les vapeurs qui des viandes naissent,
Offusquant les esprits, tellement les oppressent
Qu'ils perdent leur vigueur, et, de la verité,
Ne peuvent contempler la divine clarté;
Qui les rend ignorans et fait qu'ils ne poursuyvent
Celle fin pour laquelle en ceste terre ils vivent,
De sagesse et raison n'ayant non plus en eux
Qu'en la brutalité des moutons et des bœufs;
Voire moins quelquesfois, quand du vin la puissance
Leur tourne le cerveau, et, perdant connoissance,
Deux chandelles pour une à table ils pensent voir,
Et toute la maison leur semble se mouvoir.

O sale Ebrieté, seule peste de l'ame,
Et des mechancetez nourrice plus infame,
Y a-il rien à quoy ne soyent par toy poussez
Les debiles cerveaux des hommes insensez?
Tu esmeus les debats et sanglantes querelles,
Par ta legereté les secrets tu revelles,
Tu deslies la langue et descouvres le cœur,
Tu chasses loing de toy la vergongne et la peur.
Fuyez, ô pauvres gens! ceste honteuse peste
Qui vous rend forcenez comme un second Oreste.

Mais que sçauroit-on voir si laid et si vilain,
Quel sauvage animal de bestize est si plain
Qu'un homme ayant trop beu? il vomist la viande
Fourrée un peu devant en sa bouche gourmande,
L'haleine luy sent mal, il tremble des genoux,
Il va tout chancelant, il tombe à tous les coups,
Il se creve les yeux, il se blesse la teste,
Begaye et sans raison parle comme une beste;

Plusieurs choses il fait et dit, qu'incontinent
Luy-mesme blasmera, quant, à soy revenant,
Le nuage qui tient sa raison prisonniere
Aura quitté la place à la clarté premiere :
Il voudroit que ce fut encor à commancer,
Et sans rougir de honte il n'y pourra penser.

On dit que ce grand Roy qu'on nommoit Alexandre,
A table, quelquesfois, du vin se laissoit prendre,
Et tuoit en ce point ses plus proches amis :
Mais quand l'effort du vin s'estoit un peu remis,
Et qu'il s'en revenoit à quelque connoissance,
Adonques il blasmoit luy-mesme son offence,
Et un juste regret le remordoit si fort
Que, pleurant de despit, il imploroit la Mort.

Pourquoy, ô Cytheron, vantes-tu tes Orgies,
Tes dances, tes cornets, et tes vaines magies?
Bacchus n'est point un Dieu; au contraire, c'est luy
Qui mesprise des Dieux le pouvoir et l'appuy,
Car l'homme qui de vin a la teste bien pleine
De Dieu ny de ses Cieux se donne peu de peine,
Et la bouche qui sent à la vapeur du vin
N'est propre à bien chanter au service divin.

Combien diray-je apres, que l'orde Gourmandise,
Et l'appetit du vin qui les hommes maistrise,
Repandent çà et là, dedans les corps humains,
De diverses douleurs et de maux inhumains?
De là sourdent sans fin les fievres langoureuses,
Les reumes catarreus, les goutes douloureuses;
Les yeux sont chassieux, et les membres, dissous
Par la force du vin, sans cesse tremblent tous;
On perd toutes les dens, l'estomach s'en offense,
L'haleine s'en corrompt, et la mort s'en avance;

Bref, la bouche gourmande en a plus fait perir
Que le glaive trenchant n'en fit oncques mourir.

Que dirons-nous aussi, combien tost se consomme
Par ces vilains excés la richesse d'un homme,
Et, comme dans un gouffre, on voit bien tost noyé
Au ventre tout le bien par la bouche envoyé?
Donc, pour conclusion, ceste regle il faut suivre
Qu'on ne vit pour manger mais qu'on mange pour vivre

Comme toy, mon Joyeux, qui as tousjours esté
Garni de temperance et de sobrieté,
N'estant de rien glouton que des sciences belles
Dont tu es allaité par les doctes pucelles,
Et suçant à plaisir ce nectar precieux
Qui égale en vertu celuy mesme des cieux,
Tu en tires un suc dont s'engendre une vie,
Qui, sans estre du Temps ny des Parques ravie,
Se resout en escris animez de renom,
Pour immortaliser la gloire de ton nom.

(*Les Œuvres*, 1600.)

JEAN VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

Jean Vauquelin, Sieur de La Fresnaye, le premier de qui nous avons en notre langue un recueil de Satires dans le goût des Latins, naquit au château de La Fresnaye-au-Sauvage, selon les uns, à Falaise, selon les autres. Il n'y a pas non plus de certitude sur la date de sa naissance, qu'une épitaphe place en 1535, mais que Vauquelin lui-même situe par allusion en 1536 :

Et justement en l'an naissance pris j'avoye
Que le Grand Roy François conquesta la Savoye.

Son parrain fut Jean de Fontenai de Bertheville. Dans l'*Epitre à son livre*, Vauquelin donne sa noblesse comme très ancienne : il prétend descendre des Vauquelins du Pont et des Vauquelins de Ferrières, qui portaient « gonfanons et banières », au temps de Guillaume-le-Conquérant, et « plantèrent leur nom en Gloucestre et Clarence ». Le Baron Pichon et M. E. de Beaurepaire disent que cette prétention n'est appuyée sur aucune preuve, et une note manuscrite du savant Abbé De La Rue, citée par Julien Travers, affirme que la famille Vauquelin ne fut anoblie qu'en 1470, par l'édit des francs-fiefs. Jean Vauquelin, père du poète, servant comme officier sous le maréchal d'Annebaut, fut tué à trente ans, le 10 juillet 1545. Il ne laissait que des dettes à son épouse Barbe de Boislichausse, qui se consacra tout entière à son enfant et sut, par son courage et son économie, relever peu à peu sa maison. Vauquelin fut envoyé à Paris, étudier sous Buquet, puis sous Turnèbe et Muret. Déjà passionné de Ronsard, de Baïf et de Du Bellay, il commença à s'adonner à la poésie, pour chanter, sous le nom de *Philis*, Anne de Bourgueville, fille de l'historien cannais De Bras, et qui devait être sa femme. Barbe de Boislichausse l'envoya commencer ses études de droit à Bourges. Mais, de concert avec ses compatriotes Raphaël Grimoult et Charles Toutain, tous deux poètes, il alla d'abord à Angers, où il fit connaissance du « mignart » Tahureau,

qui les « affranchit au mestier de son art ». De Bourges, ils se rendirent à Poitiers, pour y saluer le jeune Scévole de Sainte-Marthe. C'est à Poitiers que Vauquelin publia, en 1555, les *Deux livres de Foresteries*, qu'il dédia à M. du Val, évêque de Sées. Réprimandé par sa mère et même par sa *Philis*, qui craignait de trouver en lui un mari volage, Vauquelin se remit à l'étude de la jurisprudence, et la reprit à Bourges, sous le célèbre Duaren, le plus savant homme de son temps en droit civil, selon de Thou. Bien qu'il eût retrouvé Sainte-Marthe dans cette ville de Bourges, il « fit des vers Barthole estre vainqueur », fut reçu Avocat et put alors épouser l'héroïne des *Foresteries* et des *Idyllies*, le 5 juillet 1560. Il remplissait, disons-nous, à cette époque, les fonctions d'Avocat du Roi au Bailliage de Caen. Il acquit la charge de Lieutenant général (1572), que lui résigna son beau-père, Charles de Bourgueville, et fut enfin nommé par Henri IV à la Présidence du Présidial de Caen (1595), qu'il assuma pour le reste de ses jours.

Entre temps, la guerre civile (1574) fit que Vauquelin fut appelé par le Maréchal de Matignon, Lieutenant-général du Roi pour la Normandie, qui groupait autour de lui la noblesse de la province, afin de tenir tête à Montgommery, lequel s'était rendu maître de Valognes, Carentan, Saint-Lô et Domfront. Le poète, nommé Commissaire des vivres, suivit les six mille hommes du Maréchal, qui capturèrent Montgommery à la reprise de Domfront. Saint-Lô tenait encore avec Colombières, lieutenant du rebelle. Vauquelin et son neveu, Antoine de Sevy, et Pierre Le Fèvre de la Boderie, frère du poète Guy Le Fèvre, montèrent à l'assaut des rochers de la ville, en brandissant leurs « coutelasses », mais ils furent renversés par les balles. Vauquelin ne devait mourir qu'en 1607, après avoir été chargé de représenter ses concitoyens aux États-Généraux de Blois, en 1588. (La date de sa mort est donnée par le médecin Jacques de Cahaignes dans : *Elogiorum civium cadomensium centuria prima*, Caen, 1607, p. 147.) Recommandé par Desportes au Duc de Joyeuse, il exerçait l'Intendance des Côtes de Normandie. Il laissait quatre filles et quatre fils, parmi lesquels devait briller un poète épicurien : Nicolas Vauquelin des Yveteaux. En sa faveur, son père avait résigné ses fonctions de lieutenant-général, l'an 1595.

Les *Satyres Françoises* de Vauquelin, dédiées au Roi, parurent à Caen en 1604. Elles sont précédées d'un *Discours* en prose, que nous avons analysé dans notre préface, et qui semble avoir eu quelque influence sur les poètes normands du commencement du XVIIe siècle, Courval, Angot, Auvray, et même Du Lorens, élève de Regnier. Nous ne reviendrons ni sur les *Satyres*, ni sur ce *Discours*. Disons seulement que les *Satyres* sont partagées en cinq Livres, contenant en tout 49 pièces. Quatre d'entre elles sont adressées à ses quatre

fils, d'autres sont dédiées à Mr de Chiverny, Chancelier de France, Desportes, Scévole de Sainte-Marthe, Claude Groulart, Du Perron, Malherbe, Robert Garnier, Jean de Morel, Baïf, La Boderie, Pontus de Thiard, Bertaut, etc. « S'il n'a pas toute la force, tout le feu, tout le plaisant de Regnier, dit l'Abbé Goujet, il a souvent plus de justesse. Il imagine moins, mais il pense davantage. On sent qu'il avoit bien lu Horace, Perse et Juvenal, et les *Satyres* de l'Arioste. Les anciens Poëtes grecs ne lui étoient pas moins familiers. Sa versification, son langage et son style ont les défauts de son tems : mais je crois que ce n'est pas assez de dire, comme le fait M. Huet, que s'il avoit joint à ses talens la politesse du grand Monde et de la Cour, il iroit de pair avec les plus célèbres Poëtes de son siècle, c'est-à-dire du seizième; je pense qu'il les égaloit réellement, et qu'avec ce que M. Huet lui souhaitoit, il les auroit surpassés; si ses Satyres et ses Épitres rampent quelquefois, c'est qu'il outre la simplicité, qu'il croyoit appartenir à ce genre de Poësie. Il ne lui a manqué que d'être né dans un tems où la langue fût plus parfaite et le goût plus épuré... » C'est un reproche que les écrivains se font tous les deux siècles, et qui n'a guère de valeur, chacun croyant suivre un goût plus épuré, quelquefois synonyme de platitude ou de médiocrité. Retenons surtout ce passage de Goujet : « la simplicité » qu'il croyait appartenir à ce genre de Poësie », et ne discutons pas le goût de son temps. La Fresnaye a parfaitement exprimé ce que doit être le style satirique. Il s'est rencontré dans l'exécution avec Mathurin Regnier, qui ne l'avait pas lu; et l'on peut dire que la France ne possède que trois véritables satiriques dont les noms ont vaincu l'oubli : Vauquelin, Regnier et d'Aubigné, Boileau régnant sur les subdivisions de la Satire littéraire et du Discours moral, qui requièrent un style élevé ou poli, mais qui ne sauraient à elles seules constituer la *Satire*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Deux premiers Livres des Foresteries*, Poitiers, 1555 (rééd. par Prosper Blanchemain, Caen, 1869); — *Pour la Monarchie de ce royaume, contre la Division*, Paris, 1563, 1567, 1568, 1570, Lyon, 1568 (réimpr. par A. Genty, Paris, 1862); — *Oraison funèbre sur le trespas du sieur de Bertheville-Rouxel, trad. du latin*, Caen, 1567; — *Oraison de ne croire légèrement à la calomnie*, Caen, 1587; — *Les Satyres Françoises*, Caen, 1604; — *Les Diverses Poesies* DU SIEUR DE LA FRESNAIE VAUQUELIN, Caen, 1605 (réimpr. et annotées par Julien Travers, 2 t., Caen, 1869; — *Œuvres diverses, en prose et en vers, de* JEAN VAUQUELIN SIEUR DE LA FRESNAIE, *précédées d'un Essai sur l'Auteur*, etc., *par* JULIEN TRAVERS, Caen, 1872; — *L'art Poétique de* VAUQUELIN DE LA FRESNAYE... *texte conforme à l'éd. de* 1605, *avec une notice*

et un commentaire, par Georges Pellissier, Paris, 1885, librairie Garnier; — *L'Art Poétique*, publ. par Achille Genty, Paris, 1862.

A consulter. — La Croix du Maine et Du Verdier. — Huet, *Origines de Caen*, 1706. — Saint-Marc, *Notes sur Boileau*. — Goujet, XIV, 82. — Sabatier de Castres, *Les Trois Siècles*, 1774. — V. Choisy, *Jean Vauquelin de La Fresnaye*, Falaise, 1841. — J. Pichon, *Notices biogr. et littér. sur V. de la Fresnaye et N. Vauquelin des Yveteaux* (*Bullet. du Biblioph.*, 1846). — J. de Cahaignes, *Eloges des citoyens de la ville de Caen*, Caen, 1880. — J. Travers, *Essai sur la vie et les œuvres de la Fresnaye*, éd. citée. — H. Sauvage, *Les trois Poètes Vauquelin*, Angers, 1868. — P. Blanchemain, *Poètes et Amoureuses*, etc., Paris, 1877. — F. Boisard, *Notice sur les Hommes du Calvados*. — E. de Beaurepaire, *Notice sur V. de La Fresnaye*. — Lemercier, *Ét. littér. et morale sur les poésies de J. Vauquelin de la Fresnaye*, 1880. — J. Vianey, *Vauq. de la Fresnaye*, *Rev. des Univ. du Midi*, 1895. — *Mathurin Regnier*, 1896. — Ad. Van Bever, *les Poètes du Terroir*, t. III. — Fréd. Lachèvre, *Bibl. des Rec. Collect.*; — *Poés. libres et Satir.* — Maurice Allem, *Anthol. Poèt. franç. XVI[e] siècle*, t. II, librairie Garnier.

SATYRE A FRANCOIS VAUQUELIN,

CHEVALIER, BARON DE BAZOCHES, ETC...

Couvert de belles fleurs en l'Avril de ton age,
Ayant de ta valeur les beaux fruits au courage,
Capitaine tu as, entre mille guerriers,
Mené des gents de pied, conduit des cavaliers.
Sçais-tu point, cher Cousin, d'où vient que l'arrogance
De ces Soldats s'egalle aux Nobles de la France?
Est-ce point que le Noble, ennemi de vertu,
Aujourd'huy sous le vice a le cœur abatu?

Que les Nobles, sans plus d'ombres de reverences,
Montrent de leur vieil tronc les vaines aparences?
Et qu'un petit Soldat, un gendarme tout gueux,
Aussi mechant qu'ils sont, se tient aussi grand qu'eux?
Car si leurs devanciers ils suivoient à la trace,
Recherchoient leurs vertus, ne diffamoient leur race,
Je croy que ces galants ne s'enhardiroient pas
De vouloir imiter tant seulement leurs pas?

Mais bien faire le grand est chose aussi commune,
Ordinaire et facile aux mignons de fortune
Qu'aux Nobles anciens; car ceux qui sont menez
Par argent ou hasard (encor qu'ils n'y soient nez)
Aux honneurs, aux Estats, incontinent ils sçavent
Tout ce qu'il y faut faire et la Noblesse bravent :
De sorte qu'entendus, tous nouveaux apprentifs,
Ils deviennent soudain tresgrands et trespetits.
La Vertu n'est plus rien que vent et que parolle,
Chacun fait bonne mine et sçait jouer son rolle.
Voy-tu point, comme moy, que tous ces mal apris
Autre qu'ils ne devroient une grandeur ont pris?
Chacun d'eux fait le grand, fait le Roy, fait le Prince,
Chacun veut sa maison gouverner en Province,
Chacun se deconnoist et veut son nom changer,
Chacun sous d'autres mœurs veut les siens engager.
La damoiselle veut que Madame on l'appelle,
La dame en son ouvroir veut estre damoiselle;
Chacun veut estre Noble et faire le Seigneur,
Prendre les mœurs des Rois et des Princes d'honneur,
Imiter leur marcher, saluer de la nuque,
Retrousser la moustache et hausser la perruque;
Et depuis que d'Espagne et d'Itale est venu
Le flateur Baise-main au devant inconnu,
Que les Princes, les Ducs, ont pris ce mot d'Altesse,
L'ombre pour le Soleil fut pris de la Noblesse.
Je veux conclure enfin qu'on ne trouve coquin,

Maraut, ni sergeanteau, ni bouffon, ni faquin,
Ni clergeon de finance et petit secretaire,
Qui ne vueille estre grand et les grands contrefaire.
Le bas vulgaire croit que le vin et le pain
Des grands est d'autre goust et fait d'autre levain
Que celuy dont il vit, ne s'avisant mal sage
Qu'il entre de science en un apprentissage.
Las! Peuple, vois tu point que le contentement
Ne gist qu'à se sufire en son entendement?

Or, si tu fusses né dans le fond d'Arabie,
Ou sur les sables cuits de la chaude Libie,
(Tant est grand du pays le gracieux amour)
Tu ne desirerois echanger ton sejour
Pour vivre plus heureux en nostre Europe grasse.
Pourquoy doncques ainsi, né d'une povre race,
Sans vouloir t'enrichir plein d'apre passion,
Ne taches tu plustost, en la condition
Où premier tu fus né, vivre en paix et liesse
Que courre, miserable, apres cette grandesse?
Qu'inventer les moyens, au dommage de tous,
De te faire montrer au nombre de nos fous?
Avec l'œil eblouy, non de l'œil de prudence,
Tu vois ce qu'on dit grand, deceu par l'aparence.

Ce Peuple ne croit pas que les plus haut montez
Sont le plus fort des vents de misere agitez;
Et ne voit que le riche a tousjours la tempeste,
Et l'orage, et les flots grondants dessus sa teste;
Et d'un cœur convoiteux ne desire, irrité,
Que des montagnes d'or et de l'auctorité;
Et ne voit que le monde heureux tel homme appelle,
Que, qui verroit de pres l'ennuy qui le martelle,
Il ne voudroit changer cette felicité
Avec l'espoir chetif de sa calamité.

Ah ! ce sont de beaux mots sans effect que de dire :
« Un tel est bien heureux, il a ce qu'il desire ! »
Mais pour les faire vrais, il faudroit plus grand heur
Qu'estre d'un peuple bas honoré par grandeur :
Tel semblera d'un Dieu, qui vivra miserable,
Aux chams, en la maison, en son lict, en sa table.

Qui tient le premier ranc aupres de nos grands Rois,
Qui dans nos Parlements a la premiere vois,
Et qui peut le mieux faire au Peuple remontrance,
N'est souvent le plus sage au bien de nostre France;
Mais seul sage est celuy, seul prudent et sçavant,
Qui de ce monde voit le Vray, qui bien souvent
A face de mensonge, et qui dans le nuage
Connoist la verité qu'ennubloit un ombrage.
Metez-le dans un four, tousjours un sage voit
Un rayon par lequel ce beau Vray s'aperçoit.

Heureux aussi n'est pas celuy qu'on voit reluire
Par Estats, par Thresors, ou par grandeur d'Empire;
Mais celuy qui sçait bien commander à propos
Aux apres passions qui troublent le repos,
Et qui ne laisse point, d'un cœur pusilanime,
Emporter aux fureurs la raison magnanime;
Qui prudent, se deffend du convoiteux desir
Qui vient un homme avare en ses liens saisir;
Qui sçait mettre le frein, qui sçait tenir la bride
A tous les appetits que la luxure guide;
Qui se range au devoir quand Nature l'epoind,
Et non pas au vouloir qui de raison n'a point;
Qui s'efforce, constant, vivre dous et paisible,
Et qui se rejouit autant qu'il est possible.
Je croy que cestui-là se peut heureux juger,
Pouvant sous la raison ses passions ranger,
Et croy qu'il est tout franc des bestiaux caprices,
Des quintes, des humeurs, où bien souvent les vices

Embarrassent un homme, et des soupçons soudains,
Où l'on se trouve pris par haine et par dedains;
Volontiers le secours je prendroy d'un tel homme,
Et volontiers pour luy je m'en irois à Rome.

Mais en vain on voudroit que, pour me maintenir
Contre les durs malheurs qui peuvent avenir,
Ou que, pour me vanger d'un ennemi contraire,
Je deusse vers les Grands de ce temps me retraire;
Car il me souvient trop du Cheval genereux
Qui libre, qui gaillard, errant avantureux,
Mendia le secours de l'homme pour apprendre
Comme il pourroit vainqueur à la course se rendre
Du Cerf aux vite-pieds : l'homme alors, l'approchant,
Le bride et l'enharnache, et, dessus affourchant,
A force d'esperons et ruses adjoutees,
Luy fist vaincre le Cerf aux forests ecartees.
Mais l'homme du Cheval s'aquist la liberté,
Pour son loyer d'avoir le Cerf par luy domté.
Ainsi je crains les Grands. Mais je hay l'arrogance
D'un qui les contrefait par sotte outrecuidance,
Et je t'ayme sur tous, ô sage Vauquelin !
Qui fuis le vain conseil et le discours malin
Du soldat malapris qui te suit à la table,
Et qui cheris l'avis, le propos veritable
Du gentilhomme docte et ceux dont les neuf Sœurs
Ont ensucré l'esprit d'agreables douceurs :
L'esprit des Du Bellay, maison de ta compagne,
Ni celuy des Clairmont ces Muses ne dedagne.

Bref, je t'aime, ô Cousin ! qui, né d'un tige vieux,
Ne prens un plus grand rang que faisoient nos ayeux.
Beaucoup de nos majeurs ont esté capitaines,
Et si n'eurent jamais les ames tant hautaines
Que masquer d'ombres faux leur nom et qualité.
La pompe d'ici bas n'est rien que vanité,

Et qui veut vivre bien il ne doit meconnoistre
Son pere ni les siens, ni l'endroit de son Estre,
Ni taire le surnom qu'il a dés le berceau,
Ni se dire Angevin quand il est né Manceau.

(*Les Diverses Poesies*, 1604.)

FRANÇOIS DAIX

François Daix, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme François d'Aix, avocat au parlement et jurisconsulte de Marseille, lequel vivait vers le milieu du XVIIe siècle, François Daix naquit, lui aussi, dans la même ville, vers 1580. Il fit hommage de ses vers français et latins à Guillaume du Vair, alors Président du Parlement de Provence. Tantôt le poète chante sa ville natale,la *fleur des Citéz en grâces et en plaisirs*, tantôt sa maîtresse, qui mérita finalement ses invectives pour avoir engagé sa foi à un autre. La seconde partie de *Polydore, ou le Printemps des Amours*, contient quelques Satyres. Nous en offrons un exemple aux lecteurs. Bien qu'elle ne rentre pas, à vrai dire, dans notre cadre, sa légèreté reposera l'esprit de pièces plus graves et plus longues, dont l'ensemble est peut-être monotone. Cette pièce est dans le goût de celles des *Recueils Satyriques* du XVIe et du XVIIe siècle. Comme à partir de 1605 on ne trouve plus trace de François Daix, nous n'avons pas hésité à le situer dans le siècle de Ronsard et de Desportes. Le recueil français se termine par un *Regret* sur la vanité des amours et par un *Adieu au monde* qui dut être sincère, puisque Daix cessa d'écrire pour son repos, et peut-être celui de ses amis. Parmi eux se trouvait le poète Deimier, de qui l'on se souvient encore. Les vers latins de François Daix, qui remplissent dix Elégies intitulées *Castæ cupidinis flammæ,* et quelques autres pièces, sont supérieurs à ses vers français.

BIBLIOGRAPHIE. — *Prémices* (vers français et latins), Lyon, 1605; — *Polydore, ou le Printems des amours*, Lyon, 1605.

A OCNSULTER. — GOUJET, *Bibl. Fr.*, t. XIV, 45 ; — *Biogr. Univers.*, MICHAUD.

SATYRE

Vous qui perdez vostre jeunesse,
Pour adorer une Maistresse
Qui n'a d'Amour que le desir,
Domptez cete bruslante rage :
De vivre en eternel servage,
C'est estre esclave du plaisir.

C'est bien un plaisant exercice,
Mais quand Amour naist d'avarice
La faveur marche lentement,
Car tousjours avecques la peine
Il faut avoir la bource pleine
Pour avoir du contentement.

En ce temps l'Amour ne sçait poindre,
Ni ses traicts esgalement joindre
Deux cœurs d'une estroitte amitié;
Maintenant, les pleurs et les plaintes
Et tant de passions contraintes
Rendent les femmes sans pitié.

Qui n'a la main d'argent couverte
Void tousjours l'esperance verte,
Perdant et la fleur et le fruict;
Tout son bien consiste à leur vente,
Mesme le lict leur sert de rente
Soubs les tenebres de la nuict.

Chacun en sa perseverance
Ne void point de la difference,
Leurs regards à tous sont humains
Mais avant que franchir la porte,
Leur coustume est de telle sorte
Qu'il faut venir premier aux mains.

Jadis Amour, blessant mon ame
Des regards d'une jeune Dame,
M'aveugla si bien la raison
Que je ne vivoi point sans elle,
Bien que, pour sa rigueur cruelle,
Mon esprit languit en prison.

Comme l'oiseau qui perd la vie
Lors que l'Amphitrite convie
Phœbus en son moitte sejour,
Et naist en sa forme premiere
Si tost que la vive lumiere
Change les tenebres en jour :

Ainsi mes yeux, à l'impourveue,
Perdoient la lumiere et la veue,
Privez du jour de leur Soleil;
Mon trespas tiroit son essence
Des ombrages de son absence,
Et ma vie de son resveil.

Mais las ! bien tost la cognoissance,
M'asseurant de son inconstance,
Me fist cognoistre que ses yeux
N'avoient d'Amour que par contrainte,
Et que, sans respect et sans crainte,
Leur flame brusloit en tous lieux.

Alors, tout confus en ma peine,
Je sens Amour, de veine en veine,
Courir devers l'extremité;
Soudain je mis fin à mes larmes,
Et, prenant l'or en main pour armes,
Je vainquis sa cupidité.

(Polydore, ou le Printemps des Amours,
1605.)

NICOLAS RAPIN

Nicolas Rapin naquit à Fontenay-le-Comte vers 1535. On lit dans le *Scaligerana* qu'il était fils d'un prêtre, mais, comme le dit Niceron, copié par Goujet : « C'est un fait qu'on peut mettre au nombre des faussetés dont ce livre est rempli. » Il fit ses études à Poitiers, où il eut pour condisciples Scévole et Louis de Sainte-Marthe. Reçu avocat au Parlement de Paris, il obtint peu après la charge de Vice-Sénéchal de Fontenay. Il en était maire en 1570, quand les Huguenots prirent la ville. Comme il s'en était toujours déclaré l'adversaire, ils refusèrent de le comprendre dans la capitulation. Il ne put leur échapper qu'en se déguisant en valet et en se cachant dans la maison d'une pauvre femme. La charge de Prévôt des Maréchaux de France ayant été créée en 1576 pour Fontenay et le Bas-Poitou, il l'acheta, et s'en acquitta avec tant de zèle et d'impartialité qu'il fut également détesté des Catholiques et des Réformés, du moins au dire de Scaliger, qui prétend lui avoir sauvé la vie. Il l'accuse « d'avoir fait meurtir quelques gens de la Religion, tellement qu'aux Grands Jours (1579), il fut poursuivy par tous ceux de la ville... et de toute la noblesse du Bas-Poitou. Je m'opposay seul à tout cela; il m'avoit corrompu par ses vers, et sçavoit bien que j'avois grand credit... » Mais cela ne s'accorde pas avec l'éloge que Scévole de Sainte-Marthe fait de Rapin, quand il dit qu'Achille de Harlay fut si charmé de son esprit et si content de sa probité qu'il chercha toujours à lui rendre service. Achille de Harlay lui fit donner, en effet, vers la fin de 1584, la charge de Lieutenant de Robe-Courte dans la Prévôté de Paris, puis il le recommanda à Henri III, qui le nomma Grand-Prévôt de la Connétablie. L'intégrité qu'on lui reprochait à Poitiers lui valut de nouvelles persécutions. « Il fut chassé de Paris, lit-on dans l'Estoile, pour être bon serviteur du Roi, et despouillé de son estat. » Rapin, dans une requete au Conseil du Roi, fit éclater son innocence, et obtint d'être rétabli dans ses fonctions. « Rapin, dit Eugène

Crépet, appartenait à ce groupe de magistrats intrépides qui restèrent constamment attachés à la cause royale, à travers les troubles de la Ligue. Après avoir accompagné Henri III dans sa fuite vers Paris, il embrassa avec ardeur le parti de ses successeurs. Il combattit vaillamment à Ivry, et célébra la victoire dans des vers qu'il lut au roi. Mais le service le plus signalé qu'il rendit à Henri IV, ce fut assurément de prendre une part importante à la *Satire Ménippée*... » Bayle incline à croire, avec l'annotateur de l'édition de 1677 du célèbre pamphlet, que Rapin l'écrivit à lui seul. On ne lui en attribue, plus communément, que la *Harangue de l'Archevêque de Lyon*, celle du *Recteur Rose*, et l'*Epistre d'Engoulevent*, ainsi que la plupart des vers, dont il partage la paternité avec Passerat, à l'exception de la *Complainte de l'Ane Ligueur*, qui est de Gille Durant. Toutefois, si rien ne démontre qu'il n'eut pas la plus grande part à la rédaction de la Ménippée, on sait par Vigneul-Marville, qui possédait des documents touchant cette satire, que Rapin composa un corps des Harangues qu'il avait recueillies pour les joindre au *Catholicon d'Espagne* de Le Roy, sous le titre définitif de *Satyre Ménippée*. « C'est sur ce fondement-là, dit Vigneul-Marville, que plusieurs lui ont attribué le Catholicon tout entier. »

Rapin, se sentant âgé et jugeant définitif le triomphe de son parti, se démit de ses fonctions et se retira dans sa ville natale, partageant sa vie entre la poésie et ses charges de famille : il avait eu neuf enfants, dont l'aîné fut tué au siège de Paris, en 1590. Au milieu de l'hiver de 1608, le désir de revoir ses amis lui ayant fait naître l'envie de reprendre le chemin de la capitale, il se mit en route et fut surpris par la maladie dans une auberge de Poitiers, où il mourut au bout de quelques semaines. Le Père Garasse prétend que, se trouvant à Poitiers à la même date, il aurait reçu les confidences de quatre Pères de la Compagnie, entre les mains desquels serait mort Nicolas Rapin. Celui-ci, entre autres confidences, leur aurait parlé de l'athéisme qui faillit « gaster la Pleyade des Poètes dont Ronsard estoit le coryphée ». Ronsard, s'étant aperçu du danger qu'il courait et faisait courir à ses amis, aurait éloigné le propagateur de ces « tres-meschantes et abominables maximes ». Le coupable n'était autre, apparemment, que Geoffroy Vallée, qui fut pendu et brûlé en Grève. Cependant, on lit dans l'Estoile que Rapin tança son fils le Religieux pour avoir appelé les Jésuites à son agonie, et l'Estoile cite les beaux vers latins sur l'envahissement de l'être par le froid de la mort, que le moribond dicta à son fils... Dominique Baudius, Nicolas Bourbon, Gouthière, Richelet, Salomon Arton, Bonnefons, Tiraqueau et quelques autres pleurèrent son trepas en vers latins, et, parmi les poèmes français consacrés à son Tombeau, le meilleur est le sonnet de Mathurin Regnier :

Passant, cy gist Rapin, la gloire de son âge
Superbe honneur du Pinde et de ses beaux secrets.

Le Satirique avait déjà dit, dans la *Satyre* IX :

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses...

Nous ne partageons pas l'avis de l'Abbé Goujet, qui prétend que « les Muses latines eurent plus de sujet de pleurer que les françoises, Nicolas Rapin ayant beaucoup mieux réussi à faire sa cour aux premières qu'aux secondes... ». Si les poésies latines sont justement estimées, les poésies françaises ne leur sont pas inférieures, à part quelques-unes, néanmoins fort honorables, où Rapin, à l'exemple de Baïf, entreprit de faire entrer les mètres antiques. La fermeté de sa langue est remarquable, surtout dans les traductions libres qu'il a faites de quelques Satires, Épîtres et Odes d'Horace.

Bibliographie. — *Les Œuvres Latines et françoises de* Nicolas Rapin, Paris, 1610 (par les soins de ses amis, Jacques Gillot et Scévole de Sainte-Marthe) ; — *Discours de M. le Chancelier de l'Hôpital à ses Amis, mis en vers François*, Poitiers, 1601 ; — *Les Sept Pseaumes Penitentiels*, Paris, 1588 ; — *Les Plaisirs du Gentilhomme Champêtre* (dans *les Plaisirs de la vie rustique* Paris, 1583), rééd. par Benjamin Fillon, Paris, 1853 ; — *Chant* 28 *du Roland furieux d'*Arioste, *monstrant quelle assurance on doit avoir aux femmes*, Paris, 1572 ; — Des vers sur la Puce de Mlle Desroches, dans le recueil de 1582 sur le même sujet.

A consulter. — Scévole de Sainte-Marthe, *Eloges des Hom. ill.*, trad. Colletet, Paris, 1644. — Niceron, XXV, 397. — Garasse, *Doctrine Curieuse*, L. II, 124. — Goujet, XVI, 119. — Scaligerana, éd. 1666, 289. — L'Estoile, *Mém. Journaux.* — Vigneul-Marville, *Meslanges d'Hist. et de Litter.*, 1699, I, 201. — Baillet, *Jugem. des Sçav.*, n° 1376. — Moreri, *Dict. Hist.* ; — *Dict. de* Bayle. — Dreux du Radier, *Bibl. hist. du Poitou* ; — Viollet-le-Duc, *Bibl. Poët.* — Alfred Giraud, *Nicolas Rapin.* — Benjamin Fillon, *op. cit.* — Lachèvre, *Bibl. des rec. collect.* — Maurice Allem, *Anth. l. Poët. franç.* xvie *siècle*, t. II, librairie Garnier.

PREMIERE SATYRE
DU PREMIER LIVRE D'HORACE :
Qui fit, Mæcenas...

A Monsieur CASTRIN, Secretaire de la Chambre du Roy, mon singulier amy.

Dont vient, amy Castrin, que nul ne se contente
De la condition que le sort luy presente,
Mais en desire une autre, et veut changer d'estat ?
Qu'heureux sont les marchands ! dit le pauvre soldat
Estropié de coups; le marchand, au contraire,
Se voyant en danger des vents ou d'un corsaire,
Souhaicte estre à la guerre, où, tout en un moment,
On vient aux mains pour vaincre ou mourir bravement.
L'Advocat qui, pressé d'un procez qui importe,
Oyt heurter devant jour son client à sa porte,
Croit son fermier heureux et ceux bien-fortunez
Qui vivent seuls aux champs sans estre importunez:
Le laboureur, contrainct de quitter sa charrue
Pour un méchant procez, et venir par la rue
Apres son Advocat, qui va, sur un mulet
Chargé de force sacs, plaider au Chastelet,
Et former l'action criminelle ou civile,
Dict que nul n'est heureux qu'un habitant de ville.
De telles gens se trouve au monde tant et tant
Qu'un importun causeur se lasse en les comptant,
Mais, pour ne t'amuser en chose superflue,
Ecoute où je pretens que mon propos conclue.

Si quelque Dieu disoit : « Çà, je veux faire à tous
Ce que vous desirez; premierement, à vous
Soldat, qui demandez en mer faire traffique,
Vous deviendrez marchand et quitterez la pique;

Vous, Advocat, au lieu de sacs pendus au crocq,
Vous irez manier la charrue et le soc :
Or sus ! passez deçà ! » Quoy ? vous hochez la teste
Et reculez, quand Dieu reçoit vostre requeste ?
Que ne fait-il enfler les joues de courroux,
Pour jecter un esclat de foudre contre vous,
Sans plus prester l'aureille à vos folles prieres ?
Passons outre, et laissons, parlant de ces matieres,
La risée et le jeu, car la severité
Ne deffend point de dire en riant verité,
Comme un doux pedagogue au petit enfant tendre
Donne des poix sucrez pour luy faire comprendre
Ses premiers rudiments; traictons, plus curieux,
Le jeu laissé à part, ce suject serieux.

Ceux qui sont tout le jour à labourer la terre,
Et ceux qui font taverne, et ceux qui, à la guerre,
Ou en la mer du Sud, les hazards vont courir,
Disent tous que leur but n'est que de s'aquerir
Dequoy vivre, estants vieux, pour faire leur retraicte,
Et puis se reposer leur provision faicte,
Comme fait le fourmi, qui, d'un merveilleux soing
Prevoyant l'advenir, amasse en un recoing
Le plus de grain qu'il peut, mais quand l'hyver retourne
Et que le froid glacé sur la terre sejourne,
Ne sort plus de son trou, pour crainte des frimats,
Et vit patiemment de son premier amas.

Mais vous, chetifs humains, n'avez ne but ne terme
Qui borne vostre gaing, courant la terre ferme,
Les rivieres, les mers, en fin, pour en avoir,
Le froid, le feu, le fer, ne vous peut demouvoir.

Que vous sert de cacher tant d'escuts en un coffre,
Où vous n'osez toucher, quelque besoing qui s'offre,
De peur que tout s'en aille ? et si vous n'y touchez,
Qu'ont de beau tant de sacs l'un sur l'autre cachez ?

Ayez dix mille muids de bled en vostre grange,
Vous ne mangerez pas plus de pain que j'en mange,
Comme ceux qui, au camp, font la munition,
N'en consomment pour eux plus grande portion
Qu'un goujat faineant. Dictes-moy, d'aventure,
Si quelqu'un proposoit regler sa nourriture
A ce qui suffiroit pour estre substanté :
Qu'importe, pour bien vivre heureux, et en santé,
Qu'il ait de revenu mile escuts ou cent mile?
Il fait beau, direz-vous, prendre d'une grand'pile :
Pourveu que ce que j'ay suffise à me nourrir,
Que vous servent vos grains que vous laissez pourrir?
Vos grands greniers n'ont rien que je n'aye en ma huche;
Comme s'il ne vous faut d'eau qu'une pleine cruche
Ou qu'un verre, sans plus, l'aimez vous mieux puiser
Au milieu d'un torrent, que de vous amuser
A le prendre au bacin d'une claire fontaine?
De là vient que souvent, tel qui se donne peine
De pescher en grand eau, loing du bord escarté,
Se trouve, en un fort temps, des vagues emporté;
Mais celuy qui, du peu qui luy faut se contente,
Ne boit jamais d'eau trouble et du danger s'exemte.

La plus grand'part du monde est en ce fol erreur
Qu'on n'a jamais assez, et, en ceste fureur,
Croit qu'un homme ne vaut qu'autant qu'il se fait riche.
Que faudroit-il donc faire à cet usurier chiche,
Sinon le laisser vivre, en son ordure infect,
Miserable et trompé, comme on compte que faict
Encor, de nostre temps, le couratier son mire;
Le peuple, ce dit-il, me siffle et me deschire,
Mais j'en frotte mes mains, et ne m'en souvient plus,
Quand chez moy je suis seul à compter mes escus.

Les Poëtes ont fainct que, pour peine fatale,
Jupiter tient là-bas le malheureux Tantale

Au milieu d'une eau claire, où, quand il veut pancher
Son gosier alteré pour sa soif estancher,
L'eau s'enfuit devant-luy. Tu t'en ris, ô pauvre homme!
Et c'est de toy qu'on parle, encores qu'on te nomme
D'autre nom; c'est de toy que la fable s'entend :
Tu dors sur tes escuts, et t'en abstient pourtant
Comme d'un reliquaire, et n'en as jouissance,
Non plus que d'un tableau qui n'est en ta puissance;
Tu ne sçais que vaut l'or, ny à quoy l'argent sert.
Achepte du pain blanc, du bon vin, du dessert,
Quelquefois un perdreau, quelquefois une caille,
Un morceau de turbot, une sole, une écaille,
Tu n'apauvriras pas, pour t'estendre un petit,
Quand tu sens d'un desgoust languir ton appetit.
Aymes-tu mieux veiller toute la nuict, en peine,
Pour garder ta maison que le feu ne s'y prenne?
Ou qu'un larron de nuict, par la fenestre entré,
Ne vole ton trezor? ou qu'un valet, frustré
De ses services deubs, ton cabinet ne force?
Ces biens ne sont pas biens, ce ne sont que l'escorce.
Quant à moy, volontiers je voudroy m'exempter
De tels biens, qui ne font que nuire et tourmenter;
Mais si, par quelque excez de froid, ou de viande,
Te faut garder le lict, qui penses-tu qui mande
Au medecin qu'il vienne, et qui face devoir
De t'assister malade, et t'aider à ravoir?
Ton frere, tes neveux, et ta famille entiere
Te voudroient des-jà mort, enclos en une biere :
T'en esmerveille-tu, veu que tu n'aimes rien
Et n'as affection qu'à ton or et ton bien?
Quant aux autres parents de sang, ou d'alliance,
Si tu les veux tenir en quelque bien-veillance,
Tu y perdras ton temps, comme si tu voulois
Dresser un asne au mords pour courre en un tournois.

Bref, cesse d'aquerir, plus tu as de richesse

Crain moins de mourir pauvre; estant sur ta vieillesse,
Repose ton esprit, donne trefve au souci,
Ayant tout à souhaict; et ne fay pas ainsi
Qu'un Esleu de Poictou qui, riche de pillages,
(Le compte n'est pas long,) ayant acquis villages,
Paroisses et chasteaux, prairies et marests,
Riche en argent comptant et riche en interests,
Plein d'escus à boisseaux, mais si chiche et infame
Qu'il plaignoit un teston pour habiller sa femme :
Ce pauvre malotru, vestu comme un valet,
Allant tousjours tout seul sur un maigre mulet,
Eut peur, tant qu'il vesquit, de mandier sa vie,
Mais Clitemnestre, ardente et d'amour et d'envie
De jouïr des escuts, à la force eut recours,
Et d'un plomb ensoufré luy fit finir ses jours.

Comment donc ferons-nous? Faudroit-il, pour bien vivre,
L'exemple de Brinon ou du beau La Croix suivre ?
Non; ce seroit contraire à contraire opposer,
Et d'une extremité à l'autre s'exposer.
Quand on nous deffend d'estre un tasquin pinsemaille
Qui se plainct ses despens, on ne dit pas qu'il faille
Devenir un prodigue, et fondre, en moins de rien,
En festins et balets et au jeu, tout son bien.
Il y a grand à dire, en mœurs et en personne,
Du bon-homme Lomet au jeune Largelonne;
On voit en toute chose un louable milieu
Outre lequel raison ny droict n'ont point de lieu.

Mais afin qu'au propos commencé je revienne,
C'est grand cas qu'on ne voit personne qui se tienne
Content en son estat, fors l'avaricieux
Qui ne change jamais son desir vicieux,
Et plustost blasme ceux qui vivent d'autre sorte;
Qui pense que tousjours la vache d'autruy porte
Plus de laict que la sienne, et amaigrist de voir
Qu'un autre le surmonte en biens et en avoir,

Sans qu'à moindre que luy ses moyens il compasse,
Mais tasche à devancer un plus grand qui le passe,
Comme un cocher qui donne à ses chevaux le vent,
Pour gaigner le dessus de ceux qui vont devant,
Et leur lasche la main, pour haster la carriere,
Sans faire estat de ceux qui demeurent derriere.
C'est pourquoy nous voyons fort-peu de gens sortir
De ce monde contens, comme on voit bien partir,
Quelquefois, d'un festin où le luxe regorge,
Des hommes bien repeus et saouls jusqu'à la gorge.
Aux autres quelque chose est tousjours à venir.
Or, à moy, c'est assez, je veux icy finir,
De peur d'estre accusé d'avoir pris les memoires
Du Chauve, du Luat, et rompu ses armoires.

Castrin, par passetemps je t'ay fait ce discours,
Jouant avec Horace, auquel j'ay mon recours
Quant je suis seul aux champs, et qu'en ma solitude
Je me veux recreer d'une plus gaye estude,
Pendant que tu poursuis tes procez à la Court,
Ou bien que sur le Change, en la grand basse court,
Tu cherches les banquiers, et des coings de la terre
Tu apprens ceux qui font et la paix et la guerre;
Ou quand, par un sentier des autres non batu,
A ce grand Mareschal tu fais voir ta vertu,
Ou des vers serieux que ton Apollon joue,
Aux heures de loisir, tu entretiens La Noue,
Casaubon, Hotoman, Mercier, Chrestien, Bongars,
Gens tirez du vulgaire, auxquels, par maints regards,
Sainctement comme à toy, non tant par apparence
Que de cœur et d'esprit, je porte reverence.
Recoy ce fruict leger de mon oysiveté,
Qui ne vivra pas plus que font les fruicts d'Esté,
Mais qui sera tesmoing qu'en mon sejour champestre
Mon ame est avec toy si mon corps n'y peut estre.

(*Les Œuvres latines et françoises*, 1610.)

THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Théodore Agrippa d'Aubigné naquit au château de Saint-Maury, près de Pons, en Saintonge, le 8 février 1551, de Jean d'Aubigné, seigneur de Brie, juge ordinaire, et de Catherine de l'Estang. Il fut nommé Agrippa *(ægre partus)*, parce que sa mère mourut en accouchant, et que l'on fut quelque temps à se demander lequel on sauverait de lui ou de sa mère. Son père s'étant remarié, sa belle-mère ne put le souffrir; elle le fit nourrir et élever hors de la maison. Dès qu'il eut quatre ans, son père lui donna pour précepteur un nommé Jean Cottin, « homme astorge (dur) et impiteux », qui lui enseigna les langues latine, grecque et hébraïque. Continué par Peregim, second précepteur, il fit tant de progrès qu'à l'âge de six ans il lisait couramment ces trois langues. A Peregim succéda Jean Morel, et ce fut sous la tutelle de celui-ci que d'Aubigné, « veillant dedans son lict pour attendre son précepteur, ouït entrer dans la chambre... quelque personne de quy les vestemens frottoyent contre les rideaux, lesquels il veit tirer aussi tost, et une femme fort blanche qui, luy ayant donné un baiser froid comme glace, se disparut. Morel arrivé le trouva ayant perdu la parole, et ce qui fit despuis croire le rapport de telle vision fut une fiebre continue qui luy dura quatorze jours... ». On pourrait voir en cette apparition Némésis ou Rhamnusie douant pour la Satire ce front génial... A sept ans et demi, il traduisait le *Criton* de Platon, sur la promesse que son père lui fit qu'il imprimerait cette traduction avec « son effigie enfantine au devant du livre ». Un an après, le menant à Paris en passant par Amboise, un jour de foire, son père, dit-il, « veit les testes de ses compagnons... encore recognoissables sur un bout de potence, et fut tellement esmu, qu'entre sept ou huit mille personnes il s'escria : Ils ont descapité la France, les bourreaux ! Puis, le fils ayant picqué près du pere..., il *(le père)* luy mit la main sur la teste, en disant : « Mon enfant, il ne faut pas que ta teste soit espargnée après la mienne, pour venger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y espargnes, tu auras ma malediction. » A Paris, l'écolier

fut mis entre les mains de Mathieu Béroalde. Mais les poursuites contre les Huguenots s'étant renouvelées, Béroalde fut forcé de s'enfuir avec sa famille et son élève. Arrêtés à Courances, près de Milly-en-Gâtinois, ils furent livrés au fameux docteur Democharés, qui remplissait les fonctions d'Inquisiteur. On fit croire à d'Aubigné que toute sa bande allait être brûlée : il répondit courageusement « que l'horreur de la Messe luy ostoit celle du feu ». Par un raffinement de cruauté, on le fit même danser au son du violon. Enfin, un gentilhomme de la troupe catholique qui avait été moine, se souvint de la charité chrétienne : pour l'amour de l'enfant, il fit évader les malheureux. A Montargis, la Duchesse de Ferrare les reçut avec humanité, et, durant trois jours, elle ne put se lasser d'ouïr les discours sur le mépris de la mort que lui tint d'Aubigné, assis près d'elle sur un carreau de tapisserie. A Orléans, la troupe fut décimée par la peste; d'Aubigné lui-même n'échappa pas à ses atteintes. Le Sieur d'Aubigné, revenant de Guyenne, trouva son fils guéri, mais un peu débauché par la licence des guerres civiles. Pour le punir, il lui envoya un habit de bureau, et le fit mener par les boutiques de la ville, afin de choisir un métier. Le jeune homme en fut si mortifié qu'il tomba en une « fièvre frénétique », dont il faillit mourir. Il demanda pardon à son père d'une manière si touchante qu'il fit pleurer les assistants, et que la paix fut conclue. Le S^r d'Aubigné mourut à quelque temps de là, ne laissant que des dettes. Le jeune Agrippa resta encore un an entre les mains de Béroalde, et fut ensuite envoyé à Genève. Il avait treize ans, « faisoit plus de vers latins qu'une plume diligente n'en pouvoit escrire », lisait couramment les Rabbins, et achevait d'accomplir sa Philosophie. Néanmoins, le trouvant ignorant sur quelques dialectes de Pindare, on le remit au collège, ce qui le dégoûta de l'étude. A l'insu de ses parents, il vint à Lyon, se remit aux mathématiques et apprit les éléments de la Magie. Les secondes guerres de Religion ayant commencé, en août 1567, d'Aubigné retourna en Saintonge chez son curateur, qui, le voyant obstiné à ne plus étudier, le séquestra jusqu'à l'année suivante. Il trouva moyen de s'évader en descendant de nuit par la fenêtre de sa chambre, au moyen de ses draps de lit. En chemise et les pieds nus, il rejoignit quelques camarades qui l'avaient averti de leur départ pour l'armée. A une lieue de là, ils défirent un parti de catholiques qui les attaqua, et d'Aubigné, toujours en chemise, y gagna un coup d'arquebuse. Arrivé à Jonzac, quelques capitaines le firent habiller. Il tint à leur signer une sorte de reconnaissance de leurs dépenses, où il écrivit : « A la charge que je ne reprocherai point à la guerre qu'elle m'a dépouillé, n'en pouvant sortir en plus piteux état que j'y entre. » Il se trouva en diverses actions, devint enseigne de son régiment; puis, la paix de 1570 lui rendit la liberté. Ce ne fut que pour sou-

tenir un procès contre un maitre d'hôtel du Duc de Longueville, qui, prétextant de sa mort, s'était emparé de son bien. Il plaida si vivement sa cause devant les juges d'Orléans, que ceux-ci lui donnèrent satisfaction, disant qu'il n'y avait que le fils de d'Aubigné qui pût parler ainsi. En possession de son héritage, il s'amouracha de Diane Salviati, et composa en son honneur le recueil du *Printemps*.

D'Aubigné se donna au Roi de Navarre après la paix de La Rochelle. Mais, lassé de voir ses services mal récompensés, il se retira à Castel-Jaloux, dans le dessein de vendre les domaines qu'il possédait, et d'offrir ses services au fils de l'Électeur Palatin. Ce projet n'eut point de suite, car, arrivant à Saint-Gelais, monté sur son cheval, il aperçut à une fenêtre Suzanne de Lezay, devint amoureux et en oublia son voyage... Cependant, Henri éprouvait la perte qu'il avait faite d'un tel serviteur : il l'engagea de revenir par quatre lettres consécutives, que d'Aubigné jeta dans le feu. La fausse nouvelle que son ancien maitre avait été capturé à Limoges, et qu'il avait dû payer rançon avec les bagues de sa femme, le détermina de se remettre à son service. Mais la reine ne pouvait souffrir le trop véridique d'Aubigné. Aussi pria-t-elle le roi de le bannir de la cour. Henri feignit de lui donner satisfaction ; pourtant il avertit d'Aubigné de se tenir caché pendant le jour et qu'il viendrait s'entretenir avec lui pendant la nuit. Le courtisan préféra sa liberté ; il l'employa à courtiser Suzanne de Lezay. Il l'épousa le 6 juin 1583, pour la perdre quelques années après. Il eut le gouvernement de l'ile d'Oléron ; mais le roi l'ayant vendue aux catholiques, il demanda son congé et se retira chez lui, où il vécut dans la méditation des controverses de Bellamin, lesquelles n'ébranlèrent point ses convictions. Rappelé encore une fois par le roi, d'Aubigné le servit en qualité d'Écuyer jusqu'au 20 octobre 1587, date de la bataille de Coutras. L'année suivante, il fut gouverneur de Maillezais, et se tint dans cette résidence, boudant Henri de Navarre qui avait consenti d'entendre la Messe. C'est là qu'il écrivit son *Histoire Universelle* et les *Tragiques*. A la mort de Henri IV, sa province le députa auprès de la Reine pour l'assurer de sa soumission. La crainte de perdre les places de Maillezais et de Doignon les lui fit remettre au duc de Rohan contre la somme de cent mille livres. Il se retira à Saint-Jean d'Angeli, où il fit imprimer quelques-uns de ses ouvrages. La condamnation du 3e volume de *l'Histoire Universelle*, et le peu de sûreté qu'il trouvait en France, l'engagèrent à se rendre à Genève, où, après maints dangers, il arriva le 1er septembre 1620. Il y fut accueilli comme un des principaux soutiens du parti réformé. Il s'occupa de mettre état de la ville en défense, ainsi que Berne et Bâle. Cette activité guerrière le rendit suspect à l'ambassadeur de France, et Paris rendit contre lui un arrêt par

lequel il fut condamné à la peine capitale. Il se résigna au repos, qu'il employa à compléter et reviser ses œuvres. Il mourut le 29 avril 1630, ayant épousé, à plus de soixante-dix ans, Renée de Burlamachi, dont il avait eu un fils naturel. Constant, l'un des enfants de son premier mariage, fut le père de Mme de Maintenon.

Tel est le tableau fort raccourci de la vie tumultueuse de ce loyal et rigide compagnon d'armes du Béarnais. Nous nous sommes surtout efforcés de retracer les événements de sa jeunesse, pour faire ressortir les influences qu'ils purent avoir sur la formation de son esprit. On y ajoutera les scandales de la Cour de Henri III, les intrigues de la Cour suivante, et la vie des camps qui fut longtemps la sienne. Une existence si féconde en aventures, la résolution tardive d'écrire les *Tragiques* au déclin de sa maturité, font excuser le relâchement et la hâte de quelques parties de son œuvre capitale. Nous ne reprendrons pas l'étude que l'on a déjà lue dans notre préface, nous nous bornerons à signaler ses autres pièces satiriques, les *Tragiques* mis à part, ainsi que les épigrammes, les pièces épigrammatiques et les pamphlets en prose, dont l'un, le *Baron de Feneste*, est un inoubliable chef-d'œuvre de malice, de fantaisie, de comique et de style burlesque. Voici donc ces pièces, parmi lesquelles quelques-unes ont été dites épigrammatiques, bien qu'elles dépassent la longueur ordinaire de l'épigramme. Odes XX-XXII du *Printemps* (contre la vieille *Maroquin*); — l'*Auteur à son livre*; — III, *Cessez, noires fureurs*; — XXXIII (contre les Envieux). Poésies diverses, éd. Lemerre, *Eleg. VI* (contre la cour); — VI, *Poème de l'Inconstance*; — VII, *Constance-Inconstance*; — VIII, *La Sorcière*, éd. Lemerre, t. IV, *Discours par Stances avec l'Esprit du feu Roy Henry Quatriesme. Pièces Epigrammatiques*, t. IV, IX. Response en vers à un des Faux frères de Saumur, IX (cette pièce a 28 strophes); X, *Sur les Estats tenus à Paris*, etc. (15 strophes); — XXIV, *Sur l'Apothéose du cardinal Borome* (13 strophes). *Appendice*, t. IV, IX, *Requete à Messieurs des grands jours* (élég. satirique).

Bibliographie. — *Vers funebres sur la mort d'Et. Jodelle*, Paris, 1574; — *Balet comique de la Royne, faict aux noces de M. le Duc de Joyeuse et de Mlle de Vaudemont, sa sœur, par* Baltasar de Beaujoyeulx, Paris, 1582; — *Les Tragiques, donnés au public par le larcin de Promethée*, Au Dezert, 1616, s. l. n. d., Paris, 1857, (éd. Lalanne), 1872 (éd. Ch. Read), s. d. (Flammarion), *Livre* Ier, Paris, 1896 (H. Bourgin, L. Foulet, etc...); — *Les Avantures du Baron de Feneste*, 1re et 2e partie, Maillé, 1617; 3e partie, Maillé, 1619, 1620, 1622; 4e partie, Au Dezert, 1630, 1640; Cologne, 1729, Amsterdam, 1731; Paris, 1855 (Prosper Mérimée); — *L'Histoire universelle*, 1re partie, Maillé, 1618; t. II, Maillé, 1618; t. III,

Maillé, 1620; — 2e éd., Amsterdam, 1626; — *Lettre au Roy par trois gentilshommes vieillis au service du Roy Henry le Grand*, s. l. n. d.; — *Libre discours sur l'Estat present des Eglises en France*, s. l. 1619; — *Lettre du sieur d'Aubigné dédiée à la Postérité*, Maillé, 1620 (préface de l'*Hist. Un.*); — *Petites œuvres meslées*, Genève, 1629, 1630; second recueil, 1631; — *La Confession catholique du sieur de Sancy*, dans le *Recueil de diverses pièces servant à l'Histoire de Henry III*, Cologne, 1660, 1662, 1663, et s. l. 1666; avec les rem. de LE DUCHAT, Cologne, 1693, 1699; id. dans le *Journal des choses mémorables...*, Cologne, 1720, et *Journal de Henri III*, La Haye, 1745 et Cologne 1746; — *Histoire secrète*, à la suite de l'éd. de 1729 des *Aventures du Baron de Fæneste*, puis 1731; — *Mémoires de la vie de* TH. AGR. D'AUBIGNÉ, Amsterdam, 1731, Paris, 1854, 1854 (LUD. LALANNE) et 1889 (LUD. LALANNE); — *De la douceur des afflictions*, Paris, 1856; — *Œuvres complètes*, Paris, 1873-1892 (RÉAUME et CAUSSADE); — *Œuvres Poétiques choisies*, Paris, 1905 (VAN BEVER); — *L'Enfer* (attribué à D'AUBIGNÉ) *satyre dans le goût de Sancy*, Paris, 1873 (CH. READ). Pour les *Œuvres Latines*, nous renvoyons à l'*Essai* d'AD. VAN BEVER, afin de ne pas allonger considérablement cette nomenclature.

A CONSULTER. — D'AUBIGNÉ : *Sa vie à ses enfants*, *Œuvres complètes*, t. I et son *Hist. Un.* — GOUJET, XV, 235. — BAYLE, Dict. — NICERON XXVIII, 203. — SAINTE-BEUVE, *Lundis*, X. — L. FEUGERE, *Caract. et portr. du* XVIe *siècle.* — POSTANSQUE, *D'Aubigné, ses œuvres*, 1855; — *Mercure Galant*, janv.-févr. 1705. — HAAG, *La France protestante.* — SAYOUS, *Ecriv. fr. de la réformation.* — HENRI-LOUIS VIVIEN, *D'Aubigné, sa vie et son rôle dans l'Hre du Protestantisme français*, Strasbourg, 1870. — EDMOND PLANCHE, *Les Poetes histor. : Ronsard et D'Aubigné sous Henri III*, 1873. — J. MERLE D'AUBIGNÉ, *Œuvres inconnues de D'Aubigné à rechercher* (*Bull. de la Soc. de l'Hre du Prot. fr.*, sept 1864). — MARC DUFRAISSE, *La vie et les écrits de D'Aubigné*, 1860. — CH. LENIENT, *La Satire en France, ou la litter. militante au* XVIe *siècle*, 1866. — PERGAMENI, *La Satire au* XVIe *siècle et les Tragiques*, 1882. — BRANTOME, *Mémoires*, 1864-1882 (t. I, II, III, V, VI, VII, IX, X). — MAURICE CHERRIER, *Eloge de D'Aubigné*, 1885. — REAUME, *Etude historique et litter. sur D'Aubigné*, 1883. — E. S. A. GOUT, *D'Aubigné théologien*, 1883. — AUGUSTE EXBRAYAT, *D'Aubigné patriote*, 1888. — E. FAGUET, *Le* XVIe *siècle.* — W. WINCKLER, *D'Aubigné der Dichter.* — TRENEL, *L'Elément biblique dans l'œuvre poét. de D'Aubigné.* — CH. DE ROCHE, *Une source des Tragiques* (J. CRESPIN, *Hre des Martyrs*). — L. DESROUSSEAUX, *Communicat. sur le texte des Tragiques* (*Bull. de la Soc. des Humanistes fr.*, 23 mai 1896). — JOSEPH BEDIER, *Etudes critiques*, 1903. — ROGER DROUAULT,

L'origine loudunaise des D'Aubigné, Maintenon, 1904. — Van Bever, *Essai de bibliogr. de D'Aubigné*, 1905. — S. Rocheblave, *D'Aubigné*, 1910; *La vie d'un heros, D'Aubigné*, 1912. — Éditions citées de MM. Lud. Lalanne, Charles Read, Bever, Reaume, etc. — Frédéric Lachèvre, *Bibl. des Rec. Coll. du* XVIe *siècle* (en prépar.) *Poésies libres et Satyr.* — Maurice Allem, *Anth. poét. fr.* XVIe *siècle*, libr. Garnier.

LES TRAGIQUES

LIVRE SECOND

PRINCES

(fragment).

Un pere deux fois pere employa sa substance
Pour enrichir son filz des thresors de science;
En couronnant ses jours de ce dernier dessein,
Joyeux, il espuisa ses coffres et son sein,
Son avoir et son sang : sa peine fut suivie
D'heur à parachever le present de la vie;
Il voit son fils sçavant, adroict, industrieux,
Meslé dans les secrets de Nature et des Cieux,
Raisonnant sur les loix, les meurs et la police;
L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.
Ce vieil François, conduit par une antique loy,
Consacra cette peine et son filz à son Roy,
L'equippe, il vient en Cour; là, cette ame nouvelle,
Des vices monstrueux ignorante pucelle,
Void force hommes bien faicts, bien morgants, bien vestus;
Il pense estre arrivé à la foire aux vertus,
Prend les occasions qui sembloient les plus belles
Pour estaller premier ses intellectuelles;

Se laisse convier, se conduisant ainsy
Sans estre ny entrant, ny retenu aussy,
Tousjours respectueux, sans se faire de feste,
Il contente celuy qui l'attaque et l'arreste.
Il ne trouve auditeurs qu'ignorants envieux,
Diffamans le sçavoir des noms ingenieux;
S'il trousse l'epigramme ou la stance bien faicte,
Le voilà descouvert, c'est faict, c'est un poete,
S'il dit un mot salé, il est bouffon, badin,
S'il danse un peu trop bien, saltarin, baladin;
S'il a trop bon fleuret, escrimeur il s'appelle;
S'il prend l'air d'un cheval, c'est un saltin-bardelle;
Si avec art il chante, il est musicien;
Philosophe, s'il presse un bon logicien;
S'il frappe là dessus et en met un par terre,
C'est un fendant qu'il faut aller après la guerre;
Mais si on sçait qu'un jour, à part, en quelque lieu,
Il met le genouil bas, c'est un prieur de Dieu.

Cet esprit offensé dedans soy se retire,
Et, comme en quelque coing se cachant, il souspire.
Voicy un gros amas qui emplit jusqu'au tiers
Le Louvre de soldats, de braves Chevaliers,
De noblesse parée; au milieu de la nue
Marche un Duc dont la face, au jeune homme inconnue,
Le renvoye au conseil d'un page traversant
Pour demander le nom de ce Prince passant;
Le nom ne le contente, il pense, il s'esmerveille,
Tel mot n'estoit jamais entré en son oreille;
Puis cet estonnement soudain fut redoublé,
Alors qu'il vit le Louvre aussytost depeuplé
Par le sortir d'un autre, au beau milieu de l'onde
Des Seigneurs, l'adorent comme un Roy de ce monde.
Nostre nouveau venu s'accoste d'un vieillard,
Et, pour en prendre langue, il le tire à l'escart;
Là, il apprit le nom dont l'histoire de France

Ne lui avoit donné ne vent, ne connoissance;
Ce courtisan grison s'esmerveillant de quoy
Quelqu'un mesconnoissoit les mignons de son Roy,
Raconte leurs grandeurs, comment la France entiere,
Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.
A l'enfant qui disoit : « Sont-ils grands terriens,
Que leur nom est sans nom par les historiens ? »
Il respond : « Rien du tout, ils sont mignons du Prince. »
— « Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?
Ont-ils par leur conseil relevé un mal-heur ?
Delivré leur païs par extreme valeur ?
Ont-ils sauvé le Roy, commandé quelque armee,
Et par elle gaigné quelq'heureuse journee ? »
A tout fut respondu : « Mon jeune homme, je croy
Que vous estes bien neuf, ce sont mignons du Roy. »
Ce mauvais courtisan, guidé par la colere,
Gaigne logis et lict; tout vient à luy desplaire,
Et repas, et repos; cet esprit transporté
Des visions du jour, par idee infecté,
Void dans une lueur sombre, jaunastre et brune,
Soubs l'habit d'un rezeul l'image de Fortune
Qui entre, à la minuict, conduisant des deux mains
Deux enfans nuds bandez; de ces freres germains
L'un se peint fort souvent, l'autre ne se void guere,
Pour ce qu'il a les yeux et le cœur par derriere.
La bravache s'avance, envoie brusquement
Les rideaux; elle accolle et baise follement
Le visage effrayé. Ces deux enfans estranges,
Sautez dessus le lict, peignent des doigts les franges.
Alors, Fortune, mere aux estranges amours,
Courbant son chef paré de perles et d'atours,
Desploie tout d'un coup mignardises et langue,
Faict de baisers les poincts d'une telle harangue :

« Mon filz, qui m'as esté desrobé du berceau,
Pauvre enfant mal nourry, innocent jouvenceau,

Tu tiens de moy, ta mere, un assez haut courage,
Et j'ay veu aujourd'huy, aux feux de ton visage,
Que le dormir n'auroit pris ni cœur ni esprits,
En la nuit qui suivra le jour de ton mespris.
Embrasse, mon enfant, mal nourry par ton Pere,
Le col et les desseins de Fortune ta mere.
Comment mal conseillé, pippé, trahy, suis-tu
Par chemin espineux la sterille Vertu ?
Cette sotte, par qui me vaincre tu essaies,
N'eust jamais pour loyer que les pleurs et les plaies,
De l'esprit et du corps les assidus tourments,
L'envie, les soupçons, et les bannissements,
Qui pis est, le desdain, car sa trompeuse attente
D'un vain espoir d'honneur la vanité contente.
De la pauvre Vertu l'orage n'a de port
Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.
Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines ?
Leurs rigoureuses mains tournerent, par mes peines,
Dedans leur sein vaincu leurs fers victorieux.
Je t'espiois, ces jours, lisant, si curieux,
La mort du grand Senecque et celle de Thrasee;
Je lisois, par tes yeux, en ton ame embrazee
Que tu envioïs plus Senecque que Neron,
Plus mourir en Caton que vivre en Ciceron;
Tu estimois la mort en liberté plus chere
Que tirer en servant une haleine precaire.
Ces termes specieux sont tels que tu concluds
Au plaisir de bien estre, ou bien de n'estre plus.
Or, sans te surcharger de voir les morts et vies
Des Anciens qui faisoient gloire de leurs folies,
Que ne vois-tu ton siecle, ou n'apprehendes-tu
Le succés des enfants aisnez de la Vertu ?
Ce Bourbon qui, blessé, se renfonce en la presse,
Tost assommé, traisné sur le dos d'une asnesse;
L'Admiral, pour jamais sans surnom, trop connu,
Meurtri, precipité, trainé, mutilé, nud;

La fange fut sa voye au triomphe sacree,
Sa couronne un collier, Mont-Faulcon son trophee.
Vois sa suitte aux cordeaux, à la roue, aux posteaux,
Les plus heureux d'entre eux quittes pour les couteaux,
De ta Dame loyers, qui paye, contemptible,
De rude mort la vie hazardeuse et penible.
Lis, curieux, l'histoire, en ne donnant point lieu
Parmy ton jugement au jugement de Dieu :
Tu verras ces vaillans, en leurs vertus extremes,
Avoir vescu gehennez et estre morts de mesmes.

» Encor, pour l'advenir te puis-je faire voir,
Par l'aide des Demons, au magicien miroir,
Tels loyers receus, mais ta tendre conscience
Te faict jetter au loing cette brave science;
Tu verrois des valeurs le bel or monnoyé
Dont bien tost se verra le Parmesan payé,
En la façon que fut salarié Gonsalve,
Le brave Duc d'Austrie, et l'enragé Duc d'Alve.
Je voy un Prince Anglois, courageux par excez,
A qui l'amour quitté faict un rude procez;
Licols, poisons, couteaux, qui payent en Savoye
Les prompts executeurs; je voy cette monnoye
En France avoir son cours; je voy lances, escus,
Cœurs, et noms des vainceurs soubs les pieds des vaincus.
O de trop de merite impiteuse memoire!
Je voy les trois plus hauts instruments de victoire,
L'un à qui la colere a peu donner la mort,
L'autre sur l'eschafaut, et le tiers sur le bord.

» Jette l'œil droict ailleurs, regarde l'autre bande,
En large et beau chemin plus splendide et plus grande.
Au sortir des berceaux, ce prosperant troupeau
A bien tasté des arts, mais n'en prit que la peau,
Eut pour borne ce mot : — Assez pour Gentil-homme!
Pour sembler vertueux en peinture, ou bien comme

Un singe porte en soy quelque chose d'humain,
Aux gestes, au visage, aux pieds et à la main.
Ceux-là blasment tousjours les affligés, les fuient,
Flattent les prosperants, s'en servent, s'en appuient.
Ils ont veu des dangers assez pour en conter,
Ils en content autant qu'il faut pour se vanter;
Lisants, ils ont pillé les pointes pour escrire,
Ils sçavent, en jugeant, admirer ou sousrire,
Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain,
Renier son salut quand il y va du gain;
Barbets des favoris, premiers à les connoistre,
Singes des estimez, bons eschos de leur maistre.
Voila à quel sçavoir il te faut limiter;
Que ton esprit ne puisse un Juppin irriter :
Il n'aime pas son juge, il le frappe en son ire,
Mais il est amoureux de celuy qui l'admire.
Il reste que le corps, comme l'accoustrement,
Soit au loix de la Cour; marcher mignonnement,
Trainer les pieds, mener les bras, hocher la teste
Pour bransler à propos d'un pennache la creste,
Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,
Les dents de muscadins, de poudre le cheveux.
Fay toy dedans la foule une importune voye,
Te montre ardent à voir affin que l'on te voye,
Lance regards tranchants pour estre regardé,
Le teint de blanc d'Espagne et de rouge fardé.
Que la main, que le sein y prennent leur partage.
Couvre d'un parasol en esté ton visage,
Jette, comme effrayé, en femme, quelques cris,
Mesprise ton effroy par un traistre sousris,
Fay le begue, le las, d'une voix molle et claire,
Ouvre ta languissante et pesante paupiere,
Sois pensif, retenu, froid, secret, et finet :
Voila pour devenir garce du Cabinet,
A la porte duquel laisse Dieu, cœur, et honte,
Ou je travaille en vain en te faisant ce conte.

Mais quand ton fard sera par le temps recelé,
Tu auras l'œil rougi, le crane sec, pelé;
Ni sois point affranchy par les ans du service,
Ni du joug qu'avoit mis sur ta teste le vice:
Il faut estre garçon, pour le moins par les vœux,
Qu'il n'y ait rien en toy de blanc que les cheveux.
Quelque jour, tu verras un chauve, un vieux eunucque,
Faire porter en Cour aux hommes la perruque;
La saison sera morte à toutes ces valeurs,
Un servile courage infectera les cœurs,
La morgue fera tout, tout se fera pour l'aise,
Le haussecol sera changé en portefraise.

» Je reviens à ce siecle où noz mignons vieillis,
A leur dernier mestier vouez et accueillis,
Pippent les jeunes gens, les guignent, les courtisent.
Eux autrefois produits, à la fin les produisent,
Faisant, plus advisez, moins glorieux que toy,
Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy. »

Ce fut assez, c'est là que rompit patience
La Vertu, qui de l'huis escoutoit la science
De Fortune; si tost n'eut sonné le locquet
Que la folle perdit l'audace et le caquet.
Elle avoit apporté une clarté de lune,
Voicy autre clarté que celle de Fortune :
Voicy un beau soleil, qui de rayons dorez,
De la chambre et du lict vid les coings honorez.
La Vertu paroissant, en matrone vestue,
La mere et les enfants ne l'eurent si tost veue
Que chacun d'eux changea en Demon decevant,
De Demon en fumee, et de fumee en vent,
Et puis de vent en rien. Ceste hostesse derniere
Prit au chevet du lict pour sa place une chaire,
Saisit la main tremblante à son enfant transy,
Par un chaste baiser l'asseure, et dict ainsy :

« Mon filz, n'attends de moy la pompeuse harangue
De la fausse Fortune, aussy peu que ma langue
Fascine ton oreille, et mes presents tes yeux.
Je n'esclatte d'honneur, ni de dons precieux;
Je foulle ces beautez, desquelles Fortune use
Pour ravir par les yeux une ame qu'elle abuse :
Ce lustre de couleurs est l'esmail qui s'espand
Au ventre, et à la gorge, et au dos du serpent.
Tire ton pied des fleurs soubs lesquelles se cœuvre,
Et avec soy la mort, la glissante couleuvre.
Reçois, pour faire choix des fleurs et des couleurs,
Ce qu'à traicts raccourcis je diray pour tes meurs.
Sois continent, mon filz, et circoncis pour l'estre
Tout superflu de toy; sois de tes vouloirs maistre,
Serre les à l'estroict; reigle au bien les plaisirs,
Octroye à la nature, et refuse aux desirs;
Qu'elle, et non ta fureur, soit ta loy, soit ta guide,
Que la Concupiscence en reçoive une bride;
Fuy les mignardes meurs, et cette liberté
Qui, fausse, va cachant au sein la volupté.
Tiens pour crime l'excès; sobre et prudent, eslogne
Du gourmand le manger, et du boire l'yvrogne;
Hay le mortel loisir, tiens le labeur plaisant,
Que Satan ne t'empongne un jour en rien faisant.
Use sans abuser des delices plaisantes,
Sans chercher, curieux, les cheres et pesantes;
Ne mesprise l'aisé, va pour vivre au repas,
Mais que ta volupté ne t'y appelle pas;
Ton palais, convié pour l'appetit, demande
Non les morceaux fardez mais la simple viande.
Le prix de tes desirs soit commun et petit,
Pour faire taire et non aiguiser l'appetit;
Par ces degrez, le corps s'apprend et s'achemine
Au goust de son esprit, nourriture divine.
N'affecte d'habiter les superbes maisons,
Mais bien d'estre à couvert aux changeantes saisons;

Que ta demeure soit plus tot saine que belle,
Qu'elle ait renom par toy, et non pas toy par elle;
Mesprise un tiltre vain, les honneurs superflus;
Retire-toy dans toy, parois moins et sois plus;
Prends pour la pauvreté seulement cette peine
Qu'elle ne soit pas salle, et l'espargne vilaine;
Garanty du mespris ta saincte probité,
Et ta lente douceur du nom de lascheté;
Que ton peu soit aisé; ne pleure point tes peines;
Ne sois admirateur des richesses prochaines.
Hay et connois le vice avant qu'il soit venu;
Crains toy plus que nul autre ennemi inconneu;
N'aime les saletés soubs couleur d'un bon conte :
Elles te font sousrire et non sentir la honte;
Oy plus tost le discours utile que plaisant.
Tu pourras bien mesler les jeus en devisant;
Sauve ta dignité, mais que ton ris ne sente
Ni le fat, ni l'enfant, ni la garce puante.
Tes bons mots n'ayent rien du bouffon effronté;
Tes jeux soyent sans fisson, pleins de civilité,
Affin que, sans blesser, tu plaises et tu ries.
Distingue le mocquer d'avec les railleries;
Ta voix soit sans esclat, ton cheminer sans bruit;
Que mesme ton repos enfante quelque fruict.
Evite le flatteur, et chasse comme estrange
La louange de ceux qui n'ont acquis louange;
Ris toi quand les meschants t'auront à contrecœur;
Tiens leur honneur à blasme et leur blasme à honneur;
Sois grave sans orgueil, non contraint en ta grace;
Sois humble, non abject, resolu sans audace.
Si le bon te reprend, que ses coups te soient doux,
Et soient dessus ton chef comme baume secoux,
Car qui reprend au vray est un utile maistre,
Sinon il a voulu et essaié de l'estre.
Tire mesme profit et des roses parmy
Les picquons outrageux d'un menteur ennemy.

Fais l'espion sur toy plus tot que sur tes proches;
Reprend le defaillant sans fiel et sans reproches.
Par ton exemple, instruis ta femme à son debvoir.
Ne lui donnant soupçon pour ne le recevoir;
Laisse luy juste part du soing de la famille;
Cache tes gayetez et ton ris à ta fille;
Ne te sers de la verge, et ne l'emploie point
Que ton courroux ne soit appaisé de tout poinct.
Sois au Prince, à l'amy, et au serviteur comme
Tel qu'à l'Ange, à toy mesme, et tel qu'on doit à l'homme:
Ce que tu as sur toy, aux costez, au dessoubs,
Te trouve bien servant, chaud amy, Seigneur doux.
De ces traicts generaux maintenant je m'explicque
Et à ton estre à part ma doctrine j'applicque.
J'ay voulu pour ta preuve un jour te despouiller,
Voir sur ton sein les morts et siffler et grouiller :
Sur toy, race du Ciel, ont esté inutilles
Les fissons des aspics, comme dessus les Psylles.
Le Ciel faict ainsi choix des siens, qui, saints et forts,
Sont à preuve du vice et triomphent des morts.
Psylle bien approuvé, leve plus haut ta veue,
Je veux faire voler ton esprit sur la nue,
Que tu voie la terre en ce point que la vid
Scipion, quand l'amour de mon nom le ravit,
Ou mieux, d'où Colligny se rioit de la foulle
Qui de son tronc roullé se jouoit à la boulle;
Parmy si hauts plaisirs, que mesme en lieu si doux,
De tout ce qu'il voioit il n'entroit en courroux.
Un jeu luy fut des Rois la sotte perfidie,
Comicque le succez de la grand tragedie.
Il vid plus, sans colere, un de ses enfans chers,
Degeneré, lecher les pieds de ses bouchers.
Là ne s'estime rien des regnes l'excellence,
Le Monde n'est qu'un poix, un atome la France;
C'est là que mes enfans dirigent tous leurs pas,
Dés l'heure de leur naistre à celle du trespas,

Pas qui foullent soubs eux les beautez de la terre,
Cueillans les vrais honneurs et de paix et de guerre,
Honneur au poinct duquel un chacun se deçoit;
On perd bientost celuy qu'aisement on reçoit,
La gloire qu'autruy donne est par autruy ravie,
Celle qu'on prend de soy vit plus loing que la vie.
Cerche l'honneur, mais non celuy de ces mignons
Qui ne mordent au loup, bien sur leurs compagnons.
Qu'ils prennent le duvet, toy la dure et la peine;
Eux le nom de mignons, et toy de Capitaine;
Eux le musc, tu auras de la mesche le feu;
Eux les jeux, tu auras la guerre pour ton jeu.
Prenne donc ton courage à propos la carriere,
Et que l'honneur qui faict que tu chasses arriere
La lie du bas peuple et l'infame bourbier,
Soit la gloire de Prince et non pas de barbier :
Car c'est l'humilité qui à la gloire monte,
Le faux honneur acquiert la veritable honte.
Sache qu'à trop monter trop bas descendre faut,
Et que se tenir bas faict monter au plus haut.
Ne porte envie à ceux de qui l'estat ressemble
A un tiede fiebvreux qui ne sue et ne tremble;
Les pestes de nos corps s'eschauffent en esté,
Et celles des esprits en la prosperité;
L'hiver guerit de l'air les mortelles malices,
La saine affection nous purge de noz vices.
Cerche la faim, la soif, les glaces, et le chaud,
La sueur, et les coups; ayme les, car il faut
Ou que tes jeunes ans soient l'heur de ta viellesse,
Ou que tes cheveux blancs maudissent ta jeunesse.
Puis que ton cœur Royal veut s'asservir aux Roys,
Va suivre les labeurs du Prince Navarrois,
Et là tu trouveras mon logis chez Anange,
Anange que je suis (et que c'est chose estrange !)
Là où elle n'est plus, aussy tost je ne suis :
Je l'aime en la chassant, la tuant je la suis.

Là où elle prend pied, la pauvrette m'appelle,
Je ne puis m'arrester ni sans ni avec elle;
Je crains bien que l'aiant bannie de ce Roy,
Tu n'i pourras plus voir bien tost elle ni moy.
Va t'en donc imiter ces elevez courages
Qui cerchent les combats au travers des naufrages;
Là est le choix des cœurs et celuy des esprits;
Là moy mesme je suis de moy mesme le prix.
Bref, là tu trouveras, par la perseverance,
Le repos au labeur, au peril l'asseurance.
Va bien heureux, je suis ton conseil, ton secours;
J'offence ton courage avec si long discours. »

Que je vous plains, esprits qui, au vice contraires,
Endurez de ces Cours les sejours necessaires !
Heureux si, non infects en ces infections,
Roys de vous, vous regnez sur voz affections.
Mais quoy que vous pensez gaigner plus de louange
De sortir impollus hors d'une noire fange,
Sans taches hors du sang, hors du feu sans brusler,
Que d'un lieu non souillé sortir sans se souiller :
Pourtant il vous seroit plus beau en toutes sortes
D'estre les gardiens des magnifiques portes
De ce temple eternel de la maison de Dieu,
Qu'entre les ennemis tenir le premier lieu;
Plustost porter la croix, les cloux, et les injures,
Que des ords cabinets les clefs à vos ceintures;
Car Dieu pleut sur les bons et sur les vicieux,
Dieu frappe les meschants, et les bons parmy eux.

Fuyez, Loths, de Sodome et Gomorrhe bruslantes;
N'ensevellissez point voz ames innocentes
Avec ces reprouvez, car combien que voz yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts Cieux,
Combien qu'avec les Rois vous ne hochiez la teste,
Contre le Ciel esmeu, armé de la tempeste,

Pource que des Tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme Dieux adorez,
Lors qu'ils veulent au pauvre et au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
Lorsque le filz de Dieu, vengeur de son mespris,
Viendra pour vendenger de ces Rois les esprits,
De sa verge de fer frappant, espouvantable,
Ces petits Dieux enflez en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme lorsque l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes resistants et les cedres superbes,
Vous verrez là dessoubs les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oyseau,
Soubz ce daix qui changeoit les gresles en rosees,
La bauge du sanglier, du cerf la reposee,
La ruche de l'abeille, et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

(*Les Tragiques*, 1616.)

FIN

GLOSSAIRE

Nous n'avons choisi pour ce GLOSSAIRE que les mots les moins connus du public et ceux qui pouvaient prêter à des contresens.

ABRANDÉ. — En parlant du feu, lorsqu'il est embrasé par de nouveaux aliments.

ABRIANS. — Part. prés. d'*abrier ;* couvrir, se retirer en un lieu.

ACASEZ. — Établis à domicile.

ACRÊTÉ. — Proprement : qui lève la crête. Orgueilleux.

AFFIET. — D'*Affier ;* faire foi et hommage, promettre, assurer. Ici, *affiet* signifie exactement : « Qui revient de droit à tel seigneur. »

AFFIN. — Voisin. *Affinis*, en latin, désigne le possesseur d'une terre qui confine à une autre.

AGRAVANTÉ. — Pour : *Accravanté*, accablé. On trouvera une autre fois ce mot avec le sens d'aggravé, d'augmenté.

AIGRE. — Vin aigre.

ALUMELLE. — Épée. De *lamina*, lame.

APOZIME. — Apozème, décoction purgative ou apéritive.

ARBRÉAU. — Arbrisseau.

ARNALEDUC. — Arnay-le-Duc.

ATREINER. — Entraîner, attirer.

ATTRAMPÉES. — Modérées.

AUSTRE (*L'*). — L'Auster.

AVAU-DÉROUTE. — A vau de route; en désordre.

AVOLLEZ. — Tombés comme un vol d'oiseaux.

AVOUS. — Contraction de avez-vous.

BARAT. — Trouble, agitation.

A ces temps commencha la guerre,
Dont grand barate *out en la terre.*
(Rom. de Rou.)

BARISEL. — Capitaine des archers de police, en Italie.

BASTANTE. — Suffisante.

BASTELLEUX. — Bateleurs.

BATTUS. — Confrérie de pénitents, sous Henri III. Le terme est pris ici pour insensibles aux coups.

BIGERRE. — Bizarre, d'où *bigarré*.

BOUCLERS. — Boucliers.

BOUCON. — Poison.

BOURATS. — Bourrelets; épaulettes ou bouillons au-dessus des manches.

BRAGARDS. — Glorieux, fier, arrogant, de bonne mine, etc...

BRAGARDER. — Se parer avec recherche et ostentation.

Davantage qui ne se brague
N'est point prisé au temps présent.
Cl. MAROT.

BRAQUEMARD. — Coutelas.

BRIGANDINES. — Pourpoints couverts de lames de fer, de la largeur d'un doigt, et rivées les unes sur les autres.

BRODES. — Bouffis, enflés. *Fessus*, au sens où l'emploie Gabriel Bounyn. *Brode* signifie *ventre*, et *brodier* désigne le *cul*.

BUCQUER. — Ou *busquer*, frapper, heurter. De l'espagnol *buscar*. « Allèrent à la maison du baillif royal, et tous armez, et embastonnez, *busquèrent* à son huys très fort. » (MONSTRELET.)

CAIGNARDIÈRE. — Paresseuse. *Cagnard* a été formé sur l'italien *cagna*, chienne, par analogie avec la vie fainéante du chien.

Jamais en nulle saison
Ne cagnarde *en la maison.*
RONSARD.

CALER. — Baisser la voile, la carguer.

CERFOUEL. — Sarcloir.

CHAMBELLES. — Gâteaux, brioches. Italien : *Ciambelle.*

CHAMARRE. — Veste longue et très ample, formée de

bandes de soie ou de velours, et réunies par des galons.

CAPARELLES. — Chaperon brodé. Bas-lat. : *caparo.*

CASSE (*Voix*). — Faible ou enrouée.

CERVELLE (*Être en*). — On disait *mettre quelqu'un en cervelle, le tenir en cervelle*, pour : mettre en inquiétude au sujet d une chose impatiemment attendue.

CHENIN. — Canin.

CHEVANCE. — Le bien, l'avoir, la fortune.

CHEVETAINS. — Capitaines. « Les Turcs, quand leur Soudan fut mort, firent leur *Chevetain* un Sarazin. » (JOINVILLE.)

CHOURME. — Chiourme.

COCHES DE VECTURES. — Voitures.

COIGNET. — Petite cognée, hachette à fendre le bois.

CONTEMNEMENT. — Mépris.

COPORIAUX. — Au propre, Caporaux. Dans le sens péjoratif, où l'emploie Gabriel Bounyn : bas officiers. Ce mot fut substitué à celui de *dizeniers.*

CORAMES. — Cuirs travaillés.

CORNETTE (*Jean*). Cocu. Italien : *Zani Cornetto.* Lasphrise veut dire que l'Hymen est le père des cocus.

COSSE. — Ou *Cossor*, dans le Beauvaisis. Magistrat populaire; et, au sens où il est employé par Du Tronchet : celui qui juge des coups dans les jeux publics.

COURATIER. — Courtier d'amour, proxénète.

COURCE (*Se*). — Contraction de *se courrouce*.

COURGETS. — Lanières de cuir plombées. De l'ancien français *corgée* (lat. pop. *coriata*).

COURVÉE. — Corvée.

CROIX. — L'argent. Les monnaies avaient autrefois, et jusqu'en 1718 pour les louis d'or, une croix empreinte sur le revers; d'où l'expression *n'avoir croix ni pile.*

DÉBACQUER. — Débiter, dégoiser. Le même mot que *débagler.* Cf. MUSE NORMANDE : *Lettre d'une mère à son fils :*

Je n'y sus déblagler *qu'un adjutorion.*

DÉBELLER. — Vaincre. « Pour *debeller* tous ceux

qui voudroient le contraire. » (MONSTRELET.)

DÉLIVRE. — Délivré.

DÉPITE. — Furieuse, colère.

DÉROY. — Désordre.

DESPENDE *(Tant il y)*. — Tant il y dépense.

DESPENDU. — Dépensé.

DESPOIR. — Désespoir.

DESSEIGNER. — Dénombrer, désigner. « Les hommes... se rangent enfin à la mercy de la médecine, et se font desseigner par art certaines règles de vivre. » (MONTAIGNE, I, 399.)

DESSIRÉ. — Déchiré.

DÉTORSES. — Détours.

DÉTRACQUER. — Faire lever le gibier, le débusquer.

DOINT. — Donne, à la 3e personne du verbe *donner*.

DRILLER. — Au sens employé par Baïf : agiter une épée. *Driller* signifie proprement briller, étinceler.

DUSILS. — Ou *Dousils*, faussets, ou chevilles que l'on met aux tonneaux.

ÉCAILLE. — Huître, coquillage.

ÉCHARSE. — Avare. En terme de monnaie, *eschars* signifie inférieur au poids légal.

ÉCHEVANT. — Évitant.

EMBUT. — Absorba. « Et estoient là contournées et *enbutes* toutes les rentes et revenus d'Engleterre. » (FROISSART, III, 311.)

EMPART *(S')*. — Part de là, s'en va.

ENCOMBRIERS. — Empêchements, contrariétés.

ENRECTE *(L')*. — Le prend dans les rets.

ESCURIEUX. — Écureuil.

ESPESSE. — Espèce.

ESPICES. — « On disoit *Espices de juges*, parce qu'anciennement celui qui avoit gagné son procès faisoit présent au juge ou au rapporteur de quelques dragées ou confitures qui depuis ont été converties en argent. » *(Gloss. du Droit franç.* cité par Lacurne.) A la fin du moyen âge, les épices d'Orient s'étaient répandues en Europe. Quand une partie avait gagné son procès, elle s'empressait de porter à ses juges quelques corbeilles de ces épices;

bientôt l'usage en fit une loi, et les épices se transformèrent en sommes d'argent, qu'on ne put, cependant, recevoir sans autorisation particulière jusqu'à la fin du XVe siècle.

ESTOURS. — Combats. *Fastes*, au sens où Villiers emploie ce mot. « Bajazet, après cet aspre *estour* où il fut rompu par Tamerlan. » (MONTAIGNE, I, 325.)

ESTRIVE *(Lui)*. — Lui cherche querelle.

EXERCITES. — Armées.

EXIT. — Ou *Exiture*, issue. Par *excit de la sédition*, entendre le cours de la sédition, comparable au fleuve qui coule de sa source.

FAME. — Renommée.

FANTASIANS *(Se)*. — S'imaginant.

FANTESQUE. — Servante. « Où estant entré sans rencontrer ny *fantesque* ny page. » (BRANTOME, *Rec. des Dames*.)

FESSOU. — Arrosoir.

FIED. — Fief.

FILLASTRE. — Beau-fils, ou belle-fille. « Ils usèrent du mot de *filiastre*, pour nommer le fils de nostre mary, ou femme qui estoit issue d'autre mariage. » (PASQUIER, *Recherches*, 731.)

FISSON. — Pointes, dards.

FLAMBES. — Flammes.

FLANIÈRE. — Bavarde, ou flatteuse par intérêt. Cf. MUSE NORMANDE : *La Blanque*, st. 19 sq.; — DUMÉRIL, *Dict. de patois normand : Flanner*.

FLUS. — Ou *Flux*. Suite de cartes de la même couleur, qui décidait en faveur de qui les possédait. Dans une autre acception, le jeu lui-même.

FORE. — Le *for* et le *banc*, c'est-à-dire la Justice.

FRUTTOLA *(In)*. — *Italianisme* : en hâte.

FUR. — Ou *Furt*, vol. « Crime de *furt*, que l'on dit larcin. » (Cité par Lacurne.)

GALOU. — Galeux.

GARNELS. — Ancienne robe nommée aussi *garnache*. Italien : *garnacca*.

GAULLOIER. — Gauler.

GLAS. — Glaçon.

GOUDEPIE *(Vin de)*. — Bon vin. Dans l'argot ancien,

on disait *pier* pour *boire*. *Goude* paraît venir soit de l'anglais, soit de l'allemand.

GOY. — Serpette.

GREDILLÉE. — Frisée.

LOTTE. — Mustelle, poisson très estimé de nos pères. « Une femme engagerait sa cotte pour manger d'une lotte. » Ancien proverbe.

GUELPHE *(A la)*. — Façon de parler, dit Lacurne, pour désigner cette sorte d'habillement ou marque distinctive que les *Guelfes* portoient dans leurs habits. « Si ce n'est pour se gentiment adoniser d'un beau bonnet, avec la plume attachée à la *guelfe* ou gibeline. » (BRANTOME, *Rec. des Dames.*)

HALECRETS. — Cuirasse articulée, à l'usage des lansquenets.

HANTES. — Hampes.

HASTIVEAUX. — Primeurs. On l'a dit aussi d'une espèce de raisin précoce; mais il s'appliquait surtout aux pois.

HIERRE. — Lierre.

HOUSSE. — Manteau.

IMMUNE. Exempt, ou — exempte.

INCAGUE *(Je t')*. — Expression ordurière, encore employée en provençal, et que l'on peut traduire décemment par *mépriser*.

ISNELLE. — Rapide.

JANGLER. — Médisance. C'est le verbe pris substantivement, au lieu de *Jangle*.

LAIZ. — Jeunes baliveaux.

LOCANDE *(Chambre)*. — Chambre louée garnie.

LOUP *(Au vieil)*. — Célèbre marque d'armurier sur des épées jadis très recherchées.

MAJEURS *(Les)*. — Les ancêtres; les aînés.

MANCHE *(Donner la)*. — En italien, la *bona mancia*. Gratification que les Espagnols appellent paraguantes, et que l'on appelait autrefois en France les *épingles*. « La grande manche que demandent les courtisanes romaines. » (OUDIN.)

MARRAN. — De l'espagnol *marrano*, qui signifie porc. Terme injurieux qui désigne un Maure, un Sarrasin convertis. Les Fran-

çais donnèrent ce nom aux Espagnols. « Le grand prestre romain veult foudroyer l'hérétique Germain et l'Espagnol *marran*, ennemis de saint Pierre. » (Joach. Du Bellay.)

Maseaux. — Fourmis, en patois du Berry.

Massis. — Massifs.

Mat *(Le)*. — Terme du jeu d'échecs. Avoir le mat sur quelqu'un, c'est le battre.

Méchance. — Infortune.

Meslinge. — Couleur bigarrée. « En Arabie, près la mer Rouge, il y a une fontaine, que si les brebis en boivent, elles muent de couleur... Bachus rapporte leur meslinge à la chaleur et à l'air extérieur, et aux minéreaux à travers lesquels les eaux de ceste fontaine passent. » (Bouchet, *Séries*, I, 68.) Étoffe bigarrée. « Deux pièces de drap gris, et demie aulne de meslinge. » (Cité par Lacurne.)

Métail. — Métal.

Mire. — Médecin.

Mistement. — Gentiment. De *miste*, joli, aimable, prompt, etc...

Mommerie. — Mascarade.

Monstre. — Parade, revue.

Moumons. — Masques, travestis.

Mousse *(Esprit)*. — Comme émoussé, sans pénétration.

Moutarde *(Aller à la)*. — On disait proverbialement : *les enfants vont à la moutarde*, pour exprimer qu'une chose est si publique que les enfants s'en entretiennent dans les rues. « On fit une chanson dont les petits enfants allèrent à la moutarde. » (Rabelais, *Liv.* 2.)

Muscadins. — « Petites pastilles qu'on mange pour avoir bonne haleine, ainsi appelées du musc qui entre en leur composition. » (Lacurne.)

Naffe. — Eau de fleurs d'oranger. « Des roses de damas, on tire de fort bonne et odorante eau : aussi des fleurs d'orange, de l'eau de *naffe*. » (Oliv. de Serres.)

Nacquette. — De *naqueter* ; au propre, ramasser

les balles du jeu de paume; au figuré, jouer à la paume. Le *naquet* était le valet du jeu. Ces mots sont souvent employés dans des sens différents, et toujours péjoratifs.

NAQUETS. — Valets, en général.

NUBLER. — Obscurcir.

ORENDROIT. — Maintenant, désormais.

PALES. — Pelles.

PAPEGAY. — Perroquet.

PASSE. — Femelle du passereau. On a dit aussi *passe* pour *passereau.*

PEAULTRE. — Gouvernail; sa barre. « Approche icy ta gondole, tourne la peaultre. » (MERLIN COCCAIE, II, 310.)

PÉCULIERE. — Particulière. « Voicy comment nostre siècle se peut vanter qu'outre toutes les mechancetez du precedans, il en a qui lui sont propres et *peculières.* » (*Apol. pour Hérodote,* 110.)

PÉDANNÉES *(Juges).* — Pour : pédannés. Juges de village, qui jugeaient debout, n'ayant point de siège d'audience particulier. « Tant à l'endroit des juges voyant qu'autres juges guestrez et pedanez. » (PASQUIER, *Recherches,* II, 55.)

PELISSER. — Peler, dépouiller de la peau.

PELLARELLE. — Pelade.

PERANNELLES. — Pérennelles, perpétuelles.

PÉTRINAL. — Attaché, Homme à tout faire, au sens péjoratif. Brantôme appelle pétrinaliers les sicaires privilégiés du roi. Ce mot désigne aussi l'arme qu'ils portaient, *pétrinal* ou *poitrinal,* long pistolet dont la crosse s'appuyait contre la poitrine.

PIANELLES. — Pantoufles, mules. Italien : *pianella.* « Elle portoit des escoffions et *pianelles* toutes d'or. » (BRANTOME, *Dames Gal.*)

PICORER. — Piller, en temps de guerre.

PIMPÉES *(Lèvres).* — Souriantes.

PINCEMAILLE. — Avare, la *maille* étant une petite monnaie qui valait la moitié d'un denier.

Piolez. — Bigarrés; de diverses couleurs.

Pitauds. — Paysans.

Plourars. — Les yeux.

Polliceurs. — Politiciens. Gabriel Bounyn semble jouer sur les mots, car le verbe *pollir* signifiait aussi déguiser ou mentir.

Poste *(A sa)*. — A sa convenance. « Interprètent tous pronostiques et événements à leur poste et les font servir à leur dessein. » Charron, 51.)

Postposant. — *Postposant toutes choses*, c'est-à-dire : faisant passer toutes choses après soi.

Poureux. — Peureux.

Pourpris. — Tout ce qui est enclos entre les limites d'une propriété, et particulièrement les vergers et jardins.

Poussé. — « Épithète qui se donne au vin gâté et aigri dans la futaille par quelque fermentation hors de saison. » (Trévoux.)

Préfis. — Fixé, arrêté d'avance.

Premiant. — Récompensant. « Vous premiez et guerdonniez les bons... » (Juv. des Ursins, *Hist. de Charles VI*, 348.)

Pristine. — Ancienne, précédente. « Remis en l'estat pristin. » *(Ordonn. IV* 302, *an.* 1354.)

Pupil. — Orphelin. « Jehan l'Ommes aagié de vingt ans ou environ, pupille de père et de mère, et sans gouvernement d'autres gens. » (Cité par Lacurne.) On attachait aussi à ce mot l'idée de faiblesse.

Quatrins. — Petite monnaie italienne, valant à peu près un liard.

Quenailles. — Canailles.

Quines. — Guenons.

Quintaine. — Jeu qui consistait à frapper un buste armé sur un pivot, tenant de la main droite une épée ou un bâton, et de la gauche un bouclier. Celui qui, courant avec sa lance ou son épée, ne l'atteignait pas au milieu de la poitrine, faisait ainsi tourner le jaquemart et en était frappé.

Rafle. — Jeu de dés. Cette expression vient de ce que le coup qui amène le

même point permet de *rafler* les mises.

RALLIER. — Railler.

REBOURSE. — Deux acceptions : ou *contrainte*, ou *hostile*.

REBOUTÉ. — Rejeté.

RECOUS. — Délivré. « Fut deux fois prins, et deux recoux. » (*Mém. de Du Bellay*, X, 331.)

REDONDE. — Abonde. « Et par especial ceux de Flandres où il *redonde* et habonde moult de finances. » (FROISSART, XVI, 58.)

Car des beaux prez et des flours y
La douce odeur. [*redonde.*

EUST. DESCHAMPS.

RENGREGEZ. — Augmentés.

REQUOY *(A)*. — A l'écart.

REZEUL. — Réseau. Ici, tunique transparente comme une mousseline.

SAIE. — Manteau, casaque.

SALTIN-BARDELLE. — Écuyer-voltigeur. La *bardelle* était une selle sans bois ni cuir, un simple sac rempli de paille.

SALTARIN. — Sauteur, baladin. La *saltarelle* est une danse romaine, au mouvement rapide et sautillant.

SCOFFION. — Bonnet, le plus souvent orné de perles, de pierreries ou de broderies.

SECOUX *(Baume)*. — *Secoux*, part. passé de *secouer*. D'Aubigné feint de croire que les coups dont il parle soient un baume salutaire.

SECRÉTIN. — Confident. Passerat joue sur les deux sens de ce mot, dont le second est sacristain.

SIGNACLE. — Signe de croix. « Les prestres de Paris, en 1411, lorsque le duc de Bourgogne en étoit le maître, faisant leurs *signacles* en disant la messe... » (JUV. DES URSINS, *Hist. de Charles VI*. 232.)

TARGE. — Bouclier.

TARGUE. — Bouclier.

TASQUETS. — Ou *tassettes*. Cuissards. « Le seigneur de Veniers porta les armes qui estoient un corselet à longues *tassettes*, avec des manches de mailles. » (*Mém. de Du Bellay*, 269.)

TASQUIN. — Avare. Ce mot eut aussi le sens d'*obsténi*.

TASSEAU. — Tas de blé ou de céréales que l'on vient de faucher. « Il est deffendu de pasturer aux champs où il n'y a grains par terre, ou mis en tasseaux. » (Cité par Lacurne.)

TECT. — Toit.

TIGE. — Sceptre. Un autre sens du mot est *tronc généalogique*.

TOLUS. — Ravis, enlevés.

TRAC. — Voie, chemin, au sens où l'emploie Balthazar Bailly.

TRÉCHEF. — A trois têtes.

TRENTE ET UN. — Acte de débauche, qui porte à ce nombre les amants successifs d'une courtisane. Cf. *Le Trente* et *Un de la Zaffetta, poème de Lorenzo Veniero*, Paris, Liseux, 1883.

VAUDOISE. — Sorcière. « Séduits par illusion de diables, lesquels en commun langage furent nommés sorcières, estrangères, ou *Vaudoises*. » (MONSTRELET, II, f° 161) Les Vaudois étaient les sectateurs de Pierre Valdo.

VEILLACQUE. — Lâche. *Italianisme*.

VOLAN. — Faucille.

VOLE. — Léger, frivole.

VILLONNISÉ. — Escroqué. De *villonner*, même sens.

TABLE DES POÈTES

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES SATIRES

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

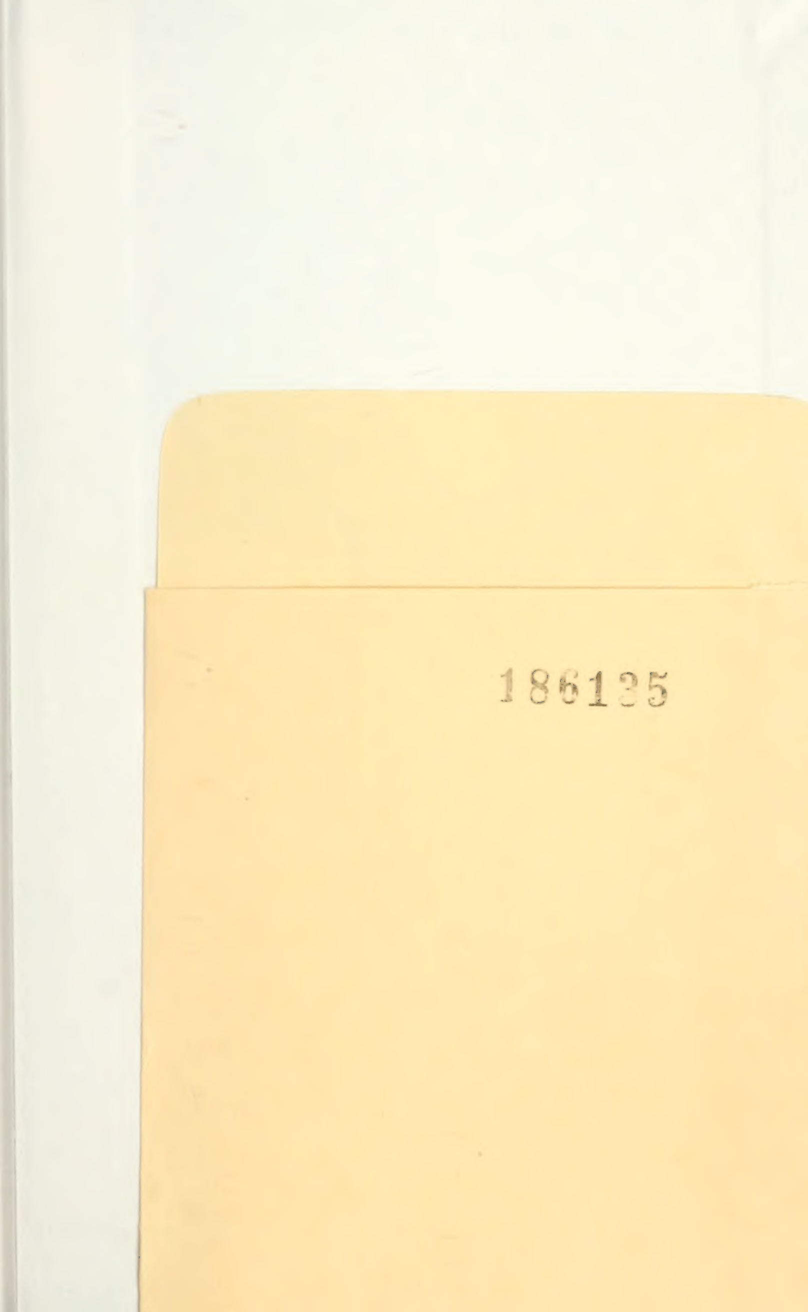
TOME PREMIER

TOME DEUXIÈME

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) (France) 8.7.22.

Date Due

FORM 109


186135